

LES GRANDES LÉGENDES
DE L'HISTOIRE DE FRANCE



JEAN MARKALE

L'épopée
des
Gaulois



Pygmalion
Gérard Watelet

Jean Markale
L'ÉPOPÉE DES GAULOIS

Les grandes légendes de
l'histoire de France

Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris, 2000

INTRODUCTION

À la recherche d'une épopée perdue

Des générations de petits Français, quelle que fût la couleur de leur peau, ont appris sur les bancs de l'école que leurs ancêtres les Gaulois étaient des grands blonds, braves mais peu civilisés, qui habitaient des huttes rondes au milieu des bois. Ce « cliché » a longtemps hanté nos mémoires. Mais qu'en est-il en réalité ? Cette question, les rédacteurs des manuels scolaires inspirés par Ernest Lavisse ne se la posaient certes pas. Il fallait essentiellement trouver aux Français des ancêtres et rassembler autour de quelques noms et de quelques faits, réels ou imaginaires, les constituants d'une nation républicaine, dans le cadre de valeurs traditionnelles, d'ailleurs héritées des celtomanes romantiques du XIX^e siècle et des historiens et archéologues illuminés qui avaient fait leurs classes sous le Second Empire, autour de Napoléon III, dans le but non avoué de justifier la prise de pouvoir quelque peu discutable d'un authentique usurpateur.

On ne bâtit pas un empire sur du vide, pas plus qu'une maison sans des assises solides. On ne bâtit pas non plus une France républicaine, plongée dans l'amertume de la défaite de 1870, sans recourir à des thèmes patriotiques et en fait *nationalistes*, qui exaltaient le civisme, et des institutions considérées comme sacrées (bien que laïques). Les monarchistes se référaient plutôt à un modèle « franc », donc germanique. Les bonapartistes hésitaient entre une réminiscence nostalgique de l'Empire romain et l'idéologie véhiculée par une vague tradition gauloise. Il était donc nécessaire de trancher et de découvrir des racines qui pouvaient justifier la naissance d'une nation moderne, forte et équilibrée malgré les spécificités régionales qui pourtant la constituaient en profondeur. C'est d'ailleurs dans ce but que la Troisième République a développé un enseignement unitaire et obligatoire, privilégiant la langue française et tentant d'écarter, par l'intimidation et parfois par la violence, les moindres vestiges des langues vernaculaires (dialectes romans divers, tels l'occitan et le catalan, ainsi que l'alsacien, le basque, le breton, et le flamand) perçues comme des entraves à l'unification d'un état-nation.

On a donc choisi la source gauloise. C'était d'autant plus facile qu'elle se perdait dans la nuit des temps et qu'elle permettait toutes les manipulations possibles. Et que d'ambiguïtés dans tout cela !... Le concept d'*état-nation* provient des spéculations philosophiques de Hegel, et l'on ne sait que trop, malheureusement, ce qu'il a provoqué au cours du XX^e siècle, notamment en Allemagne l'époque du national-socialisme. Il n'y a pas loin de *l'état-nation* à *l'état-poubelle* : on ramasse tout ce qui traîne, on fabrique un mythe fondateur – qui n'est que la représentation concrète d'une idéologie dominante – et on lance dans des aventures mortelles des peuples qui n'avaient rien à faire dans cette histoire, mais qui ont été manipulés, intoxiqués à des fins plus que douteuses, et toujours au profit de quelques exaltés avides de pouvoir et de bénéfices sonnants et trébuchants. L'Histoire, telle qu'elle a été vécue par l'humanité tout entière, s'est faite à partir de mensonges qui sont autant de dérapages contrôlés.

Admettons que l'état-nation qu'on appelle la France soit d'origine gauloise. Cette référence, bien qu'elle soit toujours discutable et susceptible d'être nuancée, demeure valable à l'analyse à condition de prendre la notion de « gaulois » au sens très large du terme. Car il n'y a aucune *race* gauloise, seulement une *appellation*. Au temps de César et de Vercingétorix, on aurait bien étonné les habitants de la Gaule telle qu'on l'imagine en leur disant qu'ils étaient des Gaulois. Ils ignoraient complètement ce nom (*Galli*), qui leur a été donné par les Romains au moment de la conquête, et savaient seulement qu'ils appartenaient à un peuple, pour ne pas dire à une « tribu », vivant plus ou moins en autarcie et seulement conscient des racines communes qu'il pouvait avoir avec d'autres peuples voisins ou éloignés, mais de mêmes structures socioculturelles. D'après tout ce qu'on connaît de ces fameux Gaulois, on peut en déduire qu'ils n'ont jamais fait partie d'une *race* déterminée par des caractéristiques physiques : il y avait effectivement de « grands blonds », mais plus encore des petits bruns brachycéphales (de type alpin) et des *atlanto-méditerranéens*, résultat d'un métissage entre des populations d'origines diverses mais unies par la religion, le langage, la tradition et des usages particuliers. Ces populations, les auteurs grecs et latins de l'Antiquité ne les ont jamais appelées autrement que des *Celtes* (grec *Keltoi*, latin *Celtae*). Le terme *gaulois* désigne uniquement une situation géographique, et il a été repris à l'époque contemporaine pour tenter de simplifier une classification nécessairement arbitraire.

En effet, et pour éliminer une première ambiguïté les concernant, il faut énoncer cette vérité incontestable : *tous les Gaulois sont des Celtes, mais tous les Celtes ne sont pas des Gaulois*. De plus, si l'on en croit ces mêmes témoins grecs et latins, le terme Celtes désigne une « ethnie », un complexe socio-culturel commun à un certain nombre de peuples, classés comme « barbares » parce que n'appartenant pas au domaine restreint des Grecs et des Romains, issus du rameau indo-européen de l'humanité, et qui apparaissent dans l'Histoire, à une époque finalement très tardive, vers l'an 500 avant notre ère. À l'origine, les Gaulois étaient, pour leurs voisins les Romains, les habitants de la plaine du Pô et

des montagnes avoisinantes, ce qui deviendra plus tard la « Gaule cisalpine ». Puis, par extension, le terme a été employé pour désigner les habitants – barbares – des régions situées de l'autre côté des Alpes, tant l'ouest qu'au nord, d'où la nouvelle appellation de « Gaule transalpine ». Cette Gaule s'étendait des Pyrénées aux bouches du Rhin, mais débordait sur la rive droite du Rhin, vers le pays d'origine des Celtes, le long du Danube, vers un triangle comprenant la Bohême, le Harz et les Alpes autrichiennes, englobant même une partie de la Suisse actuelle. Ce n'est que beaucoup plus tard, après la conquête de la Gaule cisalpine, puis de la partie sud-est de la Gaule transalpine, sur la rive gauche du Rhône, qu'est intervenue la division classique en Gaule belgique au nord de la Seine, Gaule celtique entre Seine et Garonne, Gaule aquitaine au sud de la Garonne et *Gallia togata* (Gaule « togée », c'est-à-dire bénéficiant de la citoyenneté romaine, érigée en province romaine à partir de 122 avant notre ère, d'où le nom de « Provence »). Telle était, au moment des expéditions de Jules César, la situation globale des peuples gaulois qui parlaient une langue *celtique*, pratiquaient la religion *druidique* et possédaient des traditions socioculturelles communes, et bien différentes de celles des Grecs et des Romains. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait eu une quelconque unité politique entre les différents peuples qui occupaient cette zone de l'Europe occidentale. Bien au contraire : on peut affirmer qu'il n'y a jamais eu d'*empire* gaulois, pas plus qu'il n'y a eu d'*empire* celtique.

Donc, les Gaulois sont des Celtes, mais il y a d'autres Celtes, comme les anciens *Brittons*, devenus les Bretons, établis dans l'île dite de Bretagne, et les *Gaëls*, qui se sont installés en Irlande. D'autres Gaulois sont allés ailleurs, semble-t-il, si on se penche sur le nom des Galiciens dans le nord-ouest de l'Espagne et le nom de la région de Galicie, dans le sud de la Pologne voisine de la Bohême, où les fouilles archéologiques ont donné la preuve évidente d'une présence celtique assez forte. Après tout, en dialecte galicien, le terme *galego* ne veut rien dire d'autre que « gaulois », et les Galiciens se revendiquent fièrement de cette tradition qui les différencie grandement de l'État espagnol.

Cependant, on peut se demander pourquoi les Romains ont donné le nom de *Gaulois* aux Celtes qui occupaient ce territoire. La réponse la plus vraisemblable est que les premiers Celtes à s'établir dans ces régions constituaient un groupe, qui n'était pas forcément important, portant un nom que les Latins ont transcrit en *Galli*. Or, en dépit du jeu de mots qui existe entre le « coq » (latin *gallus*) – devenu en quelque sorte le symbole de la France et présent sur tous les clochers de paroisses – et le nom de ces peuples, le terme est apparemment très celtique : il dérive en effet de la racine indo-européenne *galu* qui exprime à la fois la puissance et le fait d'appartenir à une nation étrangère. Les Gaulois seraient donc des « puissants » et des « étrangers ». Les deux significations sont loin d'être contradictoires, et l'on peut supposer que les premières tribus celtes à occuper la Gaule étaient à la fois des « envahisseurs » et des « puissants », une élite intellectuelle et guerrière peu nombreuse qui, par ses techniques et sa valeur, a réussi à soumettre – et à celtiser – les populations autochtones (installées là dès

l'Âge du Bronze et surtout dès le Néolithique) qui avaient pris possession du terrain auparavant.

Cela provoque d'ailleurs des ambiguïtés qu'il n'est pas si facile d'éliminer. Selon la pédagogie de la Troisième République, la France est donc un pays celtique (les Gaulois) dont les habitants portent un nom germanique hérité des conquérants francs (les Français) mais parlent une langue incontestablement d'origine latine (le français). Cette constatation amène d'ailleurs à affirmer qu'il n'y a pas de nation française mais un conglomérat de peuples d'origines diverses réunis pendant l'Ancien Régime sous une même couronne et qui constituent un « État » au sens actuel du mot. Et comme toute notion d'État suppose un ciment entre les divers éléments constitutifs, on s'est empressé d'en trouver – sinon d'en inventer – un qui pût être exemplaire. Les Gaulois ont alors surgi du néant où l'idéologie officielle les avait replongés depuis des siècles, cela afin de servir d'emblèmes à la République française une et indivisible. Alors, qui sont donc les Français, sinon un mélange d'individus héritiers de traditions fort diverses et parfois contradictoires ?

Il y a une règle absolue dans l'histoire des civilisations : tout peuple parvenu à un haut degré d'évolution s'est référé à des mythes fondateurs, puisés aussi bien dans l'imaginaire que dans l'Histoire proprement dite, les deux n'étant d'ailleurs pas faciles à discerner. La Mésopotamie avait ses épopées mythologiques, comme celle de *Gilgamesh*. Le peuple hébreu avait la *Bible*. Les Grecs avaient la *Théogonie* d'Hésiode ainsi que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les Latins, un peu tardivement, ont eu, grâce à Virgile, une *Énéide* qui les faisait descendants des Troyens. Les Germano-Scandinaves avaient leurs *Eddas*, les Irlandais leurs épopées mythologiques. Mais où sont donc les épopées gauloises ?

La réponse paraît nette et précise : il n'y en a pas. Ou, tout au moins, on n'en a pas retrouvé. Mais cela ne peut étonner personne puisque le témoignage de Jules César, dans son *De Bello Gallico*, est formel sur ce point : les druides interdisent l'usage de l'écriture, premièrement parce qu'ils ne veulent pas que leur savoir tombe sous les yeux de n'importe qui, deuxièmement parce que se fier à l'écriture, ce serait scléroser la mémoire. Or, chez un peuple de tradition orale – et tel est le cas chez tous les Celtes –, la mise par écrit d'une tradition provoque la mort de cette tradition. En effet, ce qui est écrit est écrit une fois pour toutes et ne peut donc être remis en cause. La connaissance est donc prise à la lettre, et de toute façon, elle est figée à une certaine époque et ne peut donc être modifiée. En revanche, dans une civilisation de type oral, tout peut être remis en question au gré des circonstances et surtout en réponse aux interrogations des générations successives. On en arrive donc à supprimer ce qui n'offre plus aucun intérêt et on ajoute au fur et à mesure tout ce qui paraît indispensable dans une situation donnée. La tradition orale est *vivante*, la tradition écrite est *morte*. Si l'on comprend bien ce que dit César, les druides en avaient parfaitement conscience, d'où cet interdit majeur, qu'on peut certes déplorer puisque cela prive l'humanité d'une partie de sa mémoire, mais qu'on ne peut qu'approuver si l'on considère

qu'une société, pour évoluer, doit constamment se renouveler, au besoin en brûlant ce qu'elle avait adoré auparavant et en l'oubliant définitivement.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ce constat décevant pour les tenants de la chose écrite. Jules César est le premier à avoir non pas expliqué cet interdit, mais à l'avoir justifié sans le dire expressément. Quand il parle des druides, il affirme que ceux-ci enseignent les jeunes gens au milieu des forêts pendant une vingtaine d'années au cours desquelles les élèves doivent apprendre *par cœur* des milliers de vers. Et bien peu de ces élèves sont capables d'aller jusqu'au bout de ces études entièrement orales. La sélection des nouveaux druides (ou tout au moins des bardes et des autres membres de la classe druidique) se fait d'elle-même par élimination de ceux qui n'ont pas eu la volonté, le courage et aussi le talent, d'engranger ces connaissances pendant vingt ans.

C'est ce contenu de l'enseignement druidique que nous ignorons. Il est plus que certain que ces milliers de vers appris par cœur comportaient non seulement des réflexions religieuses, philosophiques, médicales et juridiques, mais également des récits concernant les temps passés. Or, à cette époque, l'Histoire proprement dite n'avait pas encore été dégagée de l'Épopée, et toute mémoire d'un passé plus ou moins lointain passait à travers les brumes de l'imaginaire, ou simplement du *mythe*, structure fondamentale de la pensée humaine, schéma primordial *signifiant* autour duquel s'articulait un récit événementiel. Mais la question du vrai et du faux ne se posait même pas : *il était une fois...* Cette analyse est valable pour n'importe quelle civilisation. Pourquoi ne le serait-elle pas pour la civilisation gauloise ? On peut donc admettre que les Gaulois, grâce à leurs druides et à leurs bardes, connaissaient de nombreuses épopées remontant aux temps les plus reculés de leur histoire. Mais comme elles étaient véhiculées par voie orale, nous n'en avons pas de traces authentiques comparables à celles laissées par les peuples de l'écriture. Sont-elles perdues à jamais ?

Apparemment, la réponse est *oui*. Mais, à la réflexion, on ne peut se montrer aussi péremptoire. Les Gaulois, en effet, – et les Celtes d'une façon générale –, n'étaient pas les seuls peuples d'Europe, et ils ont eu nécessairement des contacts commerciaux et culturels, voire très souvent des conflits, avec leurs voisins, notamment les Grecs et les Latins. Or ceux-ci écrivaient et ils ont pu ainsi nous laisser des témoignages, parfois très brefs mais très éclairants, sur ces barbares turbulents qui les déroutaient grandement par leur attitude insolite et qui leur inspiraient même une crainte justifiée. Et si l'on se lance à la recherche d'une épopée gauloise perdue, c'est bien à travers les auteurs grecs et latins qu'il convient d'aller fouiller pour la retrouver et même pour tenter de la reconstituer.

Dans son ouvrage essentiel *Les Celtes*, l'historien Henri Hubert se disait étonné par certains épisodes de l'*Ab Urbe Condita* de Tite-Live, ce gigantesque ouvrage sur l'histoire de Rome depuis sa fondation, qui ne nous est d'ailleurs parvenu que fragmentairement. Les épisodes qui attiraient l'attention d'Henri Hubert étaient ceux du livre V relatifs à la prise de Rome par les Gaulois en 387 avant notre ère,

ainsi que divers récits concernant les démêlés ultérieurs qu'avaient eus les Romains face aux tribus gauloises de la Cisalpine. « L'histoire des Guerres Gauloises, écrivait Henri Hubert, est quelque chose de bien singulier, d'assez

fabuleux et de très épique^[1]. » Il n'était pas le seul à s'interroger là-dessus. Dans son *Histoire de la Gaule*, un autre historien, Camille Jullian, fait part lui aussi de son étonnement : « La défaite des Romains, dit nettement Tite-Live, fut due à l'effroi magique (*miraculum*) que leur inspira le cri de guerre des Celtes. Les récits de Tite-Live, d'Appien et de Plutarque, colorés, détaillés, précis, pleins d'esprit religieux, assez favorables aux Celtes [...] m'ont toujours paru inspirés en partie de

quelque épopée gauloise, peut-être par l'intermédiaire de l'insubre^[2] Cornélius Népos. Les récits de Polybe et de Diodore, plus sobres, plus honorables pour

Rome, et plus courts, représentent une tradition différente^[3]. » De toute façon, il ne faudra pas oublier que Tite-Live, tout imprégné de culture latine, chantre officiel de Rome, était cependant originaire de la Gaule cisalpine dont il connaissait bien les traditions. Il était en effet né à *Patavium*, c'est-à-dire Padoue. Au début de son ouvrage, il a utilisé les légendes qui circulaient dans le Latium à propos de la fondation de Rome par un Romulus entièrement mythique et sur le règne symbolique de Numa Pompilius, lui aussi complètement mythique, celui qui passait pour être l'interlocuteur de la fameuse déesse *Égéria*, laquelle lui inspira les premières lois de la Ville aux sept collines. Pourquoi n'aurait-il pas utilisé également les légendes orales qui circulaient encore dans cette plaine du Pô, riche en souvenirs celtiques, surtout parmi les membres de sa famille, laquelle était romanisée depuis peu de temps ? Il n'y a rien qui puisse infirmer cette supposition, d'autant plus que Tite-Live, s'il est un écrivain remarquable et s'il nous a transmis des renseignements de premier ordre, ne peut guère être considéré comme un historien au sens moderne du mot. Et comme bien d'autres auteurs grecs ou latins, il n'est en fait qu'un « collecteur d'histoires ».

Mais telles qu'elles se présentent, ces « histoires » conservent une grande partie de la mémoire des Gaulois. Tite-Live est né en 59 avant J.-C. et il est mort en l'an 19 de notre ère. Il a vécu à une époque où la Gaule cisalpine était romanisée depuis longtemps mais où les souvenirs de la conquête de la Gaule transalpine par César étaient pour ainsi dire contemporains de l'indépendance. S'il ne vérifiait jamais l'authenticité des informations qu'il collectait, il avait le mérite de les écrire et de les transmettre à la postérité. Et même si sa monumentale *Histoire romaine* ne nous est pas parvenue dans sa totalité, il en reste suffisamment pour qu'on puisse y puiser largement, d'autant plus que, sur certains événements, Tite-Live se montre fort bavard et n'est jamais à court de détails parfois fort pittoresques qui sont très éclairants sur la mentalité gauloise.

Il a donc recueilli des traditions de la Cisalpine. Mais son esprit curieux lui faisait également profiter des informations et des recherches de ses prédécesseurs. Il ne s'est pas privé d'utiliser toutes les sources qui étaient disponibles en son temps et dont beaucoup ont maintenant disparu. Ses récits en sont d'autant plus

précieux. De plus, en tant qu'écrivain doué d'un style et d'un souffle puissants, Tite-Live possède à un très haut degré ce qu'on appelle le sens épique : il sait parfaitement transcrire l'atmosphère des épopées antiques et les rendre accessibles à un public cultivé qui ne croyait sans doute plus aux légendes mais qui y trouvait une abondante matière à rêver.

Ce n'est cependant pas Cornélius Népos, contrairement à ce que dit Camille Jullian, qui a été son informateur. Cornélius Népos est en effet né un an avant notre ère, en 99, à Ticinum, c'est-à-dire Pavie, en pleine région peuplée de Gaulois insubres, et il a vécu très vieux. Mais il n'avait que 20 ans à la mort de Tite-Live. Il n'empêche que Cornélius Népos, auteur de nombreux ouvrages d'histoire et d'érudition, en particulier d'un *De Viris illustribus* maintes fois condensé et adapté à usage scolaire, est également un de ceux qui nous renseignent le mieux sur certains épisodes des conflits entre Gaulois et Romains, épisodes sur lesquels il ne s'étend pas, mais qui témoignent de son intérêt pour les traditions de son peuple d'origine. C'est notamment le cas pour l'un des fragments complets qui nous restent de lui, le *De excellentibus ducibus exterarum gentium*, « Sur les meilleurs chefs des nations étrangères », ce qui nous permet de corroborer ou de corriger ce que disent certains autres historiens sur les voisins ou les ennemis des Romains.

D'une façon générale, les historiens, ou plutôt les « collecteurs d'histoires », grecs et latins pillent allégrement les écrits de leurs devanciers. Et c'est tant mieux car, sans ce « piratage », nous n'aurions aucune connaissance de ce qu'ont évoqué des témoins antérieurs en des ouvrages dont les manuscrits ont malheureusement disparu ou ne nous sont parvenus qu'à l'état fragmentaire. Et si très souvent, ces compilateurs rendent hommage à leurs informateurs – parfois, ils les critiquent, même, assez sévèrement en puisant dans des sources différentes – en les citant, ce qui contribue à renforcer leur crédibilité. C'est donc toute une suite d'observations et d'informations que l'on peut ainsi mettre en lumière à la lecture attentive des ouvrages les plus divers des Grecs et des Latins.

Il importe d'ailleurs de ne jamais se livrer à une sélection par genre. Tout ce qui nous est parvenu de l'Antiquité classique doit être passé au crible si l'on veut rechercher à travers des informations isolées les grandes lignes d'une tradition orale qui a laissé cependant des traces, ne fût-ce qu'en choquant ceux qui la transcrivaient, parfois sans trop bien la comprendre, parfois en l'interprétant abusivement à la mode gréco-latine, parfois même en commettant des erreurs qui, à l'analyse, se révèlent de véritables contresens. Il est donc indispensable de soumettre toutes les informations recueillies à une critique rigoureuse en comparant les moindres bribes découvertes chez un auteur à d'autres bribes remarquées chez d'autres, voire à des résultats de fouilles archéologiques, certaines trouvailles venant souvent confirmer ou infirmer les assertions des historiens.

Si l'on remonte dans le temps, on parvient évidemment à Hérodote, celui qui

est considéré comme le « Père de l'Histoire ». C'est le plus ancien. Il est né vers 484 avant notre ère à Halicarnasse, et il est mort en 425. Son œuvre est une compilation de faits ou d'observations qui n'ont jamais été vérifiées, mais qui sont livrées telles quelles. Malheureusement, on ne trouve chez lui que fort peu d'allusions aux Celtes qu'il confond avec les Scythes ou avec des peuples incontestablement germaniques, sans parler de tout ce qu'il peut raconter de fables à propos des mystérieux Hyperboréens et des non moins mythiques Cimmériens qui vivent dans des pays obscurs et dont certains celtomanes ont voulu absolument faire les ancêtres des Cimbres, et même des « Cambriens », autrement dit des Gallois, dont le nom celtique est *Cymri*, provenant d'un ancien *combrogas*, « gens du même pays ».

Il est un autre historien et géographe grec beaucoup moins connu qui donne certains renseignements utiles sur les anciens Gaulois, qu'il nomme d'ailleurs les Celtes, et qui paraissent être établis sur le Danube. Il s'agit d'un certain Hécateé, né à Milet vers 550 avant notre ère et mort vers 475. Il fit de grands voyages à travers l'Asie, l'Égypte et l'Europe, consigna d'abondantes observations et s'efforça, dans ses écrits, d'émanciper l'Histoire proprement dite de la poésie et des mythes. Mais on se demande si ce personnage n'est pas confondu avec un autre Hécateé, dit d'Abdère ou de Théos, historien grec du IV^e siècle avant J.-C., qui vécut à la cour de Ptolémée en Égypte, auteur d'ouvrages à demi historiques, notamment sur les fameux Hyperboréens, et dans lesquels puisera largement plus tard Diodore de Sicile.

Il y a aussi des voyageurs qui ont laissé des témoignages sur ce qu'ils avaient vu aux confins du monde, tel qu'on l'imaginait. C'est le cas de Pythéas, navigateur massaliote, c'est-à-dire phocéén de Marseille, qui explora longuement les côtes de l'Espagne, de la Gaule atlantique et des îles Britanniques. Vraisemblablement, son périple le conduisit jusqu'à la mystérieuse île de Thulé, située dans l'Atlantique Nord, qui est en fait l'Islande, mais dont la légende a fait le centre d'un royaume mythique et quelque peu paradisiaque, légende qui a provoqué d'ailleurs beaucoup de théories racistes aberrantes sur les origines de la civilisation blanche nordique. Sa *Description de l'Océan*, aujourd'hui perdue, est abondamment citée par de nombreux auteurs postérieurs, et on lui doit les premières réflexions sur le rôle de la lune dans le phénomène des marées.

Deux autres voyageurs grecs, qui furent aussi ce qu'on appelle des historiographes, ont laissé de multiples témoignages sur les Celtes. L'un est un personnage un peu mystérieux, Artémidore le Géographe, né à Éphèse en Asie Mineure, qui vivait aux alentours de l'an 100 avant J.-C., soi-disant auteur d'un *Périple*, ou *Description de la Terre*, dont il reste des fragments. Mais il a été confondu avec un autre Artémidore, lui aussi né à Éphèse au II^e siècle de notre ère, qui écrivit un traité, *Sur l'interprétation des songes*, dans lequel il relate les faits et coutumes des anciens peuples de l'Europe, lequel ouvrage fut traduit en français et publié à Rouen en 1664 par un certain Dumoulin. Quelle que soit

l'identité réelle de cet Artémidore, il a été souvent cité parmi les principaux informateurs des coutumes celtiques.

Le deuxième voyageur grec qui livre de précieuses indications sur les anciens Gaulois porte le nom de Timagène. Il a été considéré comme un historien et a vécu au 1^{er} siècle avant notre ère. Il était syrien d'origine et il écrivit un livre, *Sur les Gaules*, aujourd'hui perdu mais qui a été utilisé par plusieurs auteurs latins, en particulier par l'historien du Bas-Empire Ammien Marcellin, ce qui nous permet de récolter certains renseignements de la plus grande importance.

Parmi ces « étonnants voyageurs » qui sont allés glaner leurs informations sur le terrain, une mention spéciale doit être décernée au grec Posidonios. On le classe comme historien, philosophe stoïcien et savant. Il naquit à Apanée, en Syrie, vers 135 avant notre ère, et mourut à Rome à une date indéterminée, sans doute aux environs de l'an 50. Il accomplit de grands périple en Europe occidentale, y compris dans l'île de Bretagne, et en rapporta de nombreuses informations prises sur le vif. Revenu à Rome, il eut pour élèves Pompée, le rival de César, et Cicéron lui-même qui le cite très souvent dans son *De Natura Deorum* (de la nature des dieux) et dans un essai sur le Destin. Il écrivit en effet de nombreux ouvrages à la fois historiques et philosophiques qui sont malheureusement aujourd'hui perdus, notamment des *Histoires*, en 52 livres, où il continuait l'œuvre de l'historien Polybe.

Car le premier historien digne de foi qui ait vraiment parlé des Gaulois est incontestablement le Grec Polybe. Né à Mégalopolis en Arcadie entre 210 et 205 avant notre ère, il reçut une excellente éducation littéraire et philosophique. En 190, il devint l'un des chefs militaires des Grecs européens qui allèrent soutenir le roi de Pergame, Eumène, en lutte contre les Galates, peuple gaulois établi dans la Turquie actuelle. Il fit partie de la ligue achéenne qui s'efforça de résister aux Romains, mais après la défaite de Persée en 168, il fut l'un des mille otages que Rome exigea des vaincus. Mais sa culture était telle qu'il suscita l'admiration de tous les Romains lettrés. C'est ainsi qu'il dispensa son enseignement au jeune Scipion Émilien, l'une des gloires des Guerres puniques. Il mourut très âgé, à 90 ans, d'une chute de cheval, vers 125. Son œuvre écrite fut considérable, mais il ne nous reste de ses *Histoires* que les cinq premiers livres (jusqu'à la bataille de Cannes), et de nombreux fragments épars. Néanmoins, par le fait même que ce qui subsiste de son œuvre concerne les temps anciens, Polybe est essentiel dans toute recherche sur les traditions des Celtes continentaux qui s'étaient établis sur le territoire devenu la Gaule.

Posidonios eut lui-même un successeur en la personne du voyageur et géographe grec Strabon, né à Amasée dans le royaume de Pont (ancienne Cappadoce) vers 58 avant J.-C. et mort entre 21 et 25 de notre ère. Il visita une grande partie de l'Empire romain et rédigea une étonnante *Géographie* où il mêle ses observations personnelles à d'abondantes citations de Posidonios et de Polybe. Cet ouvrage est infiniment précieux, car Strabon ne se contente pas de décrire les

pays qu'il a visités, mais il se fait un devoir, en chaque occasion, de donner le plus de détails possibles sur leur histoire et leurs traditions particulières. En ce sens, bien qu'il se prétende géographe, on peut le classer comme un excellent historien soucieux de vérifier les informations qu'il recueille.

Un autre historien grec, qui fut un célèbre rhéteur, Denys d'Halicarnasse, né en 54 avant notre ère, composa de nombreux ouvrages, dont les *Antiquités romaines* qui fourmillent de renseignements sur les différents peuples d'Europe. Ce ne sont souvent que de simples détails, mais ceux-ci permettent de compléter une documentation fournie par d'autres auteurs, mais qui demeure toujours plus ou moins fragmentaire.

Cependant, à la même époque, c'est-à-dire à la fin du 1^{er} siècle avant J.-C., apparaissent trois sources d'informations essentielles sur les Gaulois, dues à des auteurs bien différents par leur origine et leur tempérament. Le premier est l'incontournable Jules César avec son *De Bello Gallico*. Certes, cet ouvrage bien connu – et qui fut continué par Hirtius – se présente comme un monument à la gloire du proconsul romain, mais il est riche en détails qu'on ne trouverait pas ailleurs. César connaissait personnellement beaucoup de chefs gaulois, amis ou ennemis. Son témoignage est donc de première main, même si les jugements qu'il porte sur les hommes ou sur les événements sont parfois discutables et plus ou moins tendancieux. Et, de toute façon, il entretenait chez tous les peuples de la Gaule un important réseau d'espions qui lui rapportaient fidèlement tout ce qu'ils pouvaient apprendre. Il était donc parfaitement informé des mœurs et coutumes des divers peuples gaulois et de leurs traditions. C'est pourquoi cette œuvre apparemment de propagande électorale constitue une véritable somme sur l'état d'une Gaule encore indépendante.

La deuxième source essentielle est une *Histoire universelle* en 44 livres, écrite par un Gaulois romanisé, appartenant au peuple des Voconces (actuel département de la Drôme), du nom de Trogue-Pompée. Il est né vers 40 avant J.-C. et l'on sait que son père a été secrétaire de César. Il peut paraître paradoxal de prétendre que cette *Histoire universelle* nous apporte d'abondantes informations, car on ne possède plus aucun manuscrit de cette œuvre monumentale. Elle est complètement perdue, mais on la connaît assez bien grâce à un autre historien latin, Justin, qui vivait sous les Antonins. Et Justin écrit des *Histoires philippiques* en 14 livres, qui sont, de l'aveu de l'auteur, le résumé de l'*Histoire universelle* de Trogue-Pompée.

C'est, à la même époque, l'œuvre de l'historien grec Diodore de Sicile qui constitue la troisième source d'informations les plus précieuses concernant les divers peuples celtes, tant ceux qui vivaient à l'intérieur des frontières du territoire romain que ceux qui n'étaient pas encore tombés au pouvoir grandissant de Rome. Diodore est né en cette fin du 1^{er} siècle avant notre ère à Agyrion, en Sicile, c'est-à-dire dans ce qu'on appelait la « Grande Grèce ». Il vécut donc au temps de Jules César et de l'empereur Auguste. Il fit, en Asie et en Europe, de longs voyages au

cours desquels il eut l'occasion de connaître les mœurs et les coutumes des pays qu'il traversait. Après cette période en quelque sorte vagabonde, Diodore devint sédentaire et consacra trente ans de sa vie à écrire une monumentale *Bibliothèque historique* dont on a conservé de très importants fragments. Il s'agit d'une « histoire universelle » qui tente de remonter jusqu'aux temps les plus reculés de l'humanité – du moins ce qu'on en savait alors – jusqu'à l'an 60 avant J.-C. Diodore de Sicile est incontestablement un historien de grande valeur qui combine consciencieusement les témoignages qu'il a recueillis lui-même sur le terrain et les détails qu'il puise abondamment dans les œuvres de ses prédécesseurs grecs et latins, chez Timagène et Posidonios en particulier, ce qui, malgré les lacunes dues à des manuscrits incomplets, fait de sa *Bibliothèque historique* un instrument de travail indispensable.

À partir de là, sans parler de Cicéron dont le *De Natura Deorum* fait de fréquentes allusions aux croyances des Celtes, et qui a été l'ami du druide gaulois Diviciacos qu'il admirait beaucoup, en dehors de Tite-Live, nourri comme on le sait des traditions légendaires de la Gaule cisalpine, une foule d'auteurs se sont intéressés aux Gaulois. Évidemment, le plus souvent, ils exploitaient les recherches entreprises par les historiens antérieurs et consignées par eux par écrit, mais ils ont eu le mérite de mettre en évidence ce qui leur paraissait le plus étrange et le plus illogique chez des populations voisines par l'espace mais très éloignées par la mentalité et les habitudes ancestrales.

On peut d'abord citer Plutarque. Cet écrivain grec, né à Chéronée, en Béotie, entre 45 et 50, mort dans la même ville en 125, revêt une grande importance par tous les thèmes qu'il aborde, histoire, morale, philosophie et religion. Il fit de solides études de rhétorique et de sciences à Athènes, dès l'âge de 20 ans, puis il devint prêtre attaché au célèbre oracle d'Apollon à Delphes avant de revenir dans son pays natal. C'est alors qu'il se mit à écrire de très nombreux ouvrages. Le plus connu est évidemment les *Vies parallèles* dans lequel il trace les grandes lignes de la biographie d'un personnage célèbre de la Grèce immédiatement suivie de celle d'un personnage célèbre de Rome. C'est ainsi qu'il peut fournir de précieux compléments sur les « Guerres gauloises » dans sa biographie de *Camille*, et qu'il permet de mieux comprendre la conquête de la Gaule dans sa biographie de *Jules César*. Mais dans les nombreux traités qu'il a écrits, notamment sur *L'E de Delphes*, sur *La Cessation des Oracles* et sur *La Superstition*, on peut glaner d'importants détails sur les croyances et les usages religieux des peuples celtes.

Il ne faut pas négliger Pline le Naturaliste, dit Pline l'Ancien, né à Côme en 23 et mort en 79, lors de la funeste éruption du Vésuve, collecteur d'histoires naturelles qu'il ne comprend pas toujours très bien, mais qui nous a légué la description de certaines coutumes gauloises, notamment le rituel de la célèbre cueillette du gui et d'un autre rituel bien moins connu, l'énigmatique recherche de « l'œuf de serpent^[4] ». Il convient de ne pas oublier non plus le médiocre historien latin Valère Maxime, qui vécut sous Tibère et se distingua par une

excessive flagornerie envers l'empereur : son ouvrage *De dictis factisque memorabilibus* (Sur les dits et les faits mémorables), en neuf livres rassemblant des anecdotes historiques très variées, contient en effet des renseignements inédits qu'il est toujours bon de connaître. Et il est même des poètes latins comme Lucain, neveu de Sénèque le Philosophe, né à Cordoue vers l'an 39 et mort à Rome en 65, qui se sont penchés sur le mystère celtique. Son œuvre épique *La Pharsale* nous renseigne avec précision sur la croyance des Gaulois en l'immortalité de l'âme. Il en est de même pour Silius Italicus, qui fut consul en 60, et dont le poème sur la seconde Guerre punique fait état de la participation des Gaulois à la fantastique épopée d'Hannibal franchissant les Alpes et se lançant dans la conquête de la péninsule. On ne pourrait guère citer sur cette liste, d'ailleurs non exhaustive, le nom de Tacite, dont les *Annales* ne nous renseignent guère sur les peuples gaulois si, dans son *Agricola*, biographie de son beau-père, il ne nous livrait des informations essentielles sur les Bretons insulaires. Et l'on sait qu'à l'époque, les Bretons et les Gaulois parlaient la même langue et possédaient des

coutumes parallèles sinon identiques ^[5]. Il est alors possible de transposer sur les Gaulois les détails précis que Tacite nous donne sur les habitants de l'île de Bretagne : son témoignage est fiable, puisque c'est celui d'Agricola, gouverneur de la Bretagne, parfaitement informé de ce qui se passait sur cette île. Quant à Florus, historien latin d'origine africaine, probablement numide, il a écrit, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, un abrégé de l'histoire romaine qui peut être précieux à bien des égards.

Une mention particulière est à accorder à un géographe latin d'origine ibérique, sans aucun doute de la famille de Sénèque, Pomponius Mela, qui vécut à la fin du 1^{er} siècle, écrivit un passionnant ouvrage, *De situ orbis* ou *Chorographia*, rempli d'informations au sujet des peuples qui vivent sur les côtes de l'Atlantique, ainsi que sur les « îles merveilleuses », perdues au large du monde, qui font partie de la tradition mythologique des Celtes. Dans cette même lignée, il ne faudrait pas négliger non plus le Grec Arrien, historien, philosophe et homme d'État, né à Nicomédie (Bythinie) vers la fin du 1^{er} siècle, qui fut l'élève d'Épictète à Rome. Les fragments qui nous restent de son œuvre prouvent que c'était un historien digne de ce nom, qui vérifiait consciencieusement les éléments divers qu'il rassemblait. Il en est de même pour Appien, historien grec du début du II^e siècle, né à Alexandrie et qui fut avocat sous Trajan et Hadrien. Il écrivit une *Histoire romaine* regroupant les faits par région et par nation, et s'intéressant plus particulièrement à tous les peuples vaincus par les Romains. On y trouvera des détails qui n'avaient pas été toujours mis en valeur par ses prédécesseurs.

Le II^e siècle de notre ère est celui des compilateurs à prétentions encyclopédiques. Ils ne sont pas toujours de bons écrivains, ne manifestent guère d'originalité, mais semblent reproduire fidèlement, en s'efforçant de les ordonner, les faits les plus marquants du passé. Nécessairement, il est toujours question des Gaulois. Ainsi en est-il d'un certain Aulu-Gelle, érudit latin né en Afrique vers 130,

et qui fut élève de Frontin à Rome. Il se retira à Athènes et y composa *Les Nuits attiques*, série de dialogues où sont discutées les questions les plus diverses, y compris celles concernant l'Histoire. On y découvre ainsi de précieux renseignements sur les peuples intégrés dans l'Empire romain. Il en est de même pour le rhéteur et historien grec Polyen, né en Macédoine, qui fréquenta les descendants des fameux Galates d'Asie Mineure et qui vint s'établir à Rome. C'est là qu'il écrivit une étrange compilation dédiée à l'empereur Marc Aurèle, les *Stratagemata* (Ruses de guerre) qui comportent bien des détails intéressants, notamment au sujet des expéditions gauloises à travers les Balkans et la Grèce. Cependant, comme c'est une époque de savoir encyclopédique, on ne s'étonnera pas de voir apparaître, sous la plume d'un certain Festus, grammairien latin de la fin du II^e siècle, un dictionnaire très précieux pour la connaissance des traditions populaires et des mythologies, tant « barbares » que grecque et romaine. En fait, Festus ne faisait que reprendre, en l'adaptant et en le complétant parfois, un ouvrage perdu, le *De significatu verborum* (Sur la signification des mots) d'un autre encyclopédiste latin, Valerius Flaccus. Mais l'essentiel est que cette compilation, parfois laborieuse, nous soit parvenue.

C'est à part qu'il faut classer Pausanias, historien et géographe grec de la fin du II^e siècle. Il était originaire d'Asie Mineure et passa une partie de sa jeunesse à voyager à travers l'Empire romain. Plus tard, sous le règne de Marc Aurèle, il écrivit une *Description de la Grèce* en dix livres qui nous sont parvenus intégralement. L'ouvrage est assez fascinant dans la mesure où Pausanias déborde toujours du cadre de sa description en ajoutant des commentaires et des parallèles avec d'autres pays ou d'autres situations. La base de son œuvre repose sur des observations personnelles et des témoignages recueillis sur place. Il peut ainsi décrire les lieux avec précision, en particulier les monuments et les œuvres d'art, et il rapporte – trop souvent sans les vérifier – les traditions locales dont il a eu connaissance. Et surtout, Pausanias ne se fait pas faute, pour justifier sa démarche, de citer de nombreuses informations dues à des historiens et à des poètes du temps passé. Il en cite même trop : toute sa description des Gaulois tentant de s'emparer du trésor de Delphes est un démarquage pur et simple d'un passage d'Hérodote à propos d'une même tentative faite, deux siècles auparavant, par les Perses. La fiabilité de Pausanias peut être sérieusement mise en doute, mais son œuvre demeure très utile lorsqu'on veut comprendre le rôle de l'imaginaire dans la constitution des épopées. Il serait sans doute opportun de confronter les récits de Pausanias, par ailleurs composés avec un art littéraire consommé, aux fades dissertations de certains encyclopédistes de cette époque. De toute façon, même si Pausanias peut être souvent considéré comme un affabulateur quelque peu malhonnête, il n'en reste pas moins que sa *Description de la Grèce* est essentielle pour la compréhension des migrations gauloises du III^e siècle avant notre ère et de la fondation de l'étrange royaume des Galates en Asie Mineure.

En cette même période, on peut également citer un personnage assez extraordinaire, ancêtre de Rabelais et de Voltaire, le rhéteur et philosophe grec Lucien de Samosate. C'est un sceptique, et même un athée complet. Mais pour mieux détruire des légendes qui, selon lui, ne servent à rien sinon à encombrer l'esprit des gens naïfs, il fait état de ces légendes, aussi bien dans des ouvrages de fiction comme l'*Histoire vraie*, parodie satirique – et féroce – de l'*Odyssée* et des

Argonautiques [6], que dans des traités dits sérieux comme celui qu'il écrivit sur *Héraklès*. C'est précisément dans ce traité qu'il fait intervenir un Gaulois qui explique à un Grec la signification exacte des représentations du dieu de l'éloquence, celui que les Grecs appellent *Ogmios* et que les anciens Irlandais nomment *Ogma* [7]. Et il n'est pas difficile de reconnaître à travers ce personnage gigantesque la figure du dieu Dagda des épopées irlandaises, ainsi que celle du Gargantua traditionnel, revu, corrigé et mis en scène par Rabelais.

Pendant le III^e siècle de notre ère, il n'est aucun auteur qui puisse être signalé comme apportant quelque chose à notre connaissance des épopées gauloises. C'est une période de troubles, voire de décadence, où l'Empire romain se dissout plus ou moins dans ses contradictions. Il y a bien des révoltes gauloises en ce siècle, mais elles n'ont plus rien à voir avec la tradition celtique elle-même : ce sont seulement des épiphénomènes liés à la lutte sans merci que se livraient différentes factions politiques ou militaires sans scrupules au sein de l'Empire romain pour s'assurer un pouvoir suprême qui se révélait toujours fragile et éphémère. Les soi-disant empereurs gaulois ne furent que des citoyens romains qui avaient tout oublié de leurs ancêtres.

Le seul auteur de cette époque qu'on puisse citer est le rhéteur et grammairien grec Athénée, né vers 205 en Égypte, et qui enseigna à Alexandrie et à Rome. L'unique ouvrage qui nous reste de lui est le *Deipnosophistes* (Banquet des savants) en 15 livres, qui constitue un recueil des renseignements glanés par le grammairien dans des ouvrages aujourd'hui perdus, dans lesquels il y avait de fréquentes allusions aux Gaulois.

Cependant, au IV^e siècle, le goût pour les antiquités refait surface et certains écrivains se chargent de réveiller un public blasé et sans idéal par l'évocation de faits héroïques remontant à la nuit des temps. C'est le cas pour l'historien latin Ammien Marcellin, né à Antioche vers 330, et qui fut militaire en Italie et en Gaule sous le règne de l'empereur Constance Chlore. Lors de sa retraite, il écrivit un important ouvrage, *Rerum Gestarum Libri XXXI* (Les 31 livres des choses accomplies) où il se proposait de continuer l'œuvre de Tacite. Les treize premiers livres sont perdus, mais ce qui subsiste est du plus haut intérêt. En effet, non seulement Ammien Marcellin, grâce à sa présence en Gaule, a puisé d'importantes informations dans ce qui restait de la mémoire populaire, mais il a cité des fragments d'ouvrages antérieurs aujourd'hui perdus, en particulier de Timagène, ce qui nous ramène aux sources mêmes de l'épopée traditionnelle des peuples

gaulois.

Il reste à terminer cette liste – qui peut paraître arbitraire mais qui est la conséquence du sujet choisi, en l'occurrence une épopée gauloise à retrouver – par un seul nom, celui de Procope. Ce chroniqueur byzantin du VI^e siècle est né à Césarée, en Palestine, et il est mort en 562 à Constantinople. C'était un habitué de la cour de Byzance dont il connaissait toutes les intrigues, y compris les secrets d'alcôve. Il est trop souvent partial et mauvaise langue, mais dans les contacts qu'il a eus avec des « Barbares », il a puisé des informations précieuses. C'est ainsi que, dans son ouvrage *La Guerre des Goths*, il nous livre des indications très précises sur les croyances des Celtes de l'Atlantique, indications qui seront ensuite corroborées par de nombreux contes populaires de Bretagne armoricaine ^[8].

Mais Procope appartient à une époque chrétienne où la tradition dite païenne est refoulée au niveau de l'inconscient collectif. Il faudra attendre les moines irlandais du VII^e siècle pour que cette tradition refasse surface, presque officiellement, dans les abbayes du bout du monde. Sur le continent, plus personne ne s'intéresse à ce qui s'est passé avant. L'épopée des Gaulois semble avoir disparu à jamais.

Ce n'est qu'une apparence. Quand on explore attentivement les documents que le temps a préservés, bien qu'ils soient épars et fragmentaires dans les œuvres d'une multitude d'auteurs, on parvient à retrouver les grandes lignes de cette épopée gauloise telle qu'elle a été vécue – et très souvent rêvée – par les générations qui se sont succédé sur le territoire de la Gaule. Certes, la reconstituer dans sa totalité n'est pas pensable. Mais on peut toujours tenter une reconstitution conjecturale. Et puis, ce n'est pas faire injure aux Gaulois de prétendre que c'étaient des rêveurs... « Avant de livrer bataille [...], ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et vantent leurs propres vertus tandis qu'ils insultent leurs adversaires. Ils s'expriment souvent par énigmes. Ils emploient beaucoup l'hyperbole. Dans leurs discours, ils sont menaçants, hautains et portés au tragique » (Diodore de Sicile, V, 29-31). D'ailleurs, « les auteurs d'histoires dramatiques racontent à leur sujet force légendes merveilleuses » (Polybe, II, 17).

Telle est cette épopée gauloise retrouvée dans les décombres du passé.

Auzon, juillet 2000

AVERTISSEMENT

Les récits qui constituent cet ouvrage ne sont pas des traductions ni même des adaptations, mais une réécriture en langage actuel le plus clair possible de divers textes qui ont été écrits par des auteurs grecs et latins au sujet des Gaulois et de l'image qu'ils ont laissée dans la mémoire des peuples de l'Antiquité classique. Parfois, ces textes, dans leur structure essentielle, ont été complétés par des emprunts à des contes populaires de tradition orale qui ont circulé en Europe jusqu'à nos jours. À chaque épisode, il sera indiqué le plus précisément possible quelles sont les sources du récit présenté et dans quels ouvrages un lecteur intéressé pourrait être amené à les rechercher dans leur version originale afin de pouvoir ainsi disposer, s'il le désire, d'informations de première main.

Toute œuvre littéraire du passé appartient au patrimoine de l'humanité, mais il est du devoir d'un écrivain de la transmettre à la génération dans laquelle il évolue, et cela dans un langage accessible au plus grand nombre. Un auteur digne de ce nom n'est en réalité que le dépositaire de la mémoire des grands ancêtres, et il a la charge d'en révéler les richesses à ceux qui n'auraient pu accéder aux textes eux-mêmes.

PRÉLUDE

Le dernier témoin

Les deux hommes quittèrent le rivage et, lentement, ils escaladèrent les rochers que les vagues des fortes tempêtes d'équinoxe avaient dénudés. Quand ils furent parvenus au sommet de la falaise, ils se retournèrent et regardèrent la mer : déjà le bateau qui les avait amenés sur cette côte avait gagné le large et commençait à disparaître à travers la brume qui montait de plus en plus, traversée par les derniers rayons du soleil couchant.

— Pourquoi ne sont-ils pas restés avec nous ? dit alors l'un des hommes, le plus trapu, qui portait un gros sac sur son épaule.

— Ils n'ont pas voulu abandonner leur famille, répondit l'autre, dont la longue silhouette maigre faisait contraste avec l'épaisseur de son compagnon. Je les comprends fort bien. Toi et moi, nous n'avons plus aucun parent, plus aucune attache avec le sol où nous sommes nés. Il valait mieux partir. De toute façon, je ne pouvais plus supporter cette situation.

— Tu sais pourtant que tu as de nombreux fidèles dans notre pays, reprit le premier. Ils t'auraient suivi jusqu'à la mort.

— Ils l'ont déjà fait. Mais cela n'a servi à rien. Je ne peux plus rien contre ceux que j'ai autrefois pris pour des amis et qui se sont révélés nos pires ennemis. Quand j'ai compris que sous prétexte de nous aider ils n'avaient qu'un seul but, nous réduire en esclavage, je n'ai pu supporter leur présence. Et, par le dieu que jure ma tribu, j'ai fait le serment de ne jamais plus rencontrer un seul Romain.

— Tu n'as plus rien à craindre ici. Nous sommes dans un pays libre.

Le plus grand des deux hommes se mit à ricaner.

— Pour combien de temps encore ? s'écria-t-il. Les Romains se sont lancés à la conquête du monde. Ils sont déjà venus ici et ce n'est pas parce qu'ils n'y sont pas restés qu'ils ne reviendront pas un jour. Je les connais : rien n'arrêtera leur folie

de conquête.

— Et tu les as pourtant servis !... marmonna l'homme trapu.

— Hélas ! répondit l'autre en soupirant, cela restera la plus grande honte de ma vie. Je croyais que c'était le seul moyen de préserver notre liberté en face de tous les dangers qui nous menaçaient. Les tribus de Germains qui s'étaient établies au-delà du Rhin étaient prêtes à se jeter sur nos terres. Tu sais, cela n'aurait pas été mieux. Je crois même que cela aurait été pire. Les Germains aussi veulent se lancer à la conquête du monde.

— Tu ne crois pas que nos ancêtres ont voulu faire la même chose ? Au fond, nous sommes des étrangers en Gaule. Nous ne sommes que des envahisseurs.

— Ne dis pas de mal de nos ancêtres. Ils ont accompli de grands exploits et ils nous ont légué ce qu'il y a de plus précieux en cette vie : le sens de la liberté. Nous n'avons jamais été les esclaves de quiconque et nous ne le serons jamais. Plutôt la mort que l'infamie de la servitude !...

Il tourna le dos à la mer et se mit à marcher à grands pas sur une lande dont l'herbe rase avait été desséchée par les embruns salés. L'autre reprit le sac qu'il avait posé sur le sol pendant leur conversation, et il le suivit sans ajouter un mot. Le soleil avait maintenant disparu et l'ombre s'infiltrait dans les moindres recoins du terrain, dans les craquelures du sol et derrière les moindres touffes d'arbustes qui tentaient de résister au vent. Celui qui marchait devant avait une fière allure. Grand et maigre, les cheveux gris flottant sur ses épaules, il était vêtu d'une courte saie d'étoffe d'une couleur intermédiaire entre le bleu et le vert qui laissait à découvert ses longues jambes protégées par des braies qui semblaient élimées. Il portait une ceinture en peau de vache tannée qui retenait un baudrier d'où émergeait le pommeau d'une épée dont le métal brillait dans les derniers vestiges du jour. Tous deux atteignirent alors un sentier qui s'ouvrait entre deux collines. Ils s'y engagèrent l'un après l'autre. Bientôt, plus il s'éloignait du voisinage de la côte, plus le sentier s'élargissait et devenait un chemin recouvert de cailloux blancs parmi lesquels on distinguait des traces d'ornières.

— J'espère que tu sais où nous allons ! reprit l'homme qui portait le sac.

— Certes, j'ai bonne mémoire et je reconnais parfaitement ce chemin, même si je n'y suis venu qu'une seule fois.

Ils continuèrent d'avancer sans parler et, au moment où l'obscurité se faisait plus dense, ils parvinrent dans une petite vallée bien abritée où l'on distinguait encore des maisons rondes qui s'étaient le long d'un cours d'eau. Ils sentirent l'odeur des fumées qui s'échappaient du faite des toits. Ils aperçurent des lueurs indécises qui jaillissaient des ouvertures des maisons. Le plus grand des deux hommes, avisant une femme qui venait de puiser de l'eau à la rivière et qui ramenait une lourde jarre, lui adressa la parole :

— Bonsoir, femme. Peux-tu nous dire quelle est la demeure du chef

Cunobélinos ?

— Bien sûr, répondit-elle sans hésiter. C'est la troisième maison sur ta gauche.

Les deux voyageurs s'en allèrent dans la direction indiquée. Ils se trouvèrent devant une maison ronde assez vaste dont la porte ouverte laissait passer la lumière qui émanait des flammes d'un large foyer sur lequel se détachait la forme ventrue d'un chaudron de bronze. Deux femmes étaient accroupies autour du foyer, une jeune et une plus âgée, dont les cheveux gris reflétaient la couleur des flammes. Tout près de là, assis sur une couche de paille et de joncs, un homme vêtu d'une saie brune était assis, buvant le contenu d'une coupe de métal. Quand il aperçut les deux arrivants, il se leva et s'en alla à leur rencontre.

— Commios l'Atrébate ! s'écria-t-il. Par tous les dieux de nos tribus, je ne me doutais pas que je te reverrais un jour dans cette vie terrestre. Mais il ne faut jamais se méprendre sur la destinée secrète des êtres humains. Sois le bienvenu dans ma demeure, toi et celui qui t'accompagne !...

Et, ayant prononcé ces paroles, il se précipita vers le plus grand des deux voyageurs et le serra dans ses bras. Celui qu'il avait appelé Commios l'Atrébate le prit à son tour dans ses bras et lui donna l'accolade. Puis, il tendit le bras vers son compagnon.

— Je suis ici avec mon plus fidèle lieutenant, Bolgios, celui qui n'a jamais reculé devant nos ennemis et qui m'accompagne dans mon exil.

— Qu'il soit également le bienvenu dans ma demeure, répondit Cunobélinos. Ainsi donc, tu t'es résigné à cesser le combat. Je comprends ton amertume et ton chagrin, ami Commios, mais je pense que tu as eu raison de choisir l'exil. Où comptes-tu t'établir ?

— Tu sais qu'un clan des Atrébates a quitté la Gaule, il y a déjà une cinquantaine d'années et qu'il s'est installé au centre de cette île de Bretagne. J'y ai déjà envoyé ma femme, mes fils et mes serviteurs. Je vais aller les rejoindre.

— En attendant, reprit Cunobélinos, reste chez moi tant que tu voudras. Mais trêve de politesses, venez vous asseoir tous deux, que nous partagions fraternellement cet hydromel qui, je le pense, est l'un des meilleurs du pays. Ma femme et ma fille se feront une joie de vous en servir abondamment.

Les voyageurs ne se firent pas prier. Ils prirent place près du foyer, face à Cunobélinos. La jeune fille qu'ils avaient vue en entrant s'empessa de remplir deux coupes qu'elle offrit aux hôtes de son père. Celui-ci leva celle qu'il avait posée sur une pierre avant d'accueillir ses visiteurs.

— Eh bien, dit-il, buvons à notre vieille amitié et faisons le souhait que tu trouves dans cette île le repos et la paix que tu as largement mérités.

Tous trois burent une abondante rasade, et la jeune fille remplit de nouveau leurs coupes.

— Tu sais, reprit Commios, certains de tes compatriotes ne m'aiment pas beaucoup. Ils prétendent que c'est moi qui ai fait venir Jules César et ses troupes dans cette île. Pour eux, je ne suis qu'un abominable traître, à la fois chez les Gaulois et chez les Bretons. Il y en a même qui se réjouiraient grandement s'ils me voyaient pendu comme un brigand au bout d'une branche de chêne.

Cunobélinos éclata d'un grand rire sonore.

— C'est qu'ils ne savent pas ce qui s'est passé en réalité !... dit-il alors. Les apparences sont parfois trompeuses. Et pourtant, ils devraient comprendre que tout cela n'était qu'une comédie, et que Jules César, tout imbu de son pouvoir et de ses qualités incontestables, s'y est laissé prendre. Le résultat, c'est qu'il est venu deux fois dans cette île et qu'il a sacrifié une partie de sa flotte pour du vent !...

— Oui, dit Commios. Je crois que j'ai utilisé une bonne tactique. Certes, au début de l'engagement de César en Gaule, sous le prétexte de nous protéger des Germains, j'ai cru en lui et je lui ai offert mes services. Mais ce qu'il a pris comme une soumission n'était que le résultat d'un raisonnement. Je connaissais la devise des Romains, « diviser pour régner », et j'ai voulu en profiter. César avait besoin d'un allié, ou plutôt d'un prête-nom en quelque sorte. J'ai été celui-là. Mais cela me permettait d'être dans ses confidences et d'agir pour les intérêts de tous nos peuples.

— Le plus beau, dit encore Cunobélinos en riant, c'est qu'il t'a fait reconnaître comme roi non seulement des Atrébates, mais encore du peuple des Morins, ce qui te permettait d'étendre ton action bien au-delà des limites traditionnelles. Et tu as magnifiquement joué le double jeu.

Commios but l'hydromel qui restait encore dans sa coupe, et la jeune fille se hâta de la lui remplir.

— En fait, dit-il, ce n'était même pas un double jeu. César savait que je guettais la moindre occasion pour affirmer la volonté de mon peuple d'aller toujours plus loin dans l'amélioration des conditions de vie. Je me suis présenté comme celui qui avait la possibilité d'y parvenir, et il y voyait son propre intérêt, car ainsi il disposait d'alliés sûrs, dévoués à sa cause. C'était en somme une coalition d'intérêts. Et le peuple des Morins ne s'y est pas trompé. Il détenait la clef du détroit et savait que, si César voulait entreprendre une expédition dans l'île de Bretagne, il fallait qu'il passât dans leur territoire et donc que les Morins lui fussent acquis d'une façon ou d'une autre, en l'occurrence par la perspective d'un grand rôle à jouer dans l'avenir, et non pas par la force qui en aurait fait des soumis toujours prêts à se révolter ^[9].

À ce moment, un jeune homme grand, aux cheveux longs qui retombaient harmonieusement sur ses épaules, fit son entrée dans la maison. En apercevant les deux voyageurs assis près du foyer, il les salua. Cunobélinos les lui présenta.

— Voici mon fils Caratacos, ajouta-t-il à l'adresse de ses hôtes. Il poursuit

actuellement de longues études chez un druide, et je me réjouis qu'il soit si vaillant, si courageux et si passionné pour toutes les traditions de nos ancêtres. Viens t'asseoir avec nous, mon fils.

Caratacos obéit et prit place près de Commios. La jeune fille lui servit une coupe remplie d'hydromel.

— Car nous avons les mêmes ancêtres, vous les Gaulois et nous les Bretons, reprit Cunobélinos. Nous parlons la même langue, nous avons la même religion, nous avons les mêmes façons de vivre. N'est-il pas vrai, ô Commios ?

— Certes, répondit le Gaulois. C'est bien pour cela que je viens me réfugier chez vous. Ainsi n'ai-je pas l'impression de quitter mon pays et de me retrouver au milieu d'étrangers dont je ne comprendrais ni le langage ni les habitudes.

— Et c'est aussi pour cela que nous t'accueillons si volontiers parmi nous. Mais reprends donc ton récit à propos de ta soi-disant soumission à César. Cela intéressera grandement mon fils, car il a à cœur de conserver dans sa mémoire tous les hauts faits héroïques accomplis par nos ancêtres. Tu es peut-être l'ultime témoin de ce qui s'est passé en Gaule ces derniers temps, Commios. Révèle-lui ce que tu sais...

L'Atrébate, qui était allongé sur la couche de paille et de joncs, se redressa et s'assit sur ses jambes croisées. Il termina le contenu de sa coupe d'hydromel. Il regarda un instant le jeune homme et sourit parce qu'il sentait en lui une volonté farouche de conserver un héritage qui était plus précieux que tous les trésors du monde. Puis il reprit la parole.

— J'en étais au moment où César s'inquiétait des rapports fraternels que les Bretons entretenaient avec les Gaulois. Il ne se sentait pas en sécurité et me le disait. Il fallait, selon lui, établir un protectorat sur les Bretons afin de les neutraliser. Cette prétention m'avait bien fait rire et je lui avais déclaré tout crûment qu'il se faisait des illusions : jamais les Bretons n'abaisseraient la tête devant les armées romaines, à plus forte raison si elles restaient cantonnées sur le continent. Alors, il m'exposa son idée : tenter une intimidation sur les populations bretonnes dans un premier temps et ensuite débarquer sur l'île de Bretagne, non pas pour la conquérir, mais pour démontrer que Rome avait les moyens d'envahir tout pays qui ne se rangerait pas sous son autorité. Alors, tandis qu'il faisait construire hâtivement des navires pour transporter ses troupes de l'autre côté de la mer, il m'envoya chez vous en ambassadeur. Je parlais la même langue que les Bretons, je connaissais beaucoup de tes compatriotes. J'étais l'homme de la situation. Et c'est ainsi, Cunobélinos, que j'ai débarqué sur la côte, non loin d'ici, et que je suis venu dans ton village pour la première fois.

— Je m'en souviens très bien, dit Cunobélinos. Tu t'es présenté à moi, Commios, et tu m'as franchement exposé la situation. Tu m'as expliqué qu'il fallait ruser et attirer le proconsul romain dans un piège duquel il ne pourrait se tirer sans dommage pour sa réputation et son autorité parmi les nombreux prétendants

au pouvoir suprême à Rome.

— Oui, dit Commios, car le proconsul n'était pas à l'aise et l'avouait. Son but principal était de faire savoir aux peuples gaulois qu'ils n'avaient rien à attendre des peuples bretons. Il n'a jamais eu l'intention de conquérir la Bretagne : cette île, pour lui, était pleine de dangers, mais ce qu'il voulait, c'était acquérir la neutralité de ses habitants. De plus, n'oublie pas qu'il se trouvait à la fin de l'été et que les troupes romaines n'étaient guère habituées à séjourner dans des régions qu'on qualifiait volontiers d'*hyperboréennes* pendant les mois d'hiver. Il s'était renseigné sur l'île de Bretagne en interrogeant des marchands qui avaient coutume de franchir les détroits plusieurs fois par an. Or ceux-ci lui avaient affirmé qu'ils ne connaissaient rien de cette île en dehors des régions qui font face à la Gaule. C'était pur mensonge, en réalité, mais ces marchands, la plupart du temps des Grecs qui faisaient le commerce des vins, n'avaient aucune envie de voir les Romains bousculer leurs habitudes et les empêcher de commercer librement.

— Mais, dit alors Cunobélinos, c'est à ce moment qu'est intervenu un traître, un vrai traître celui-là. Je veux parler de Mandubraccios.

— C'est exact. Il s'agit là d'une affaire assez sordide. Le père de Mandubraccios avait été roi du peuple des Trinovantes mais, à la suite de certaines circonstances, il avait été tué dans une embuscade et les Trinovantes lui avaient choisi pour successeur un homme courageux et entreprenant du nom de Cassivellaunos. Or, Mandubraccios prétendait que son père avait été tué par Cassivellaunos et que lui-même n'avait échappé à la mort qu'en s'enfuyant sur le continent.

— Ce qui était complètement faux, intervint Cunobélinos. Je peux en porter témoignage.

— Peut-être, répondit prudemment Commios, mais cela a servi de prétexte. Mandubraccios est allé trouver César et lui a raconté sa version des faits. Bien entendu, César, toujours à l'affût d'une justification pour ses actes, y a vu l'occasion rêvée pour une intervention militaire. Il fallait punir le criminel et rétablir Mandubraccios dans ses droits en tant que roi des Trinovantes. C'est pourquoi il m'a dépêché en ambassadeur auprès des peuples de l'île de Bretagne afin d'en visiter le plus grand nombre possible, de les engager à se mettre sous le protectorat du Sénat et du peuple romains, et enfin de leur annoncer l'arrivée prochaine du proconsul.

— J'avoue qu'une telle proposition nous a bien fait rire !... s'exclama Cunobélinos. Pour qui se prenait Jules César ?

— L'ambition n'a pas de limites, répondit Commios, et elle développe l'orgueil. Je suis donc venu ici et j'ai répété mot pour mot les discours de César. Mais j'ai pris soin d'avertir tes compatriotes de ce qui les attendait et de leur dévoiler les plans romains. C'est ainsi que j'ai rencontré Cassivellaunos et que je lui ai suggéré de rassembler les troupes les plus valeureuses des peuples bretons et, sinon de harceler tout de suite les Romains à leur arrivée, du moins de les surveiller

attentivement et de les attaquer le cas échéant, au moment où ils s'y attendraient le moins. J'ai donc accompli ma mission. J'étais l'ambassadeur de César. Mais je pense que j'ai été aussi la conscience de tous nos peuples et que j'ai œuvré pour leur liberté.

— Nous t'en remercions, Commios, dit Cunobélinos. Effectivement, lorsque le proconsul a débarqué sur nos rivages, venant du pays des Morins, il s'est aperçu que, sur toutes les collines des environs, il y avait des troupes rangées en ordre de bataille ^[10].

— C'est à ce moment-là qu'il a commencé à douter de moi. Je lui avais certifié que les Bretons étaient prêts à le recevoir et à discuter avec lui. Le fait que ces mêmes Bretons soient en armes en train de guetter son arrivée prouvait que j'avais mal accompli ma mission ou que je l'avais trahi. Pourtant, à ce moment-là, il ne m'en a pas tenu rigueur. Sans doute voulait-il me ménager pour l'avenir. Bref, après quelques escarmouches sans conséquences, tes compatriotes ont demandé la paix et engagé des négociations avec lui. César n'était pas sûr de lui car la plus grande partie de ses troupes n'était pas encore sur place, et il ne disposait pas encore de sa cavalerie.

— Entre nous, dit Cunobélinos, les cavaliers de César, c'étaient des Germains qu'il payait à prix d'or !...

— C'est exact, reprit Commios. En tout cas, il en est resté pour ses frais, car sa flotte, qu'il avait pourtant minutieusement équipée, fut prise dans une violente tempête, et la plupart des navires, du moins ceux qui n'avaient pas sombré, ont dû rebrousser chemin et revenir vers le pays des Morins. Il se trouvait ainsi complètement isolé au milieu d'un pays qui manifestait presque ouvertement son hostilité à des envahisseurs venus de l'autre extrémité du continent. Certes, il a tenté d'y remédier en faisant construire d'autres navires par les hommes dont il disposait, mais c'était loin d'être suffisant pour établir une liaison efficace avec le continent.

La jeune fille vint remplir une nouvelle fois les coupes. Les quatre hommes les vidèrent presque immédiatement. Ils paraissaient quelque peu échauffés.

— C'est alors que nos Bretons ont pris l'offensive, reprit Cunobélinos. Ils se sont mis à attaquer les légionnaires que César envoyait au ravitaillement. Puis ils les ont affrontés avec une tactique que les Romains ignoraient complètement, celle des chars de combat ^[11]. Le camp de César fut même encerclé et le proconsul s'empessa de traiter avec les Bretons. Pour ne pas avoir l'air de capituler, il demanda de nombreux otages et, sous prétexte d'éviter les tempêtes d'équinoxe, il se hâta, en pleine nuit, de faire embarquer ses quelques troupes et de lever l'ancre en direction du continent.

— Je sais que César en a été très mortifié, dit Commios. Il doutait de moi, c'est certain, mais il voulait me ménager parce qu'il avait trop besoin des Atrébates et

des Morins. Il a même prétendu que j'avais été fait prisonnier par les Bretons, ce qui lui permettait de ne pas perdre la face et de clamer haut et fort qu'il avait réussi à me délivrer de ma prison. Une fois sur le continent, il a eu d'autres affaires à régler, mais bientôt Mandubraccios est revenu à la charge^[12]. C'est pourquoi César s'est décidé à entreprendre un nouveau débarquement sur cette île. Il y prend pied, c'est sûr, mais ses navires sont vraiment poursuivis par un mauvais destin : ils subissent de grandes avaries pendant une tempête et les Romains perdent un temps précieux à les réparer. Une fois de plus, voici le proconsul coupé de ses arrières.

— Mais nous avons bien profité de ce répit ! s'écria Cunobélino. Notre résistance s'est organisée sous la direction de Cassivellaunos qui était directement visé par l'intervention des Romains. Avec une tactique très habile, ses hommes ont harcelé les légionnaires et leur ont infligé des pertes sévères sans qu'ils puissent véritablement y répondre. En effet, ils ne connaissaient pas le terrain et se trouvaient en état d'infériorité chaque fois qu'un combat était engagé. Bref, César a vite compris qu'il s'était fourré dans un guêpier dont il devait se dégager sans perdre la face. Il a eu de nouveau recours à toi et il t'a envoyé traiter avec Cassivellaunos.

— C'est sûr ! dit Commios. Tout proconsul qu'il était, il n'était pas fier. Il m'a supplié de tenter l'impossible pour obtenir une paix qui ne fût pas préjudiciable au prestige romain. Tu penses bien que j'étais ravi de la situation : c'était moi qui étais le maître du jeu. Et je me suis entendu avec Cassivellaunos. César, qui était pressé de retourner sur le continent, demanda encore une fois des otages, interdit formellement à Cassivellaunos de tenter quoi que ce fût contre Mandubraccios et fixa la somme d'un tribut que les peuples bretons devraient désormais payer à Rome en échange de leur liberté.

— C'est un tribut que les Bretons n'ont jamais payé !... s'écria Cunobélino en riant. En tout cas, ami Commios, c'est bien grâce à toi que nous sommes tirés de cette affaire^[13]. Nous t'en gardons une éternelle reconnaissance !...

— C'était normal, répondit l'Atrébate. D'ailleurs, mes ennemis ne se gênent pas pour dire que mon nom signifie « courbe ». Ils en profitent pour prétendre que j'ai penché là où se révélait mon intérêt. Pourtant, je t'assure, Cunobélino, si j'ai souvent plié, jamais je ne me suis rompu.

Les quatre hommes s'enfermèrent dans un long silence. La femme et la jeune fille s'affairaient autour d'eux et préparaient des écuelles afin de servir la soupe qui bouillait dans le chaudron.

— Tu sais, Commios, Commios le Courbe, comme tu te plais à le dire toi-même, reprit Cunobélino, nous serions heureux si tu voulais nous raconter ce que tu connais de l'histoire de tes ancêtres. Ils sont aussi les nôtres. Et tu es leur témoin, peut-être leur dernier témoin... Nous allons partager notre repas et ensuite,

jusqu'à ce que le sommeil nous gagne, nous t'écouterons.

— Bien volontiers, répondit l'Atrébate.

Et ce fut ainsi que, toute la nuit, Commios l'Atrébate raconta à ses hôtes l'étrange épopée des Gaulois ^[14].

CHAPITRE I

Le temps des origines

Le grand guerrier à l'abondante chevelure rousse était monté sur un tertre et regardait l'horizon avec attention. Devant lui, sous un ciel bas et gris, la mer s'étendait à une certaine distance, mais se perdait ensuite dans une brume indécise. De grosses vagues s'élançaient vers le rivage et, chaque fois qu'elles heurtaient un rocher, elles jaillissaient en gerbes d'écume que le vent dispersait. Car le vent n'avait cessé de souffler depuis le lever du jour et, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, il devenait plus fort, plus violent, suscitant des bourrasques qui soulevaient les feuilles mortes et les entraînaient dans toutes les directions. Et ce vent qui venait du nord était froid. Le grand guerrier frissonnait et, malgré sa taille et sa corpulence, il se sentait sur le point de vaciller tant les souffles d'air s'acharnaient contre lui, menaçant de lui faire perdre son équilibre.

Il redescendit lentement le long de la pente, mais il sentit que le vent n'en avait pas pour autant lâché prise. Il marcha péniblement vers les maisons regroupées dans une sorte de vallon abrité de la mer par une barre rocheuse déchiquetée qui paraissait une muraille construite de main d'homme. Il traversa une grande prairie où des vaches, sans doute mal à l'aise de se trouver en plein vent, s'étaient rassemblées derrière un monticule plus important, croyant sans doute avoir découvert en cet endroit un asile sûr. Mais en passant près d'elles, le grand guerrier constata que le vent s'infiltrait partout et qu'il tourbillonnait avec autant d'intensité autour du troupeau que dans les moindres replis de terrain.

Il approchait des maisons. Elles étaient assez nombreuses, certaines rondes, d'autres rectangulaires, mais toutes recouvertes d'un toit de chaume. On pouvait voir des fumées s'échapper du sommet de leurs toitures, mais la force du vent était telle qu'elles ne pouvaient s'élever : elles se dispersaient tout autour et devenaient invisibles. Et le grand guerrier sentait leur odeur âcre parvenir jusqu'à lui. Il n'eut plus qu'une idée en tête, se réfugier dans sa propre demeure et s'allonger près du foyer pour oublier les souffles froids qui le fouettaient jusqu'au sang.

Il s'engageait entre deux rangées de maisons lorsqu'il se trouva face à un homme assez âgé dont la longue robe blanche se plaquait contre le corps. Le vieil homme portait autour de son cou un *torques* d'or magnifiquement ouvragé.

— Je te salue, ô Vissurix, notre druide, dit le grand guerrier. Que fais-tu dehors par ce temps détestable ? Ce n'est guère le moment d'aller dans la forêt pour y accomplir tes rituels. Ce vent risque de briser des branches et même des arbres entiers.

— Aussi n'y allais-je pas, ami Garganos, répondit le vieil homme. Je voulais seulement examiner le ciel pour savoir comment se passerait cette nuit.

— Et quelles sont tes conclusions, ô sage Vissurix ? demanda le guerrier que son interlocuteur venait d'appeler Garganos.

— Je n'aime pas cela, dit le druide d'un air soucieux.

— Et pourquoi donc ? insista le guerrier.

— Viens dans ma demeure, nous y serons mieux pour parler auprès du feu.

Le druide rebroussa chemin et, suivi par Garganos, il longea plusieurs maisons avant de s'arrêter devant une hutte ronde assez spacieuse dont la porte d'entrée était obstruée par un lourd rideau de cuir qui frémissait à peine malgré les coups qu'y frappait le vent. Ils entrèrent et allèrent s'asseoir près du foyer où brûlaient de grosses bûches dont les flammes répandaient une épaisse fumée.

— Il fait bon chez toi, dit Garganos. On s'y sent en sécurité. Je suis allé jusqu'au grand tertre et, de là, j'ai pu observer la mer. Les vagues sont énormes et le vent est terrible. J'ai peur que nous ne subissions une violente tempête cette nuit.

— Que les dieux nous protègent !... s'écria le druide. Je crains aussi cette tempête, car les présages ne sont pas favorables. Je me suis aperçu que tous les oiseaux avaient quitté la plaine, et c'est très mauvais signe.

— Cependant, reprit le guerrier, nous ne risquons rien à moins que le vent ne nous arrache nos toitures. Le puits est bien surveillé.

— Oui, répondit Vissurix, le puits est bien surveillé. C'est une jeune fille de confiance qui a cette tâche. Je sais que Sirona est fort sérieuse et qu'elle prend à cœur son office. Mais je m'inquiète à propos de ce puits.

— Mais pourquoi donc ? Tant que la dalle qui le recouvre sera en place, cette plaine est protégée du péril de la mer.

— C'est ainsi qu'on nous l'a toujours affirmé. Mais, mon brave Garganos, la mer est un élément fougueux, dangereux, meurtrier.

— Nous vivons pourtant très bien sur ces rivages et nous n'avons jamais eu à redouter qu'elle déborde et envahisse cette plaine qui est notre richesse et où nous avons tous nos habitations.

— Je ne suis pas aussi confiant que toi, Garganos. Écoute-moi, il y a des choses

que tu ne sais pas et qu'il est peut-être temps de te révéler. En attendant, veux-tu boire de cette excellente bière ?

— Très volontiers, ô sage Vissurix. Mais je te promets d'être plus tempérant que mon oncle, le roi Épomaros.

— Ne dis pas de mal de ton oncle, Garganos, il est habile et se montre un très bon roi. Son seul défaut est de boire plus que de raison. Mais c'est un homme respectable.

Le druide se leva et alla remplir deux coupes dans une cuve. Puis il revint vers le foyer, se rassit et tendit l'une des coupes au guerrier. Tous deux en burent le contenu avec une évidente satisfaction.

— Tu es encore bien jeune, Garganos, reprit alors Vissurix, il y a beaucoup de choses que tu ignores. Nous vivons dans un endroit fertile et agréable, près de la mer. Mais cette mer, si elle nous protège d'éventuels ennemis, peut aussi être redoutable. D'ailleurs, elle demeure pour nous un grand mystère, car nous ne savons pas ce qu'il y a au-delà. Nos traditions affirment que c'est de l'autre côté de ces flots tumultueux que se trouvent les îles bienheureuses où se réincarnent les âmes des morts. On prétend même que certains de nos ancêtres y sont allés et qu'ils en sont revenus, décrivant ces pays comme des lieux de paix et de bonheur. Mais pour parvenir jusque-là, on doit affronter de terribles dangers, d'abord des tempêtes, ensuite des êtres surnaturels qui vivent dans des endroits incertains où la mer se confond avec la terre.

« C'est ainsi qu'on prétend que bien loin, là où le soleil disparaît, la mer est immobile et résiste aux efforts des rameurs. Les vents ne peuvent même pas soulever ses flots tant ils sont lourds et compacts. On explique alors que c'est parce qu'on y voit peu de terres et peu de montagnes où pourraient naître et se développer des tempêtes, ou encore parce que cette mer est sans fond et sans

limites et qu'elle est donc plus lente à s'ébranler^[15]. D'autres voyageurs ont rapporté qu'au-delà de l'horizon s'étend une autre mer, dormante et immobile, dont l'univers est paraît-il entouré et comme enfermé de toutes parts, et que les dernières clartés du soleil couchant s'y prolongent jusqu'à son lever avec un éclat qui fait pâlir les astres. Les mêmes voyageurs ajoutent qu'on entend de grands bruits provenant de cette mer : ce seraient des divinités sortant des ondes, la tête

auréolée de lumière^[16]. Réalité ou mensonge ? Un grand navigateur qui appartenait au peuple des Hellènes a affirmé que, dans ces lieux où le soleil ne se couche jamais, il n'y avait ni terre, ni mer, ni air aux alentours, mais un mélange de tous les éléments au-dessus d'une sorte de poumon marin qui ferait le lien entre toutes ces parties, de telle sorte qu'il n'est possible ni de naviguer, ni de marcher, dans ces parages du bout du monde^[17].

« Mais nos historiens en racontent encore bien davantage sur ces endroits. Ils nous disent que c'est au-delà de l'Aquilon que réside une nation heureuse que les

Hellènes appellent les Hyperboréens. Chez ces peuples, les hommes peuvent atteindre un âge très avancé, et on rapporte à leur sujet des merveilles fabuleuses. On prétend que la charnière du monde se trouve là et que c'est l'extrême limite de la révolution des astres dans le ciel. Dans l'année, il n'y a qu'un lever de soleil au solstice d'été et qu'un seul coucher au solstice d'hiver. La contrée, nous précise-t-on, est bien exposée, d'une température heureuse, et exempte de tout souffle nuisible. Les populations y ont pour demeure les forêts et les bois sacrés. Le culte des dieux y est célébré tant par les particuliers que par l'ensemble du peuple. La discorde y est ignorée, ainsi que toute maladie. On n'y meurt que par satiété de la vie : après un repas, après des jouissances savourées aux derniers jours de la vieillesse, on saute dans la mer du haut d'un certain rocher.

« Il paraît que c'est leur mode de sépulture le plus recherché. On prétend aussi qu'il était dans leurs usages de venir jusqu'au pays des Hellènes pour y apporter des fruits dans le sanctuaire de leur dieu Apollon qu'ils honoraient grandement. Ces offrandes étaient confiées à de jeunes vierges que les Hellènes respectaient et accueillaient avec bienveillance. Mais, cet usage a disparu depuis que certains Hellènes ont eu l'audace de faire subir des violences aux jeunes messagères. À présent, on ne sait plus rien de ces étranges Hyperboréens ^[18].

« Mais on en a conservé le souvenir. Il semble que leur grand dieu ait été celui que les Hellènes appellent Apollon et que nous, nous nommons Bélénos. D'après ce qui est rapporté dans nos récits, ce dieu de lumière passait pour visiter leur pays tous les dix-neuf ans. Mais, durant les deux saisons d'une année, les Hyperboréens, tous joueurs de cithare, célébraient sans cesse les louanges de leur dieu dans un immense sanctuaire entouré de grands blocs de pierre grise, en accompagnant leurs hymnes de leurs instruments ^[19]. En fait ces peuples passaient leur vie dans les forêts et les bois sacrés, ils n'avaient aucun besoin de cultiver la terre, celle-ci étant fertile par nature et produisant des fruits toute l'année. Mais c'étaient, nous dit-on, des gens respectueux de l'ordre et de la justice qui coulaient des jours plus longs et plus heureux que toutes les autres nations du monde. Toujours en paix, toujours au milieu des plaisirs les plus variés, ils n'avaient jamais connu la guerre, ni la maladie, ni les faiblesses d'un âge avancé ^[20]. Tu comprendras, Garganos, que si l'on raconte tant de merveilles sur ces pays lointains, c'est parce qu'ils demeurent inconnus de nous et qu'ils excitent notre imagination. D'ailleurs, c'est une mer inexplorée, dangereuse et redoutable qui nous sépare d'eux, ce qui ajoute encore à leur mystère.

Vissurix cessa de parler et se leva pour aller remplir deux autres coupes de bière. Au-dehors, le vent redoublait de violence.

— Mais pourquoi nos ancêtres ne sont-ils pas allés à la recherche de ces peuples ? demanda le grand guerrier. Ils auraient su ainsi quelle était la vérité...

— Tu oublies que nous ne sommes pas des peuples de la mer. Nos ancêtres

étaient attachés à la terre : ils la cultivaient et élevaient des troupeaux dans des prairies abondantes en herbe. Nous ignorons tout de la mer.

— Mais nous sommes pourtant sur les rivages de cette mer que tu sembles redouter comme si elle était peuplée de démons, dit Garganos.

— C'est que nous avons dû quitter notre pays d'origine et nous disperser un peu partout afin de trouver une région qui pourrait nous accueillir. Certains sont partis vers l'ouest, d'autres vers le nord, d'autres dans la direction où se couche le soleil au solstice d'été. Cela a été le cas pour notre tribu. Et nos ancêtres se sont heurtés à la mer. Ne pouvant aller plus loin, ils se sont installés ici.

— Alors, dis-moi, ô druide, quel est notre pays d'origine ?

— C'est une longue histoire, répondit le druide. Je vais cependant essayer de t'en donner l'essentiel. Nos traditions sont très confuses à ce sujet, je dois le reconnaître et tout ce qu'on raconte n'est pas vrai, loin s'en faut, et à côté de faits

d'une certitude absolue, on peut déceler de nombreux mensonges ^[21]. Il paraîtrait donc que nos ancêtres portaient le nom de *Cimmériens*, et c'est un nom que d'autres peuples qui n'étaient pas de notre origine ont ensuite usurpé, peuples que les Hellènes ont rangés sous l'appellation de *Cimbres*. En fait, je crois que nos bardes et nos historiens ont confondu ces peuples. La seule certitude est que nos lointains ancêtres venaient des pays où le soleil se lève. Les Hellènes nous traitaient de « barbares », ce qui était une façon comme une autre de nous considérer comme des étrangers, des gens qui venaient d'ailleurs et qui ne pouvaient s'intégrer à leur mode de vie.

« Comme ces *barbares* habitaient des pays très éloignés, on se perdait en suppositions quand il s'agissait de découvrir à quelle nation originelle ils appartenaient. À ce sujet, nous n'avons que le témoignage de nos bardes. Tout ce que nous savons, c'est que nos ancêtres, pour une raison ou pour une autre, ont quitté leurs terres pour s'en aller vers les pays du soleil couchant. On dit en effet que les premiers habitants du pays où sont aujourd'hui les Scythes étaient des nomades qui poussaient leurs expéditions assez loin de leurs bases dans l'espoir de découvrir d'immenses étendues herbeuses nécessaires à la nourriture de leurs troupeaux. Ils auraient ainsi atteint, vers le sud, ce que certains appellent le marais Méotide, cette péninsule que les Hellènes nomment à présent la Tauride, ou encore la Crimée, sur les rivages d'une mer où les eaux ne sont pas soumises au phénomène de la marée. Mais nos ancêtres, quels qu'ils fussent, ont laissé un étrange souvenir chez les peuples avec lesquels ils avaient eu des contacts.

« Nous les étonnions et nous les inquiétions parce qu'ils ne savaient pas trop d'où nous venions. Ils étaient impressionnés par notre grande taille et nos yeux noirs, et aussi par notre audace dans les combats. Ils pensaient que nous venions des confins du septentrion et que, désireux d'aller vers des régions plus accueillantes et plus ensoleillées, nous nous étions précipités vers les pays où le soleil brille sans cesse et même brûle les imprudents qui s'exposent à ses rayons

meurtriers. D'anciens historiens qui n'appartenaient pas à notre nation disaient même qu'ayant rencontré d'autres peuplades, en particulier les peuplades appelées Scythes, nous nous étions fondus dans celles-ci et avons formé une grande troupe connue sous le nom de Celto-Scythes^[22]. Mais j'ignore absolument tout des circonstances qui ont présidé à cette appellation.

« Et d'autres récits disent que le pays de nos ancêtres était une vaste contrée qui s'étendait depuis les mers boréales jusqu'aux rivages de ce qu'on appelle maintenant la mer Noire. Or, dans les temps où certains de nos ancêtres firent alliance avec les Scythes, d'autres tribus qui étaient appelées les Cimmériens prirent la fuite et se retrouvèrent dans des régions recouvertes de forêts et d'ombres épaisses, presque inaccessibles aux rayons du soleil. C'est là que nos ancêtres se seraient établis, sur des terres placées sous cette partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une élévation telle qu'il est presque le zénith de ces peuples. En plus, comme les jours y sont, dans leur plus longue comme dans leur plus courte durée, toujours à égalité avec les nuits, on y partage l'année en deux parties égales^[23]. Quant aux domaines qui avaient été ceux des Cimmériens et qu'ils avaient abandonnés volontairement, les Scythes s'en emparèrent. Mais ils furent stupéfaits de les trouver déserts et l'on raconte souvent qu'ils y découvrirent des clôtures et des murailles que les Cimmériens avaient bâties pour protéger leurs villes^[24].

« C'est dire que nos ancêtres venaient d'orient, mais qu'on ne sait guère exactement de quelle contrée. Aux extrémités du monde, disent les traditions des Hellènes, on rencontre les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le dieu brillant qui illumine le jour n'y porte ses regards, soit qu'il s'élève vers les hauts sommets de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule vers la terre. Une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funèbres les malheureux habitants de ces contrées^[25]. D'ailleurs, nous dit une autre tradition, il est, dans le pays des Cimmériens, une caverne profonde creusée dans les flancs d'une montagne : c'est la demeure ignorée du soleil. Qu'il se lève à l'orient, qu'il parvienne au milieu de sa course, qu'il plonge dans les flots, le Soleil jamais n'y lance ses rayons. La terre, alentour, exhale de sombres brouillards. Ces lieux ne sont éclairés que par la lueur douteuse d'un éternel crépuscule. Jamais non plus l'oiseau vigilant qu'on appelle le coq à la tête de pourpre n'y chanta pour faire apparaître la lumière du jour. Mais, au fond de la caverne, un ruisseau coule lentement sur les cailloux dispensant une musique qui incite à l'oubli et au sommeil^[26].

Le druide interrompit son récit pour aller mettre deux autres bûches dans le foyer. Puis il revint s'asseoir près de Garganos.

— Tout cela me paraît trop merveilleux pour être vrai..., dit celui-ci.

— Évidemment, répondit Vissurix, mais sache, mon ami, que toutes les merveilles que l'on raconte ne sont guère que des fables, c'est-à-dire des histoires qu'on répète de génération en génération pour transmettre des vérités fondamentales. Il ne faut pas les croire à la lettre mais en découvrir le sens caché. Souviens-toi de tout ce qu'on raconte sur les aventures des dieux, de leurs amours, de leur mort tragique même : ce ne sont que des images. La divinité est par nature incorruptible et éternelle, mais elle subit certaines transformations par l'effet du destin et d'une loi inéluctable. Tantôt c'est par embrasement qu'elle change sa nature en feu et qu'elle assimile ainsi toutes les substances entre elles. Tantôt, c'est sous toutes sortes de formes, de valeurs et d'états différents, comme c'est le cas actuellement, qu'elle constitue alors ce que nous appelons le monde. Lorsque les métamorphoses de la divinité aboutissent à l'ordonnancement de ce monde, les sages désignent alors à mots couverts le changement qu'elle subit, et ils parlent *d'arrachement*, ou parfois de *démembrement*. C'est pourquoi nos récits venus de la nuit des temps décrivent certaines morts ou disparitions divines, puis des renaissances ou des régénérations. Ce sont autant d'allusions obscures aux métamorphoses qui s'opèrent dans l'évolution du monde ^[27]. Et il en est de même pour cette histoire des Cimmériens vivant dans les ténèbres.

« En effet, la tradition que nous, les druides, nous transmettons aux jeunes générations, c'est que toutes nos tribus sont issues d'une divinité qu'on appelle tantôt Teutatès, tantôt Dagda, tantôt Dispater, et dont les domaines sont situés dans l'obscurité de la nuit. Nous sortons tous de l'ombre et nous allons vers la lumière. C'est en raison de cette croyance que nous mesurons la durée, non pas d'après le nombre de jours, mais d'après celui des nuits. Les anniversaires de naissance, ceux des grands événements du passé, les débuts de mois et d'années sont comptés en faisant commencer la journée avec la tombée de la nuit. C'est ce qui nous sépare des autres peuples et c'est ce que nous voulons dire en racontant cette fable ^[28].

— Je comprends, répliqua le guerrier. Mais en est-il ainsi du puits qu'une jeune vierge doit constamment surveiller ? Est-ce une fable qui demande à être expliquée, ou est-ce vraiment une chose réelle qui constitue un danger pour nous ?

— Il s'agit d'une chose bien réelle, répondit le druide. Lorsque nos ancêtres se sont établis dans cette grande plaine, ils ont découvert ce puits tel qu'il est aujourd'hui avec la grande dalle de pierre qui le recouvre. Et ils ont rencontré un ermite, un très vieil homme, qui leur a raconté l'étrange particularité de ce puits. Selon lui, la fin du monde arriverait une nuit où la mer surgirait du puits et inonderait toute la plaine. Voilà pourquoi nous avons confié à une jeune fille vierge, pure de toute souillure, la mission de vérifier chaque soir la hauteur de l'eau dans le puits et de s'assurer que la dalle qui le recouvre est bien fermée. Si elle constatait que le puits est sur le point de déborder, elle donnerait l'alerte et nous nous hâterions de fuir.

« Mais si ce puits existe bel et bien et s'il représente pour nous un danger certain, il a donné lieu à bien des suppositions qui se sont révélées procéder de l'imagination la plus folle. Ainsi, on a raconté que, dans le fond du puits, un horrible dragon faisait bouillonner les eaux et, dans ses moments de colère, tentait de s'échapper en projetant les vagues contre la dalle de pierre afin de briser celle-ci. Il vaut mieux sourire de ces stupidités, mais beaucoup de gens y ont cru et y croient encore actuellement.

« On a également raconté que ce puits débouchait sur un souterrain qui s'engageait sous la mer et qui aboutissait en des îles lointaines peuplées de femmes de grande beauté qui régnaient sur des peuples paisibles vivant une vie de plaisirs dans l'indolence et l'insouciance les plus extrêmes. Cette fable est en quelque sorte l'illustration d'une de nos croyances les plus fermes, celle qui nous assure que la mort n'est que le milieu d'une longue vie et que nous renaîtrons dans une île merveilleuse à l'ouest du monde.

« Mais une autre fable a été longtemps colportée de génération en génération : on a prétendu qu'au fond du puits vivait une fille qui attirait vers elle tous les jeunes gens, d'abord pour faire la fête avec eux, puis pour s'unir à eux et enfin les dévorer. On prétendait qu'en posant son oreille contre la dalle du puits, on entendrait des musiques étranges, des chants surprenants, des rires et des gémissements qui se changeaient en hurlements de terreur. Ce sont évidemment les bruits que font les vagues au fond du puits lorsque la mer remonte qui sont la cause de ces stupides croyances. Et c'est précisément pour mettre fin à une superstition qui le heurtait profondément que ton vénérable père a disparu.

— On ne m'a jamais dit la vérité au sujet de mon père, murmura alors le grand guerrier. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est conduit en héros. Je ne sais que penser, car je n'étais pas né lorsque le destin l'a enlevé à ma mère.

— Oui, confirma le druide. Ta mère te portait dans ses flancs lorsque ton père a décidé brusquement d'aller explorer le puits et cela afin de démontrer à tous ceux de notre tribu qu'aucun phénomène surnaturel ne s'y produisait. Il voulait prouver que, seules, les vagues de la mer étaient cause de ces bruits terrifiants. C'est ainsi qu'un soir, au moment où la jeune fille chargée de ce soin soulevait la dalle pour examiner le fond du puits, ton père y est descendu, devant le roi et tout le peuple assemblé. Hélas ! il n'est jamais revenu...

— Mais, dit Garganos, personne n'est donc allé à son secours ?

— On a jugé que c'était inutile. Ton père, par son sacrifice, avait prouvé qu'il n'y avait rien d'autre au fond de ce puits que les flots mugissants qui l'ont emporté dans la vaste mer. Mais crois-moi, mon fils, tu peux être fier du comportement de ton père. C'était un brave et il a payé sa bravoure et son audace au prix de sa

vie **[29]**.

Les deux hommes gardèrent le silence. Au-dehors, le vent continuait à s'acharner sur la terre comme si le ciel menaçait de s'effondrer pour engloutir le

monde dans une danse infernale qui n'aurait pas de fin. Le grand guerrier aux cheveux roux se leva.

— Il est temps que je rentre chez moi, dit-il, mais je ne pense pas que je dormirai beaucoup cette nuit.

— En effet, répondit le druide, cette nuit risque de réveiller toutes les terreurs qui nous assaillent depuis que nous avons pris conscience de la fragilité de notre existence. Il ne nous reste qu'à implorer les divinités qui président à notre destinée de nous protéger dans les dangers qui s'accumulent sur nos têtes.

— Puissent ces divinités entendre tes paroles, dit encore Garganos.

Et, sans rien ajouter, il sortit de la demeure de Vissurix et s'engouffra dans la tempête.

Tout était sombre. C'était pourtant le moment où le soleil devait disparaître au-delà de la mer. La jeune fille qui avait la charge de veiller sur le puits quitta la hutte dans laquelle elle vivait et se lança dans cette pénombre au milieu des tourbillons qui l'arrachèrent presque du sol. Elle arriva près du puits et répéta les gestes qu'elle accomplissait chaque soir. Elle engagea la clef dans la serrure qui bloquait la dalle et, quand elle eut tourné, elle fit lentement glisser celle-ci sur la margelle de façon à en dégager l'ouverture.

Elle en était à peine à la moitié quand elle vit surgir une énorme vague qui retomba en gerbe à côté d'elle. Elle fit un saut pour l'éviter. Elle comprit qu'il fallait immédiatement refermer la dalle et donner l'alarme : quelque chose de terrible se préparait. Jamais elle n'avait constaté une telle fureur dans les eaux qui remontaient des profondeurs et elle en était grandement effrayée.

Elle se précipita sur la dalle, en saisit le bord, et commença à la tirer vers elle. Le vent, qui venait d'en face et qui redoublait de violence, gênait considérablement ses efforts. Et ce fut à ce moment qu'elle sentit des mains qui s'agrippaient à ses épaules pesant sur elle avec une force terrible et cherchant sans aucun doute à la plaquer au sol. Elle tourna la tête et reconnut celui qui l'agressait ainsi : c'était le roi Épomaros, dont le visage exprimait assez un état d'ébriété avancé. Elle se débattit, tentant de se dégager, mais l'étreinte était trop forte : elle ne put résister plus longtemps et tomba sur la terre humide tandis que l'homme s'affalait sur elle, pesant lourdement sur son corps.

— Je te veux ! cria le roi. Il y a longtemps que je te désire. Ce soir, tu seras à moi.

— Non !... hurla la jeune fille. Laisse-moi refermer la dalle !... La mer va nous envahir si nous laissons le puits ouvert !... Allons avertir tous les habitants que nous sommes en péril mortel !... Je t'en supplie, lâche-moi !

— Je ne crois pas à ces stupidités ! reprit le roi au comble de l'excitation. Je te veux et je t'aurai, que tu le veuilles ou non.

— C'est la mort que tu auras !... s'écria encore la jeune fille.

Mais plus l'étreinte du roi se resserrait, plus elle se sentait envahie par une sorte de torpeur malsaine. L'homme ivre l'avait dépouillée de ses vêtements et il la fouillait maintenant de toutes parts, en proie à un délire que rien ni personne n'aurait pu calmer. Quand il la pénétra sauvagement, la jeune fille poussa un long hurlement que le vent emporta très loin dans le tourbillon. Mais elle était vaincue. Inerte et n'ayant plus aucune conscience de ce qui se passait, elle se laissa entraîner dans un cauchemar qui n'aurait plus jamais de fin.

Et, tout à coup, un éclair aveuglant jaillit du ciel. Le tonnerre gronda et la terre trembla. Le puits éclata, se brisa et les flots se déversèrent en abondance, noyant tout ce qui aurait pu s'opposer à leur furieux déferlement. Quand il sentit la terre trembler, Garganos bondit hors de sa maison et se retrouva pataugeant dans un mélange d'eau, de boue et d'innombrables objets qui le heurtèrent. Malgré sa force colossale, il avait du mal à se tenir debout. Il vit les maisons s'effondrer une à une autour de lui et il tenta de courir pour échapper à la chute des débris qui se dispersaient autour de lui. Mais la violence contre laquelle il luttait était telle qu'il succomba et fut entraîné par les flots à une vitesse fantastique sans même pouvoir réagir. Partout, au milieu du fracas, il entendait des cris, des plaintes, des meuglements de troupeaux, des hennissements de chevaux et surtout de longs hurlements qui s'élevaient de part et d'autre comme autant de prières angoissées clamées vers un ciel en folie.

Il réussit cependant à s'accrocher à un tronc d'arbre qui n'avait pas encore été arraché. Il était hors d'haleine. Il reprit peu à peu sa respiration normale mais le niveau de l'eau s'élevait de plus en plus et Garganos se vit bientôt sur le point d'être entraîné sans pouvoir réagir. Il décida donc de quitter son fragile abri tant qu'il était possible de le faire et de nager à travers les débris, n'ayant plus qu'une idée, gagner les promontoires qui bordaient la plaine du côté de la terre et s'y réfugier, en espérant que les flots déchaînés ne les atteindraient pas.

Il dut faire usage de toute son énergie pour se frayer ainsi un passage au milieu des tourbillons qui menaçaient de l'engloutir à chaque instant. Sans cesse, il heurtait des épaves, des troncs d'arbre, des cadavres d'animaux, des rochers que la fureur des flots avait arrachés de leur assise et qui ravageaient tout sur leur passage. Et, en plus des flots qui continuaient à monter, la pluie s'était mise à tomber, se déchaînant en averses d'orage, et il se sentait complètement aveuglé. Il se résignait à se fier seulement à son instinct, renonçant à contrôler la direction qu'il prenait et se contentant d'éviter le pire. Il arriva cependant en un endroit qui lui sembla moins agité. Là, il aperçut un homme vêtu de blanc qui se débattait désespérément contre les eaux. Garganos se précipita vers lui et le saisit de son bras gauche tout en continuant à nager avec son bras droit. Il reconnut alors le druide Vissurix, à moitié inconscient. Sans perdre de temps et sans même lui adresser la parole, il l'entraîna avec lui et poursuivit cette fuite désespérée qu'il avait entreprise sans trop y croire, mais animé d'une farouche volonté de survivre au cataclysme qui menaçait de détruire le monde.

Quand le jour se leva, les rescapés, massés sur la plus haute colline, se regardèrent avec effarement. Ils étaient à peu près trois vingtaines, des hommes, quelques femmes, quelques enfants, livides, hagards, grelottant de froid et d'humidité, désespérés. Certains avaient eu la chance de sauver quelques biens, des chaudrons, des boucliers, des lances, des épées, quelques coffres contenant soit des bijoux, soit des vêtements, soit même de la nourriture. D'autres, qui résidaient sur les premières pentes, avaient eu le temps de rassembler quelques vaches et même quelques chevaux et de les amener sur ce sommet. Et, après s'être regardés en silence les uns les autres, ils examinèrent les alentours avec tristesse et désespoir.

À l'emplacement de la grande plaine où ils étaient établis autrefois, il n'y avait plus que l'étendue de la mer très grise sous la pâle lumière qui filtrait à travers les nuages. Il n'y avait plus de vent, plus de vagues, plus de tumulte, mais un calme si étrange qu'ils se demandaient tous s'ils n'avaient pas vécu un cauchemar pendant cette nuit. Pourtant, la réalité était là : ils étaient massés sur une hauteur, les vêtements mouillés ou déchirés, ayant perdu tous leurs biens, constatant que leurs habitations, leurs riches prairies et leurs champs cultivés avaient disparu sous les flots. L'angoisse les saisissait à l'idée qu'ils n'étaient plus qu'une poignée de survivants privés de tout et abandonnés dans un pays dévasté. Où étaient donc leurs parents et leurs amis ? Où était leur roi ? Où était la jeune fille qui avait pour mission de surveiller le puits ? Et il leur revenait à l'esprit ce que l'on avait raconté depuis tant de générations à propos de ce puits mystérieux par lequel s'étaient répandues les eaux dévastatrices que rien n'avait pu arrêter dans leur folie : la tradition à laquelle certains ne croyaient plus s'était révélée exacte. Et la mer, cette mystérieuse mer qui les inquiétait tant, avait tout balayé, tout effacé dans sa grande fureur. Et qui donc était responsable de tout cela ? Les dieux ou les hommes ?

En se posant toutes ces questions, ils tentèrent de s'organiser. On alla traire les vaches qui paissaient paisiblement sur l'herbe trempée et on distribua le lait à chacun. Puis les hommes se réunirent pour tenir conseil autour du druide Vissurix et de Garganos, le grand guerrier roux qui était le neveu du roi Épomaros. Le soleil fit alors son apparition dans le ciel et sa modeste chaleur les réconforta quelque peu. Comme c'était l'usage, le druide prit le premier la parole :

— Je crois, dit-il, qu'il n'est pas utile de nous retourner sur le passé. Nous avons subi le pire des cataclysmes. Nous avons tout perdu. Mais nous sommes en vie et nous devons prendre toutes les décisions qui s'imposent pour assurer notre avenir.

— Cependant, interrompit l'un des rescapés, nous aimerions bien savoir ce qui s'est réellement passé. Nous étions tranquilles dans nos demeures, sur une terre fertile, près d'une forêt riche en gibier de toute sorte, avec des prairies qui assuraient la prospérité de nos troupeaux, et nous nous retrouvons maintenant sans rien. Qu'avons-nous fait pour mériter un tel destin ? Est-ce que ce sont les

dieux qui nous punissent parce que nous étions trop heureux, trop sûrs de nous ? Qu'en penses-tu, ô druide ? Peux-tu nous dire exactement ce qu'il en est ? Nous voudrions comprendre. Mais nous sommes prêts à suivre tes conseils car nous avons confiance en toi et nous savons que tes avis ont toujours été judicieux.

Le druide réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Pourquoi toujours essayer de comprendre ? Nous sommes des êtres vivants jetés sur la terre par la volonté d'une mystérieuse divinité qui a créé l'univers et qui nous a confié le soin de l'organiser. Nous ne connaissons rien des intentions secrètes de ce dieu. Tout ce que nous savons, c'est qu'il nous a donné les moyens de poursuivre sa création et de la mener jusqu'à sa perfection. L'avons-nous fait ? Certainement pas. Nous avons parfois abusé de nos pouvoirs dans un sens qui n'était pas celui prévu par ce dieu. Nous sommes fautifs d'avoir négligé nos devoirs et de nous être laissés aller à la paresse.

— Alors, dit l'un des hommes, cette catastrophe est un châtiment qui nous a été envoyé par ce dieu dont tu parles !

— Ce n'est pas un châtiment, répondit Vissurix, mais un avertissement. Et c'est à nous d'en tenir compte. Je vais vous révéler quelque chose que je n'ai jamais osé rendre public jusqu'à présent. Et, en plus, je m'aperçois que j'aurais dû le faire. Voici ce dont il s'agit : une antique prophétie prétendait que ce pays serait englouti sous les flots de la mer lorsque le puits déborderait, cela vous le saviez. Mais cette prophétie ajoutait que cette invasion de la mer n'aurait lieu que la nuit où la gardienne du puits serait violentée par son roi. Or, c'est ce qui s'est passé, hier soir à la tombée de la nuit, je le sais, mais je n'ai malheureusement pas eu le temps d'intervenir : il était déjà trop tard et, comme mes forces ne sont plus celles d'un jeune homme, je n'ai rien pu empêcher. Car, je peux vous l'affirmer, au moment où elle s'apprêtait à refermer la dalle sur le puits, la jeune fille à qui incombait cette mission sacrée a été agressée par notre roi, qui était ivre, comme à son habitude, et qui, au mépris de toute conscience, l'a violée, l'empêchant d'accomplir le geste qui eût préversé ce pays de la destruction et de la mort. Voilà, je vous ai tout dit. Mais c'est déjà du passé : il est urgent de nous interroger sur l'avenir.

Il y eut un grand silence parmi cette petite assemblée. Chacun des participants se plongea dans de sombres méditations, comprenant que la situation était plutôt désespérée.

— Que nous proposes-tu, ô druide ? demanda enfin Garganos.

— De partir, répondit immédiatement Vissurix, de quitter le plus tôt possible ce lieu maudit et de nous en aller vers des pays accueillants où nous pourrions perpétuer ce qu'il reste de notre tribu et retrouver intactes les traditions de nos ancêtres afin de les faire fructifier dans le monde futur.

— Mais où aller ? dit l'un des hommes.

— Vers le sud ! s'écria le druide. Dans l'endroit le plus éloigné de la mer, là où nous pourrions faire paître nos troupeaux en toute sérénité sans craindre une invasion de ces flots tumultueux contre lesquels nous sommes impuissants.

— Mais, intervint Garganos, où se trouve le pays dont tu parles ?

— Je le sais, répondit Vissurix, et je vous promets que nous y serons bien accueillis. Nous subissons sans aucun doute beaucoup de peines et beaucoup de fatigues avant de l'atteindre, mais je ne vois guère aucune autre solution. Sachez que lorsque nos ancêtres ont décidé d'émigrer, les membres de notre tribu se sont divisés sur le chemin qu'il convenait de prendre. Et c'est ainsi qu'ils se sont séparés.

« Certains ont donc pris la direction du soleil couchant au solstice d'été, et c'est pourquoi nous sommes ici, mais d'autres ont préféré aller vers le soleil couchant au solstice d'hiver. Eux n'ont pas atteint le grand océan : après avoir franchi de nombreux fleuves, après s'être battus contre des peuples hostiles, après avoir été aidés par les uns et rejetés par les autres, ils se sont établis en plein cœur des montagnes, quelque part dans un pays qu'on appelle à présent la Gaule. Ce sont eux que nous devons aller rejoindre. Ainsi l'unité de notre tribu sera reconstituée et la tradition de nos ancêtres sera maintenue quelles qu'aient pu être les vicissitudes que nous avons subies et les dissensions qui avaient provoqué cette séparation. Tel est mon conseil, mais c'est à vous de décider...

Ainsi parla le druide Vissurix. Quelque peu fatigué par son intervention, il s'assit à même le sol un peu à l'écart des autres, voulant les laisser libres de discuter hors de sa présence. Les hommes qui composaient l'assemblée se mirent à s'entretenir entre eux un long moment. Enfin, Garganos revint vers Vissurix.

— Tous sont d'accord sur ta proposition, lui annonça-t-il. Ils demandent simplement quand et dans quelles conditions nous quitterons cet endroit maudit.

Le druide se releva et revint vers les hommes. Il les exhorta d'une voix ferme :

— Je vous le répète, dit-il, il faut partir le plus vite possible, mais sans précipitation. Nous n'avons plus rien à faire ici, sinon à nous lamenter sur le sort de ceux qui ont disparu. Mais les pleurer ne nous fera pas les faire revivre et surtout cela ne nous permettra pas de faire face à nos difficultés. Oui, partons le plus tôt possible. Abandonnons cette terre qui n'en est même plus une et allons vers des régions où nous ne risquerons plus d'être envahis par les forces de la nature. Nous sommes tous braves et nous savons nous défendre contre les hommes. Et si nous n'avons pas assez d'armes pour combattre, nous trouverons bien l'occasion d'en fabriquer au fur et à mesure que nous traverserons des forêts. Nous savons tailler des branches de frênes pour en faire des lances. Nous savons couper des branches de chênes ou de hêtres pour en faire des massues. Et nous ne sommes pas à court d'idées... Je pense qu'il serait souhaitable de fixer notre départ demain matin. Nous sommes tous épuisés par la nuit d'horreur que nous avons passée, et d'autre part, nous pouvons encore récupérer quelques-uns des

débris que l'inondation aurait pu épargner. Profitons du reste de cette journée pour fouiller tout ce qui est accessible aux environs et prenons tout ce qui peut encore nous servir pendant ce long voyage. Vous verrez que nous avons encore de beaux jours devant nous et que nos descendants pourront plus tard se glorifier d'être les héritiers d'une tribu qui ne s'est pas laissé abattre par un mauvais destin.

« Je vous guiderai, soyez-en sûrs, je vous indiquerai par quels chemins nous éviterons les dangers, dans quels asiles nous pourrons nous réfugier en cas de nécessité. Mais je ne suis qu'un vieillard et la faiblesse inhérente à mon âge m'empêche d'être votre chef. C'est à vous de confier le commandement de notre troupe à un homme capable de la défendre. Mais je ne saurais mieux vous proposer que Garganos, le neveu de notre roi. Il est jeune, il est fort, il est audacieux. Prenez-le pour chef, je vous garantis qu'il sera le meilleur rempart contre l'adversité d'où qu'elle surgisse.

Ce fut un cri unanime parmi les hommes qui étaient présents.

— Tu as raison, ô druide ! dirent-ils. Que Garganos soit notre chef et nous protège. Nous lui faisons confiance comme nous nous fions à toi-même pour ta sagesse et ta connaissance des choses de ce monde.

Ils se mirent à chercher, le long de la colline, toutes les épaves qui s'échouaient contre les rochers. Il y avait beaucoup de débris, des cadavres d'animaux, des cadavres d'hommes et de femmes qu'ils rassemblèrent et dissimulèrent sous des tertres de pierres. On retrouva deux chars intacts et quelques-uns qui étaient en mauvais état mais qu'on s'efforça de réparer avec les moyens dont on disposait. D'autres recueillirent des vaches et des chevaux qui avaient échappé à la submersion et qui erraient un peu partout sur les landes. Les femmes recueillirent précieusement les boucliers et les lances qui flottaient entre deux eaux et les mirent en tas au sommet de la colline. Quelques-uns s'éloignèrent dans l'espoir de trouver du gibier et lorsqu'ils revinrent, on s'aperçut qu'il y avait de quoi nourrir la troupe ce soir-là. Et surtout, on s'efforça de mettre de côté, dans un des chars préservés, tout ce qu'on avait pu récupérer de chaudrons et de pots.

Le ciel s'était maintenant complètement dégagé et le soleil réchauffait tant soit peu les malheureux rescapés de la catastrophe. Garganos se dépensait sans compter et, sa force colossale aidant, il réussit à tirer à lui seul un char presque intact de l'eau où il s'engloutissait lentement. Et, au moment où le soleil était très bas à l'horizon, on vint lui dire qu'on avait retrouvé, échoué sur le nouveau rivage, le corps de son oncle, le roi Épomaros.

— Eh bien ! laissez-le où il est ! s'écria-t-il. Que les crabes le dévorent ! Il est responsable de tout ce qui nous est arrivé et il est juste qu'il n'ait point de sépulture !

— Non pas, dit Vissurix qui se trouvait non loin de lui. Quels que soient les torts d'Épomaros, c'était notre roi et il est digne de recevoir les honneurs funèbres. Nos coutumes sont formelles sur ce point : le roi n'est rien sans son druide, mais le

druide n'est rien sans son roi. J'ai été le druide du roi Épomaros et en tant que druide j'exige que cet homme, qui avait des défauts mais qui s'est montré un bon roi, soit enterré selon nos lois et avec le rituel qui convient à son rang.

Personne n'osa contredire le druide. À contrecœur, les hommes hissèrent le corps du roi Épomaros sur le sommet de la colline, on dressa sur lui un tertre de pierres, on planta un pilier à peine dégrossi auprès du tertre, et Vissurix chanta une psalmodie funèbre dans laquelle il célébra les mérites du roi défunt et fit part de son émotion devant la mort de celui qui, jusque-là, les avait tous régis dans le respect des coutumes ancestrales.

Quand cette cérémonie fut achevée, il faisait presque nuit. Le druide dit alors à l'ensemble des rescapés :

— Restaurez-vous et dormez. Vous avez tous besoin de vous réconforter et de vous reposer. Rappelez-vous qu'il nous faudra partir demain matin, et qu'à ce moment-là, je ferai appel à toute votre énergie.

La nuit fut d'un calme étonnant. Le ciel était dégagé et l'on pouvait voir les étoiles. Il n'y avait pas un souffle de vent. Ceux qui s'endormaient se demandaient s'ils n'avaient pas fait un mauvais rêve la nuit précédente. Et quand le soleil parut le lendemain matin, tous se préparèrent au grand départ. Ils remplirent les chars des objets les plus divers qu'ils avaient pu récupérer. Ils attelèrent les chevaux. Ils rassemblèrent les vaches et les confièrent à quelques hommes habitués à mener des troupeaux. Garganos allait des uns aux autres, leur prodiguant des encouragements. Mais le druide demeurait à l'écart, silencieux, en pleine méditation. Et lorsque le neveu du roi Épomaros allait donner le signal du départ, il se leva et s'avança, la main levée, vers la troupe des rescapés.

— Attendez ! s'écria-t-il d'une voix forte. Nous ne pouvons pas partir comme cela sans accomplir un rituel d'exécration. Le mauvais sort nous poursuivrait si nous négligions de maudire la mer et ceux qui sont responsables de nos malheurs. Venez avec moi.

Il se dirigea vers le point le plus élevé de la colline. C'était un endroit qui surplombait une pente raide, laquelle autrefois dominait la plaine et qui formait à présent un éperon rocheux contre lequel venaient se briser les vagues légères que la marée montante jetait contre le rivage. Le druide se mit alors à psalmodier un chant étrange qui devait remonter du fond des âges, car personne parmi ceux qui l'avaient suivi n'en comprenait une seule parole. Ayant terminé son chant, il se tint quelques instants silencieux, comme s'il récitait en lui-même une prière qu'aucun être humain ne devait entendre. Puis il se retourna vers ceux qui le regardaient avec un certain étonnement, mais qui manifestaient un recueillement exemplaire.

— Que quelques-uns d'entre vous viennent autour de moi avec leurs lances ! s'écria-t-il.

Cinq hommes le rejoignirent portant à la main des lances de frêne qu'ils avaient récupérées sur le rivage.

— Une fois que je serai en train de chanter, leur dit le druide, je vous ferai un signe : alors vous jetterez vos lances dans la mer. Ne vous inquiétez pas, nous en trouverons bien d'autres pour nous défendre. Il est nécessaire que vous accomplissiez ce geste, au nom de tous ceux qui sont présents en ce lieu et qui vont le quitter à jamais.

Vissurix, le corps très droit, tendit les mains vers le ciel. Son visage était grave, tendu même. Il se mit à chanter :

*« J'ai été dans la barque
avec Dylan, fils de la vague,
sur une couche, au centre,
entre les genoux des rois,
lorsque les eaux comme des lances inattendues
tombèrent du ciel
jusqu'au plus profond de l'abîme ^[30]. »*

Il fit alors un geste vers les cinq hommes et ceux-ci, sans hésiter, jetèrent leurs lances dans la mer ^[31]. Et le druide reprit sa psalmodie :

*« Oh ! ce bruit !... est-ce la terre qui tremble ?
Est-ce la mer qui déborde
de ses rives coutumières
jusqu'aux pieds des hommes ^[32] ? »*

Ils se tenaient tous immobiles et silencieux dans l'attente de ce que ferait ou dirait le druide. Celui-ci se remit à psalmodier un chant d'autrefois :

*« Quand Amaethon vint du pays de Gwyddion, de Segon à la puissante porte,
la tempête se déchaîna pendant la nuit, en pleine belle saison.
Les hommes tombaient, les bois n'étaient même plus un abri contre les vents,
car les dieux avaient libéré les éléments.
Alors Amaethon et Gwyddion tinrent conseil.*

Ils firent un bouclier d'une telle puissance

que la mer ne put engloutir leurs meilleures troupes ^[33] ... »

Vissurix s'avança alors sur l'extrême pointe de l'éperon rocheux sur lequel il se tenait. Il tendit les bras vers la mer et se mit à crier d'une voix puissante :

*« Épomaros, lève-toi de ta froide tombe et regarde devant toi
la verte ligne de bataille des flots.*

La mer a recouvert ce qui était autrefois ta terre.

Maudit sois-tu d'avoir entraîné sous les eaux

tous ceux qui étaient chers à ton cœur

et qui te respectaient du temps de ta grandeur.

Maudite soit la jeune fille

qui a libéré, après avoir lutté,

gardienne de la fontaine, la mer redoutable.

Maudite soit la jeune fille

qui a libéré, après avoir gémi,

gardienne de la fontaine, la mer dévastatrice.

Maudite soit la mer, maudites soient ses vagues,

pour avoir envahi les terres

qui étaient autrefois les domaines d'Épomaros ^[34] ... »

Quand il eut terminé ces incantations, le druide Vissurix se retourna vers les hommes et les femmes, groupés autour de lui et qui le regardaient sans trop bien comprendre ce qu'il venait d'accomplir.

— Voilà qui est fait, dit le druide. Maintenant, nous pouvons partir.

Et la troupe des survivants se mit en route vers le sud ^[35].

CHAPITRE II

La nuit des rois

Le voyage dura de longues semaines. Dès qu'ils eurent quitté les rivages de cette mer bruineuse qui, dans sa colère, avait dévasté les domaines où ils s'étaient établis autrefois, ils se retrouvèrent dans une immense plaine sillonnée par de nombreux cours d'eau. Parfois, ils en suivaient les rives en remontant vers les sources. Parfois, ils les franchissaient et s'en allaient errer dans des régions qu'ils ignoraient, mais qui étaient richement pourvues de pâturages abondants en herbe grâce auxquels ils pouvaient à loisir faire reposer pendant quelques jours leur maigre troupeau et le nourrir d'une herbe saine et drue. Parfois, ils traversaient des forêts assez denses et giboyeuses. Ils établissaient alors leur campement dans une clairière, non loin d'une source ou d'un ruisseau, bâtissaient des cabanes de branchages et s'en allaient chasser, ce qui leur procurait toute la nourriture dont ils avaient besoin. Et ces séjours leur permettaient de se remettre des fatigues de cette longue marche à travers des plaines sans fin.

Ils remarquèrent que les pays qu'ils parcouraient étaient fort peu peuplés, mais à chaque fois qu'ils arrivaient près d'un village, les rapports qu'ils entretenaient avec les habitants étaient la plupart du temps d'une grande cordialité. Le druide Vissurix, qui connaissait plusieurs langues, allait toujours en avant pour parlementer avec les gens d'un village et leur faire comprendre qu'ils n'avaient aucune intention hostile. Il leur arrivait souvent de faire du troc avec eux, leur cédant du gibier en échange de blé et d'orge, et parfois même de leur vendre de l'ambre contre des monnaies d'argent. Car un des membres de la troupe avait réussi à sauver un coffre qui contenait une grande quantité d'ambre, cette matière précieuse qu'on récoltait sur les rivages de la mer brumeuse et qui était très appréciée des populations terriennes.

Car les compagnons de Garganos et de Vissurix connaissaient depuis longtemps la valeur de l'ambre jaune qu'ils appelaient *gless*, non seulement sa valeur marchande, mais les bienfaits qu'il procurait lorsqu'on portait autour du

cou un collier fait de grains de cette matière. Ils avaient été en contact avec des habitants d'une île nommée Abalum^[36] qui recueillaient dans les bas-fonds de la mer, et même jusqu'aux rivages de cette île, ces perles d'or qu'ils disaient être un suc des arbres. Certes, ils avaient souvent observé à travers les perles d'ambre des insectes rampants et parfois ailés qui, englués dans cette matière lorsqu'elle était encore à l'état liquide, y étaient restés enfermés quand elle s'était durcie. On leur avait expliqué qu'autrefois, dans cette île d'Abalum, il y avait des forêts exubérantes, dont les suc, exprimés par l'action du soleil d'été, s'écoulaient dans les flots et se trouvaient ensuite rejetés par les tempêtes sur différents rivages^[37].

Ils eurent tôt fait d'épuiser ce que contenait le coffre rempli d'ambre qu'ils avaient pu soustraire à l'inondation, et ils regrettèrent amèrement de ne pas en avoir emporté davantage, car c'était pour eux un excellent moyen d'entrer en contact avec les populations qu'ils rencontraient et d'établir avec elles des échanges fructueux, ce qui d'ailleurs ne faisait que renforcer l'estime, l'admiration et également la crainte qu'ils inspiraient à tous ceux qu'ils croisaient. Garganos, le grand guerrier à la chevelure rousse, n'y était pas pour rien, car sa taille était bien supérieure à celle de ses compagnons qui étaient déjà très grands.

En effet, ces hommes avaient un aspect qui pouvait facilement effrayer des gens habitués à des peuples de petite taille. De plus, leur voix avait un son grave et des intonations tout à fait rudes. Dans les conversations, leurs paroles étaient généralement brèves, parfois énigmatiques. La plupart du temps, ils n'exprimaient pas directement leurs pensées et préféraient utiliser des sous-entendus, des hyperboles et des images saisissantes qui frappaient l'imagination de ceux qui les écoutaient. Ils ne négligeaient d'ailleurs pas d'exagérer leurs effets, voulant ainsi se grandir eux-mêmes et démontrer qu'en toute occasion, ils n'hésiteraient pas à combattre pour assurer leur sécurité aussi bien que pour manifester une sorte d'orgueil démesuré : d'où leur ton menaçant, hautain et tragique, dans les moindres discussions. Ils ne supportaient guère la contradiction, non seulement de la part d'étrangers, mais également de la part de leurs parents et de leurs amis. Et, à cette franchise, cette fougue et cette sorte d'insouciance qui pouvait passer pour de la légèreté, ils joignaient un constant défi au bon sens, racontant sans honte les histoires les plus fantastiques et les moins crédibles. Quand on les excitait, quand on les provoquait sur le moindre prétexte venu, on les trouvait prêts à prendre leurs armes et à braver le danger, d'où qu'il vînt, sans avoir autre chose pour engager la lutte que leur force et leur audace à toute épreuve^[38].

Mais Garganos était plus impressionnant que tous les autres. Un jour, alors qu'ils avaient établi leur camp dans une clairière au cœur d'une forêt profonde, une troupe de marchands qui venaient de Grèce, avec des chars remplis d'amphores de vin, passa sur le chemin et s'arrêta auprès d'eux. Vissurix, qui avait déjà eu l'occasion de converser avec des Grecs, alla leur parler.

— Soyez les bienvenus dans cette clairière, leur dit-il. Je suis venu vous assurer

que nous sommes des voyageurs exilés et que vous n'avez rien à craindre de nous.

— À quelle nation appartenez-vous ? demanda celui qui paraissait être le chef des marchands.

— Nous sommes de la nation des Celtes, répondit fièrement Vissurix. Et, jusqu'à présent, nous n'avons eu que de bons rapports avec vous, les Grecs, à moins que vous ne préféreriez que je vous appelle les Hellènes.

— Les deux termes nous conviennent. Si je ne me trompe pas, tu es un druide ?

— Exactement. Mon nom est Vissurix.

— Mais quel est donc ce géant aux cheveux roux qui se trouve au milieu de tes compagnons ? demanda encore le Grec avec une voix qui trahissait une certaine inquiétude.

— C'est notre chef, Garganos, le neveu de notre défunt roi, répondit le druide, le plus valeureux et le plus audacieux de notre tribu, du moins de ce qu'il en reste.

— Comment cela ? s'enquit le Grec.

Vissurix, en quelques mots, lui expliqua ce qui leur était advenu et la raison pour laquelle ils se trouvaient là, en route vers des régions plus hospitalières où ils rejoindraient d'autres membres de leur peuple primitif. Le Grec hocha gravement la tête.

— J'ai entendu parler de catastrophes de ce genre, dit-il. Il y en a eu de semblables dans mon pays et, à chaque fois, les survivants sont obligés d'errer longtemps avant de parvenir à un pays qui leur convient. Mais, ajouta-t-il, en fixant son regard sur Garganos, je ne peux m'empêcher de penser à quelque chose à propos de ton chef, le grand guerrier roux. Il a exactement l'aspect sous lequel nous connaissons notre dieu Héraklès.

— Vraiment ? s'étonna le druide. On m'a raconté que ton dieu Héraklès était un géant dont la force était telle qu'il pouvait accomplir les exploits les plus impossibles. Certes, Garganos est d'une taille au-dessus de la normale et il possède une force redoutable, mais cela n'a rien de commun avec les récits que j'ai pu entendre au sujet de ton Héraklès.

— Ce qui est étrange, reprit le Grec, c'est que je me suis toujours étonné que les Celtes représentent leur propre dieu Héraklès sous l'aspect d'un vieillard presque impotent.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? dit Vissurix en riant. Notre Héraklès, nous lui donnons le nom d'Ogmios, mais nous ne doutons pas de sa puissance.

— Oui, mais cela m'intrigue, insista le Grec. On m'a montré un jour un parchemin qu'on m'a certifié provenir d'une de vos tribus. Il n'y avait rien d'écrit, puisque vous, les druides, vous interdisez l'usage de l'écriture à tous ceux qui pratiquent votre religion. Mais il y avait un étrange dessin qui, paraît-il, représentait votre Héraklès, ou si tu préfères, votre Ogmios.

« Voici... C'était un vieillard d'un âge très avancé, dont le devant du crâne était chauve. Les cheveux qui lui restaient étaient tout à fait blancs. Sa peau semblait rugueuse, brûlée jusqu'à être tannée comme celle des vieux marins. On aurait pu le prendre pour un Charon, le nocher des Enfers, celui qui franchit les sombres eaux du Tartare pour y transporter les défunts. Mais on m'a certifié qu'il s'agissait d'Héraklès. D'ailleurs, il portait une peau de lion suspendue à son épaule et tenait une massue dans sa main droite. Son carquois pendait à son cou et sa main gauche présentait un arc tendu. Il n'y avait aucun doute là-dessus : c'était bien une représentation d'Héraklès.

« Et il y a encore plus étrange. Je ne t'ai pas encore dit ce qui m'a le plus frappé dans cette image : ce vieillard attirait à lui un grand nombre d'hommes qui étaient attachés par les oreilles. C'est déjà surprenant, et je ne vois pas comment on peut lier des prisonniers par les oreilles. La membrane de celles-ci est beaucoup trop fragile. C'est totalement impossible. Mais, de plus, ce n'étaient pas des chaînes ordinaires grossièrement forgées avec des anneaux de fer, non, c'étaient des chaînettes d'or et d'ambre qui ressemblaient à de très beaux colliers.

« Et, en dépit de la faiblesse de leurs liens, ces hommes paraissaient n'avoir aucun désir de fuite. Cela leur aurait pourtant été très facile. Au contraire, loin de résister, de se raidir et de se renverser en arrière, ils suivaient tous leur maître avec joie et contentement, le couvrant de louanges, cherchant à l'approcher le plus possible, voulant même le devancer. Il y avait aussi un autre détail qui m'a frappé et que je ne m'explique toujours pas : le peintre, qui ne savait pas où placer le début des chaînes – en effet, la main droite du vieillard tenait déjà la massue et la gauche l'arc –, avait perforé le bout de sa langue et l'avait fait tirer par les hommes qui suivaient : et le vieillard se retournait vers eux en souriant.

« Je sais bien que vos coutumes sont étranges, ô druide, et que bien souvent nous sommes étonnés par votre comportement et par vos raisonnements. Je suppose que cette scène signifiait quelque chose d'important pour vous, mais j'avoue que je n'y comprends absolument rien, et cela m'irrite profondément.

Pendant que parlait le Grec, Vissurix s'était mis à sourire devant l'embarras qu'il manifestait.

— Allons, dit-il enfin, je vais te révéler ce qu'il en est de cette énigme, car je vois qu'elle te jette dans un grand trouble. Nous autres Celtes, nous représentons l'éloquence, non pas comme vous, les Hellènes, par le dieu Hermès, mais par Ogmios, celui que vous appelez Héraklès. Car, tu ne me contrediras pas, Héraklès représente une force que n'a pas Hermès. Mais, ce qui te déroute, c'est que nous lui avons donné l'apparence d'un vieillard. Cela ne devrait pourtant pas surprendre un Grec, car vos philosophes ont bien des fois mis en évidence que seule l'éloquence est susceptible d'arriver à maturité pendant la vieillesse. Vos poètes ont souvent affirmé que l'esprit des jeunes gens est flottant tandis que la vieillesse s'exprime avec plus de sagesse que la jeunesse.

« Ne t'étonne donc pas de voir l'éloquence, représentée sous une forme

humaine par un Héraklès âgé, conduire de sa langue les hommes enchaînés par les oreilles. Ce n'est pas pour insulter le dieu que sa langue a été percée mais pour signifier que toute sa force réside dans sa parole. Un de vos poètes, qui ne manquait pas d'humour, n'a-t-il pas dit que « les bavards ont tous le bout de la langue percé » ? Nous prétendons que si votre Héraklès a accompli tant d'exploits remarquables, ce n'est pas seulement à cause de sa force physique, mais surtout par son éloquence parvenue à une grande maturité. C'est par la persuasion qu'il a pu venir à bout de tous les obstacles qui ont été dressés devant lui. Nos traditions, qui sont certainement aussi anciennes que les vôtres, répètent sans cesse que les paroles sont des traits acérés qui volent droit au but et blessent les âmes. Et vous-mêmes, vous n'êtes pas sans savoir que *les paroles ont des ailes*. Elles sont capables d'aller plus loin que n'importe quelle flèche lancée de main d'homme **[39]**. »

Ainsi parla le druide Vissurix au chef des marchands grecs, en plein cœur d'une forêt. Les Grecs et les compagnons de Garganos partagèrent leur repas, et l'on y but abondamment du vin que les marchands transportaient vers le nord. Et les deux groupes se séparèrent le lendemain en se souhaitant mutuellement longue vie et prospérité.

Ainsi, aux premières heures du jour, la troupe des rescapés de l'inondation reprit sa route vers le sud. Après avoir traversé des plaines monotones et franchi à gué de nombreux cours d'eau, ils parvinrent à un grand fleuve dont les flots abondants et tumultueux réveillèrent en eux des souvenirs autant tragiques que nostalgiques. Vissurix et Garganos allèrent jusqu'à un village qui se dressait sur une petite colline dans une boucle du fleuve et engagèrent la conversation avec les habitants du lieu. Ils apprirent ainsi que l'on nommait ce fleuve le Rhin, et que ses eaux provenaient de bien loin, dans des montagnes qui se dressaient aux limites de la grande plaine.

Le druide et le grand guerrier aux cheveux roux revinrent vers leurs compagnons et leur communiquèrent ce qu'ils avaient appris. Ils tinrent conseil pour savoir s'il était préférable de construire des radeaux pour franchir le fleuve afin de continuer leur route de l'autre côté, ou bien se contenter de remonter le courant jusqu'à un endroit où l'on pourrait traverser plus facilement. Car il leur était évident que ce fleuve constituait une frontière et qu'ils devaient aller au-delà pour rejoindre les membres de leur tribu qui s'étaient séparés d'eux autrefois pour aller tenter l'aventure vers les régions où le soleil se couche au moment du solstice d'hiver.

Tous furent d'avis qu'il convenait de suivre le fleuve le plus loin possible vers sa source. Ils se remirent donc en marche et se retrouvèrent bientôt dans une région de petites montagnes à travers lesquelles le fleuve coulait dans d'étroits défilés. La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu de paysages montagneux et s'étonnèrent grandement devant cette succession de hauteurs qu'il fallait gravir pour redescendre ensuite dans de petites vallées parcourues par des cours d'eau qui se

déversaient de cascades en cascades dans des tourbillons d'écume qui leur rappelaient les vagues de la mer se brisant sur le rivage.

Ils furent également surpris de constater que les habitants des villages, tous juchés sur les pentes ensoleillées des vallées, parlaient à peu près le même langage qu'eux. C'étaient des Celtes qui dans leur marche vers le soleil couchant, avaient découvert des lieux propices et s'y étaient établis depuis plusieurs générations. Et comme la population de ces villages augmentait, bon nombre de jeunes gens désiraient aller courir l'aventure dans d'autres régions afin d'y faire souche eux aussi. Conquis par la force et l'autorité de Garganos, beaucoup d'entre eux vinrent trouver celui-ci et lui proposèrent de l'accompagner, lui promettant leurs services et lui jurant fidélité. Garganos, appuyé par le druide Vissurix qui voyait là un bon moyen d'assurer leur sécurité, ne pouvait que les accepter. Et bientôt, au lieu des trois vingtaines d'hommes et de femmes qui s'étaient enfuis des rivages de la mer, la troupe en comporta près d'une centaine lorsqu'ils arrivèrent à un endroit où le fleuve leur parut facile à traverser.

Comme il y avait sur les pentes qui s'élevaient depuis la rive des forêts sombres et épaisses, ils n'eurent aucun mal à couper des arbres et à construire des radeaux. Ainsi purent-ils traverser avec leurs chars, leurs chevaux et leur troupeau dont le nombre de têtes s'était considérablement accru depuis le temps de leur départ. Quand ils furent tous sur l'autre rive du fleuve, et après s'être reposés pendant plusieurs jours, désireux d'aller encore plus loin, ils reprirent leur marche vers les pays du soleil couchant.

Ils conclurent des pactes avec de nombreuses tribus qu'ils rencontraient dans leur migration. Mais d'autres tribus, craignant leur force et leur audace, tentèrent de leur interdire le passage sur leurs terres. Il s'ensuivit une série de combats, parfois indécis, le plus souvent décisifs, car la valeur des guerriers conduits par Garganos était telle qu'elle surpassait celle de leurs adversaires. Généralement, les tribus qui s'opposaient ainsi à eux étaient composées d'hommes rudes qui vivaient dans la pire des barbaries et qui étaient régies par des tyrans injustes et sanguinaires. Certaines allaient même jusqu'à tuer systématiquement tous les étrangers, de quelque nation qu'ils fussent, qui avaient le malheur de s'aventurer aux alentours de leurs villages. Et très souvent, ces tribus se faisaient une guerre perpétuelle entre elles, se disputant âprement les pâturages les plus verdoyants et les terres les plus fertiles.

Chaque fois que le sort des armes avait penché vers la victoire des émigrants, Garganos et Vissurix s'efforçaient de convaincre ceux qu'ils avaient combattus de l'inutilité de telles querelles. Ils leur démontraient avec force discours les bienfaits d'une bonne entente entre peuples voisins, indispensable pour améliorer les conditions de vie de chacun, et surtout ils insistaient sur la nécessité de réformer leurs lois et leurs coutumes lorsque celles-ci étaient injustes. Et, subjugués par la sagesse de Vissurix ainsi que par la force et l'autorité du grand guerrier à la chevelure rousse, de nombreux hommes quittaient leur village et venaient grossir

les rangs de cette troupe fière et conquérante. Ce fut ainsi que Garganos parcourut une grande partie de ce qu'on appelait la Celtique et qu'on commençait à connaître sous le nom de Gaule, luttant contre toutes les formes d'injustice et d'oppression, faisant alliance avec les peuples les plus généreux mais soumettant impitoyablement ceux qui commettaient les pires exactions. Et tous ces peuples reconnurent bientôt son autorité suprême [40].

Or, dans les montagnes qu'on appelait le Jura, il y avait à cette époque un roi dont la réputation de bonté et de générosité dépassait de loin les limites de son territoire. Il régnait sans contrainte sur un peuple de pasteurs et d'artisans qui reconnaissait en lui un souverain équitable et juste qui, suivant en cela les coutumes établies depuis toujours, s'efforçait de répartir les richesses du pays entre tous les membres de la communauté. Désireux de le connaître, Garganos et Vissurix se dirigèrent vers cette région avec une troupe de guerriers réduite à une vingtaine, mais avec un important troupeau de génisses qu'ils avaient l'intention d'offrir à ce roi si celui-ci les accueillait favorablement.

Ils furent reçus dans la forteresse royale avec honneurs et dignité. Garganos et Vissurix furent invités à partager le repas du roi, où il leur fut prodigué mets et breuvages jusqu'à satiété. Il arriva un moment où le druide et le grand guerrier aux cheveux roux furent tellement ivres qu'ils s'endormirent, gorgés de nourriture, de bière et d'hydromel. On se garda bien de les réveiller et on les recouvrit de couvertures de laine blanche finement ornées afin qu'ils n'eussent pas froid durant leur sommeil.

Mais le roi avait une fille d'une grande intelligence, dotée d'une taille extraordinaire, bien au-delà de celle de la plupart des femmes, et comparable à celle de Garganos, et dont la beauté était telle qu'on ne pouvait que l'admirer. Les prétendants se succédaient à la cour du roi, son père, désirant l'épouser autant à cause de son allure majestueuse qu'à cause de sa sagesse et de son esprit, mais elle les dédaignait tous, estimant avec un certain orgueil qu'aucun d'eux n'était digne de l'épouser.

Or, quand elle vit le grand guerrier à la chevelure rousse endormi, le corps recouvert d'une magnifique couverture de laine blanche, elle ne put s'empêcher d'éprouver pour lui le plus vif des désirs. Mais, se demandant comment l'étranger recevrait ses avances, craignant qu'il ne la repoussât à cause de sa hardiesse ou qu'il eût quelque lien avec une autre femme, elle résolut d'employer la ruse afin de l'amener à accepter son amour. Elle ne savait pas que le troupeau de génisses qu'avait amené Garganos était destiné à son père, aussi imagina-t-elle de soustraire ce troupeau à la vigilance de ses gardiens et d'aller le cacher dans une grotte de la montagne, en un endroit qui n'était connu que d'elle seule. Et, pendant la nuit, alors que les gardiens du troupeau dormaient, elle rassembla les bêtes en silence et les conduisit, par des chemins secrets, jusqu'à une grotte vaste et profonde dont elle masqua l'entrée par une énorme pierre.

Le lendemain matin, lorsque Garganos se réveilla de son lourd sommeil, il se rappela qu'il avait l'intention d'offrir au roi, pour le récompenser de son accueil, un troupeau de génisses, et se hâta d'aller les chercher. Mais il ne trouva que les gardiens endormis qui ne surent pas lui expliquer comment le troupeau avait disparu pendant la nuit. Alors, étant entré dans un état de grande fureur, il jura, par tous les dieux que jurait sa tribu, qu'il irait jusqu'au bout du monde pour le retrouver.

Il se lança tout seul dans cette recherche. Au début, il suivit facilement les traces du troupeau sur un chemin poussiéreux sur lequel les génisses avaient laissé l'empreinte de leurs sabots. Mais ce chemin conduisait à un gué et, étant passé sur l'autre rive du torrent, Garganos s'aperçut que ces traces avaient disparu. Il comprit très vite que les voleurs du troupeau avaient fait passer celui-ci dans les eaux du torrent pour dérouter toute tentative de recherche. Mais comment savoir s'ils l'avaient conduit vers l'aval ou vers l'amont ? Il se décida à suivre le courant vers le plus bas, mais il eut beau chercher sur l'une et l'autre rive, il ne trouva rien qui eût pu constituer un indice. Assez désespéré, il revint en arrière, décidé à remonter le courant jusqu'à la source, ou tout au moins jusqu'à un endroit où il découvrirait des indices significatifs, mais quand il arriva près du gué où s'arrêtaient les traces, il aperçut la fille du roi assise sur un rocher, et qui le regardait avec ironie.

— Que cherches-tu donc, ô étranger ? lui demanda-t-elle.

— Le troupeau de génisses que je voulais offrir au roi, ton père, répondit le guerrier aux cheveux roux. Cette nuit, des voleurs s'en sont emparé par surprise et je me suis juré de le récupérer.

— Que donnerais-tu pour retrouver ce troupeau ? dit-elle encore.

— Certainement pas mon honneur, ni un renoncement quelconque au but que je me suis fixé qui est de conduire ma tribu en un endroit où elle pourra enfin s'établir ! s'écria le guerrier. Mais je suis prêt à satisfaire une demande raisonnable si cela me permet de retrouver mes génisses.

— Est-ce que tu peux le jurer ? demanda la fille.

— Certainement, à condition que je sache de quoi il s'agit.

— Non, reprit la fille. Je veux que tu jures d'accomplir ce que je te demanderai sans savoir quelle sera cette demande ^[41]. Je t'assure seulement, sur la tête de mon père, que je n'attenterai jamais à ton honneur et que je ne te détournerai pas de la mission que tu accomplis.

— Eh bien ! s'écria Garganos, puisqu'il en est ainsi, je te jure, par les dieux que jurent tous ceux de ma tribu, que j'accomplirai ce que tu me demanderas à la condition que je puisse retrouver mon troupeau de génisses.

— Très bien, dit la fille en se levant de son rocher. Alors, suis-moi...

Elle le mena dans un chemin qui montait, puis redescendait dans un autre vallon avant de traverser un bois très sombre et de déboucher sur une sorte de plate-forme en milieu de pente. Elle s'arrêta et, en souriant d'une façon très malicieuse, elle se retourna vers le grand guerrier qui ne comprenait toujours pas où elle voulait en venir.

— Vois-tu cette grosse pierre ? lui dit-elle. Elle cache l'entrée d'une grotte. Enlève cette pierre et tu retrouveras ton troupeau de génisses à l'intérieur.

Garganos se hâta de déplacer la pierre et entendit des meuglements. Il se retourna vers la fille, l'air interrogateur.

— Je ne sais pas qui a enfermé ces bêtes dans cette grotte, dit-il, mais je vois que tu es de parole. Je suis bien heureux de les avoir retrouvées grâce à toi.

— Alors, sois toi-même de parole, répondit-elle. N'oublie pas que tu as juré de satisfaire ma demande.

— Je ne l'oublie pas. Que désires-tu, ô fille de roi ?

— Je désire m'unir avec toi, déclara-t-elle simplement.

Le grand guerrier parut étonné. Visiblement, il n'avait jamais eu de pensée de ce genre. Mais à la réflexion, il se dit qu'en épousant la fille d'un roi aux grandes qualités, il accroîtrait sa propre réputation. D'ailleurs, en regardant cette jeune fille qui était presque aussi grande et aussi robuste que lui, il la trouvait belle et plaisante.

— Certes, ô fille de roi, répondit-il, voici une proposition qui m'est agréable. Je vais conduire immédiatement ce troupeau de génisses à ton père pour le lui offrir et j'en profiterai pour lui proposer de t'épouser.

— Tu peux le faire ! s'écria-t-elle, mais ce que je te demande, c'est de m'unir avec toi immédiatement.

Garganos comprit que la volonté de la jeune fille était telle qu'il ne pouvait rien lui refuser. Ils s'unirent donc tous les deux sur la mousse qui recouvrait la plate-forme rocheuse devant la grotte. Puis retournèrent dans la demeure du roi avec les génisses.

Quand il reçut la demande du grand guerrier, le roi fut très flatté et très heureux. On maria donc Garganos et la fille devant une grande assemblée. Et, de cette union, leur naquit un fils qu'ils nommèrent Galatès qui, en grandissant, allait surpasser de beaucoup tous les enfants de sa nation par la vaillance de son âme et la force remarquable de son corps **[42]**.

Cependant, Garganos n'oubliait pas la mission que les rescapés de la catastrophe lui avaient confiée. Il lui fallait penser à établir définitivement ses compagnons d'exil dans un lieu où ils pourraient vivre dans la paix et la prospérité. Il choisit donc une hauteur qu'il fit fortifier et c'est là que les membres de sa tribu bâtirent leurs maisons. Et Garganos donna à cette ville le nom

d'Alésia^[43]. Bientôt, de nombreux Gaulois, appartenant à différentes nations, vinrent s'établir dans cette ville et se mêlèrent aux émigrés, ne formant plus qu'un seul peuple avec eux. La ville grandit et ses habitants prospérèrent au cours des années. Depuis ce temps-là, ils y vécurent en pleine sécurité, et jamais la ville ne fut mise à sac.

Quand tout fut terminé et que de sages lois eurent été édictées pour les habitants d'Alésia, Garganos, qui voulait renforcer la sécurité de ses compatriotes et les garantir contre tout risque d'invasion, rassembla ses meilleurs guerriers et les conduisit dans les régions les plus montagneuses qui se dressaient du côté de l'orient. Il s'efforça d'en faciliter les accès. Il fit donc aménager les chemins les plus rudes et les passages les plus périlleux de ces pays par une route assez bonne qui put permettre une traversée facile pour des troupes avec leurs bêtes de somme et leurs bagages. De plus, les habitants de ces montagnes vivaient à l'écart de tout dans une grande sauvagerie : ils avaient coutume de harceler les voyageurs, surtout dans les passages les plus étroits et les plus retirés, afin de les dépouiller de leurs biens, et ils massacraient tous ceux qui osaient leur résister. Garganos décida de lutter contre ces féroces montagnards. Il les dompta au cours de multiples combats, punit sévèrement les criminels qu'il capturait, imposa ses propres lois au reste de la population et rendit ainsi très sûres les routes de ce

pays^[44]. Ensuite, il voulut aller plus loin et, toujours avec ses meilleurs guerriers, il s'engagea dans la direction du sud et, après avoir franchi avec beaucoup de difficultés des cols fort élevés, il se retrouva dans la grande plaine qui s'étend sous ces montagnes et au milieu de laquelle coule un fleuve qu'on appelle le Pô. Ayant infligé aux Étrusques qui voulaient s'opposer à son passage une lourde défaite non loin du Tessin, il voulut établir en cet endroit une forteresse sûre qui pourrait surveiller les allées et venues d'éventuels agresseurs. Il choisit un emplacement au milieu de la grande plaine, le fortifia et lui donna le nom de

Mediolanum, c'est-à-dire « milieu de la plaine^[45] ». Quant au pays lui-même, ayant entendu dire que les habitants l'appelaient *Insubrium*, et ayant constaté que c'était presque le nom du canton des Insubres, chez le peuple gaulois des

Éduens^[46] et considérant que c'était un heureux présage, il adopta ce terme pour désigner les régions qu'il venait de conquérir^[47].

Pendant que Garganos organisait l'établissement des Gaulois dans la grande plaine du Pô et dans les régions montagneuses voisines, des navigateurs venus d'Orient débarquaient sur les rivages du sud de la Gaule. C'étaient des Grecs, venus de Phocée, en Asie, qui à la suite des révélations d'un oracle de la déesse Artémis, s'étaient lancés à l'aventure afin de fonder une nouvelle ville dans la direction du soleil couchant. Ils étaient partis sous la direction de deux chefs, Simos et Protis : ce dernier était un des plus riches marchands de Phocée et chacun le considérait comme un habile meneur d'hommes. Ils avaient emmené

avec eux une prêtresse d'Artémis du nom d'Aristarché, car la déesse avait exigé qu'une femme prophétesse pût accompagner les navigateurs dans leur errance aventureuse.

Ils avaient longé de nombreuses côtes. Ils avaient commencé par vouloir s'installer aux environs de Tartessos, dans le sud de ce qu'on appelait l'Ibérie. Ils y avaient été accueillis par le roi Arganthonios que des récits fabuleux décrivaient comme le plus heureux, le plus riche et le plus vieux des hommes, que les dieux avaient décidé de faire vivre éternellement. Arganthonios avait reçu les Phocéens avec chaleur et générosité, mais ne leur avait pas permis de s'installer sur ses domaines. Ils étaient donc repartis sur la mer et, toujours en longeant les côtes, ils avaient jeté l'ancre dans un port bien abrité au fond d'une rade large et spacieuse, voisine d'une vallée fertile et proche d'un grand fleuve qui se déversait dans la mer par d'innombrables bras. Ce pays leur parut idéal, car le climat y était doux et la mer poissonneuse. De plus, les habitants y étaient actifs et accueillants envers les étrangers.

Cette région appartenait au peuple gaulois des Ségobriges qui s'était allié à celui des Salyens. Ces deux peuples obéissaient à un roi qui portait le nom de Nann. Or, le jour même où les Phocéens débarquèrent dans le port, le roi Nann avait organisé un grand festin à l'occasion du mariage de sa fille, la belle Gyptis. Car telle était la coutume chez ces peuples lorsqu'une jeune fille avait de nombreux prétendants – en l'occurrence, en raison de sa beauté et de la richesse du roi, Gyptis en avait beaucoup –, ses parents organisaient un grand repas auquel ils conviaient non seulement les prétendants, mais tous les chefs et tous les hommes remarquables du pays. L'usage était qu'à la fin du festin, la jeune fille choisissait elle-même, en toute liberté, celui qui deviendrait son époux.

Le roi Nann, quand il apprit que des étrangers venaient d'aborder sur ses terres, envoya des messagers pour les inviter au festin. Les Phocéens acceptèrent de bon cœur et se mêlèrent ainsi aux gens du pays, fraternisant avec eux et échangeant des nouvelles de leurs peuples respectifs. Ils y mangèrent abondamment les mets les plus divers et étanchèrent leur soif avec des breuvages délicats et savoureux.

Au moment où le repas allait prendre fin, Gyptis, la fille du roi, parut au milieu des invités, tenant à la main une coupe remplie d'eau pure. Son père l'invita alors solennellement à choisir son époux parmi l'assemblée. La jeune fille fit plusieurs fois le tour des tables et, enfin, comme inspirée par les dieux, elle s'arrêta devant Protis et lui tendit immédiatement la coupe. Le Phocéen la vida entièrement sous les applaudissements des convives.

Le roi Nann fut bien étonné de voir sa fille préférer un étranger qu'elle ne connaissait même pas à l'un des valeureux chefs qui le servaient fidèlement, mais la coutume ne permettait aucune dérogation. Il ne pouvait qu'accepter le Phocéen pour gendre et se persuada que quelque divinité avait dû guider le geste de Gyptis parce qu'elle avait vu que cette union serait profitable non seulement pour les

époux eux-mêmes mais pour l'ensemble des habitants de son pays. Et l'on maria incontinent le Grec et la Gauloise. C'est ainsi que fut fondée par Protis et Gyptis la ville de Massalia, au fond d'une rade qui offrait toute sécurité aux navires au mouillage et qui devint un riche centre de commerce entre l'Orient et le reste de la Gaule. On y implanta d'ailleurs le culte de la déesse Artémis et ce fut Aristarché qui en fut la grande prêtresse ^[48].

Au reste, les Gaulois des environs, dont la plupart étaient venus d'ailleurs, se montrèrent très favorables au groupe de Phocéens qui avaient choisi de vivre dans leur pays, et ils les aidèrent même à fortifier leur ville afin de la protéger contre tout danger d'invasion ^[49]. Tant que vécut le roi Nann, les rapports entre les deux nations furent cordiaux et fructueux. Les jours de fêtes helléniques, les portes de Massalia s'ouvraient et les jeunes Gaulois entraient dans la ville en hôtes fidèles. Des chariots couverts de feuillage descendaient des montagnes et parcouraient les rues sous les acclamations des Phocéens, et tous se réjouissaient à l'unisson. Comme au festin du mariage de Gyptis, les Gaulois apprirent à connaître les charmes, très nouveaux pour eux, du vin et de son ivresse. Et l'exemple de la fille du roi fut suivi : une autre femme de la famille du roi Nann devint la concubine d'un jeune Phocéén séduit par sa beauté, et les habitants de Massalia ne répugnaient pas à s'allier avec des femmes indigènes, d'autant plus qu'ils n'étaient pas éloignés d'elles par ces contrastes physiques qui séparent parfois ceux qui sont originaires d'Europe et ceux qui sont nés dans la lointaine et profonde Afrique.

Cette alliance se rompit quand le fils de Nann, qui avait nom Gomanos, devint roi à la mort de son père. Il supportait difficilement l'influence qu'avaient les Phocéens et, surtout, il enviait leurs prodigieuses richesses, dues à leur activité débordante dans la navigation et le commerce. Il résolut de les éliminer et, dans ce projet, il réunit autour de lui les principaux chefs des Salyens et des Ségobriges. Après de nombreuses discussions, on convint qu'on profiterait d'un jour de fête pour entrer dans la ville par surprise et qu'après en avoir massacré tous ceux qui résisteraient, on s'emparerait par la force des armes, de toutes les maisons et de tout ce qu'elles contenaient. Une fois maîtres de la ville, ils la peuplèrent avec des gens de leurs nations et reprendraient à leur compte les activités qui avaient fait en très peu de temps la richesse de ces Grecs venus d'Orient sur la terre gauloise. On fixa donc le jour et l'on se prépara avec minutie à cette prise de possession d'une ville qu'on savait promise à un brillant destin.

Mais une jeune Gauloise, qui avait une relation amoureuse avec un Phocéén, ayant été mise au courant du complot, alla trouver son amant et lui révéla toute l'affaire. Aussi, avant que les Gaulois se fussent rassemblés en vue de mettre leur projet à exécution, ce furent les Phocéens qui sortirent de Massalia en armes, attaquèrent leurs adversaires à l'improviste et en firent un copieux massacre. Depuis ce temps, les habitants de Massalia décidèrent de ne plus jamais laisser leurs portes ouvertes, de surveiller tous les étrangers sans exception et de

maintenir continuellement la ville en état de résister à toute attaque venue de l'extérieur, soit de la terre, soit de la mer ^[50].

Cependant, le fils de Garganos, Galatès, était devenu adulte. Il possédait la force et la sagesse de son père et de sa mère et, ayant hérité de leur royaume, il se comporta en souverain éclairé, ce qui ne l'empêcha pas de continuer la conquête des pays voisins. Car il pensait que, pour assurer la paix dans son royaume, il fallait pacifier les nations les plus proches et les obliger à suivre des lois protégeant les biens et les personnes. Il accomplit ainsi de nombreux exploits et son souvenir se perpétua dans les chants que composaient les bardes et qu'ils déclamaient au cours des festins. Certains affirmèrent même que c'est de son nom, Galatès, qu'on appela les habitants de son royaume les Galates ou les Gaulois ^[51]. Mais d'autres prétendirent que le fils de Garganos s'appelait en réalité Celtos et que c'est à cause de lui qu'une partie de la Gaule fut nommée Celtique ^[52]. Ce sont des fables qui furent répandues après la mort du héros et qui témoignent seulement du grand renom qu'eurent ces hommes mystérieux, venus on ne sait d'où, qui conquièrent et organisèrent les immenses territoires qui constituèrent la Gaule.

Ses descendants régnèrent dans la paix et la prospérité et ils construisirent un peu partout sur les hauteurs d'immenses forteresses pour se défendre en cas d'agression. Aussi braves que généreux, les rois de ce temps-là s'entouraient d'artistes, des musiciens et des chanteurs, et aussi de bardes. Ces bardes, qui étaient chargés de la mémoire des hauts faits accomplis par les héros, déclamaient leurs chants au cours des festins, faisant l'éloge des ancêtres des convives et rappelant les grandes traditions de leur nation. Mais ils intervenaient également très souvent au cours d'une bataille, dans le but de soutenir le courage des combattants par le rappel des faits héroïques d'autrefois. Il leur arrivait même, quand deux armées étaient sur le point de se jeter l'une contre l'autre, de se précipiter entre les adversaires et de les apaiser, comme on le fait des bêtes sauvages, par des chants qui calmaient leur ardeur et parfois les endormaient par magie ^[53].

L'un des successeurs de Galatès fut le roi Luern. C'était un homme pacifique et généreux qui faisait tout son possible pour s'attirer l'amour de son peuple. Quand il passait en char dans une campagne reculée, traversant le plus petit village, il jetait de l'or et de l'argent aux hommes et aux femmes qui se pressaient sur son passage. Parfois, il faisait aplanir et enclore un grand espace de terrain, puis il ordonnait d'y amener de grandes cuves remplies de boissons précieuses et de victuailles en telle quantité que, pendant plusieurs jours durant, chacun pouvait entrer librement dans l'enceinte et se choisir ce qui lui convenait de tout ce qui y était étalé.

Un jour, la date en ayant été fixée longtemps à l'avance, le roi Luern fit servir

un grand festin en l'honneur de tout ce que comptait son royaume de musiciens et de bardes. La fête fut somptueuse et dura de longues heures. Les convives, une fois rassasiés de nourriture et de boisson, commençaient à se lever pour prendre congé, lorsque survint un barde qui avait pris beaucoup de retard. Voyant que la fête se terminait, il se hâta d'aller devant le roi Luern et il lui chanta un chant dans lequel il célébrait la magnificence du roi, tout en gémissant du regret qu'il avait d'avoir été privé du festin.

Luern fut fort amusé de l'esprit d'à-propos de ce barde. Et comme il appréciait beaucoup son talent, il demanda une bourse d'or à l'un de ses serviteurs et la jeta aux pieds du barde qui courait derrière son char. Le barde n'en poursuivit pas moins sa course tout en faisant entendre un autre chant, disant que les traces laissées sur le chemin par les roues du char du roi étaient des sillons qui promettaient aux hommes de ce royaume une riche moisson d'or et de bienfaits ^[54].

Mais il y eut parfois des rois qui ne s'entendaient guère avec leurs vassaux. L'un d'eux se nommait Sereroneos et avait fort mauvaise réputation. Il se brouilla avec deux chefs qui le servaient pourtant fidèlement, Momoros et Atepomaros, et il les chassa de ses terres. Les deux hommes allèrent consulter un oracle pour savoir ce qu'ils devaient faire et où ils devaient aller. L'oracle leur dit d'aller vers le grand fleuve qu'on appelait le Rhône et d'y bâtir une ville. Ils arrivèrent donc à l'endroit où la Saône, qu'on appelait alors l'Arar, se jette dans le Rhône et ordonnèrent qu'on commençât les fondations de la ville. On creusait les fossés quand, tout à coup, apparut une troupe de corbeaux qui, volant de-ci de-là, se posa sur les arbres des alentours. Momoros, qui était habile dans les sciences divinatoires, décida qu'on appellerait la ville du nom de Lugdunum, parce que dans la langue gauloise, le mot *Lugos* signifie corbeau ^[55]. Ainsi fut fondée cette grande ville qui devint bientôt la principale de la Gaule tout entière.

CHAPITRE III

La prise de Rome

En ce temps-là, Tarquin l'Ancien régnait à Rome, et chez les Celtes, le peuple le plus important était celui des Bituriges qui résidaient dans le centre de la Gaule, en une région fertile où de grandes prairies s'étendaient entre des forêts profondes et giboyeuses^[56]. Ces Bituriges, par leurs richesses et leur esprit de conquête, étaient parvenus à un tel degré de puissance qu'ils imposaient leur autorité à toute la Celtique^[57]. Leur roi était alors Ambigatos^[58] dont la forteresse avait été construite dans un endroit presque inaccessible et donc bien protégé, au milieu des marécages, et qui était appelé Avaricum^[59]. Ambigatos était sage et avisé. Il savait que la grandeur d'un royaume dépendait de la valeur de son roi et que ce royaume s'étendait jusqu'où pouvait aller son regard. C'est pourquoi, avec audace et farouche volonté, il avait su convaincre les peuples voisins de le reconnaître comme roi suprême^[60].

Dans sa forteresse, pour consolider les liens qu'il entretenait avec les principaux nobles du pays et les rois des tribus voisines, Ambigatos recevait fréquemment ceux-ci lors de fêtes et organisait pour eux de grands banquets au cours desquels les nourritures les plus variées leur étaient distribuées tandis que la bière et l'hydromel coulaient à flots. Ces princes ne manquaient pas de répondre aux invitations et se rassemblaient donc autour d'Ambigatos, vêtus de leurs plus riches habits. Car les Gaulois avaient le goût de la parure : ils portaient des bijoux en or, des *torques*^[61] également en or autour du cou, et des anneaux autour des bras et des poignets. Et ceux qui possédaient le plus de richesse ou d'autorité portaient des vêtements d'étoffes peintes et brodées de fils d'or^[62]. Ces nobles conservaient leurs joues nues, mais laissaient pousser de longues moustaches qui étaient si pendantes qu'elles leur recouvraient la bouche. Aussi, quand ils

mangeaient, ces moustaches se mêlaient-elles à leur nourriture, et quand ils buvaient, la boisson y passait comme à travers un filtre ^[63].

Dans la salle des festins, pendant les repas, les convives étaient tous assis, non pas sur des chaises ou des bancs, mais sur le sol. Pour éviter l'humidité, on avait répandu autour du foyer de la paille et ils s'asseyaient sur des peaux de loups ou de chiens. Ils étaient servis par de tous jeunes enfants, aussi bien des filles que des garçons, généralement des fils de nobles qui étaient très fiers de se trouver au milieu d'hommes aussi illustres. Dans les foyers, le feu était entretenu avec soin par des serviteurs qui apportaient sans cesse des branchages et des bûches de chêne. Ces foyers étaient pourvus de chaudrons et de broches chargées de viande en énormes quartiers, aussi bien de venaison, cerf, chevreuil et sanglier, ou des porcs qui étaient élevés avec soin dans les forêts, nourris des glands des chênes, et dont tous étaient friands ^[64].

En effet, lors de ces festins, la nourriture était composée de pain en petite quantité et de beaucoup de viande bouillie ou grillée sur des charbons et souvent rôtie à la broche au-dessus des braises. Auprès des convives, on avait dressé des tables peu élevées, et c'était sur ces tables que les enfants déposaient la viande lorsqu'elle était suffisamment cuite. Les convives s'en saisissaient alors à pleines mains, la déchiraient avec les dents et la dévoraient gloutonnement. Ils admettaient également dans leurs festins des poissons pêchés dans les étangs et les rivières, particulièrement des saumons. Ils assaisonnaient avec du sel, du vinaigre et du cumin ces poissons qu'ils faisaient griller, mais ils utilisaient également le cumin pour parfumer leurs breuvages.

Quand il y avait de nombreux convives, ils s'asseyaient tous en rond, autour du foyer, la place du milieu étant réservée à celui d'entre eux que l'on considérait comme le plus honorable, soit un chef d'armée, soit un héros dont l'habileté était reconnue comme la plus efficace, soit un personnage de haut lignage, soit un homme remarquable par sa richesse. Celui qui recevait, en l'occurrence le roi Ambigatos, était assis près de cet hôte d'honneur, et ensuite, de part et d'autre, chacun se plaçait selon son rang et sa condition. Derrière eux restaient debout ceux qui tenaient les boucliers suspendus au-dessus de leurs têtes, ainsi que leurs armes habituelles. Ceux qui servaient à boire portaient des coupes de terre cuite ou d'argent, façonnées comme de petits chaudrons. Les plats et les écuelles où l'on mettait les viandes étaient de la même matière, mais il y en avait cependant en cuivre, et quelquefois c'étaient même des paniers en osier.

Ils avaient également une coutume bien établie : on devait donner le meilleur morceau de viande au plus brave et au plus courageux de tous les convives, ce qui n'était pas sans susciter de violentes querelles, chacun se prétendant le plus digne de ce « morceau du héros » ^[65]. Il leur arrivait de se battre entre eux au cours de ces festins et, parfois, ils en arrivaient aux blessures. Et lorsqu'ils étaient surexcités à l'extrême, si on ne les retenait pas, ils étaient prêts à s'entre-tuer ou à

entreprendre un combat singulier jusqu'à la mort de l'un d'eux^[66].

Cependant, sous le règne d'Ambigatos, à cause de la valeur et de la fortune de celui-ci, de même que celles de son peuple des Bituriges, la Gaule devint si riche et si peuplée qu'il fut difficile de gouverner la masse débordante de ses habitants qui avaient tendance à se regrouper par clans et par coalitions d'intérêts et qui n'hésitaient pas, lorsque leur ambition se réveillait, à agresser les groupes voisins pour les dépouiller de leurs biens.

C'est pourquoi, lorsqu'il eut atteint un âge avancé, Ambigatos convoqua ses vassaux en présence de ses deux neveux, Bellovèse et Ségovèse, qui étaient fils de sa sœur, jeunes gens d'un grand courage et d'une grande audace. Il s'adressa à l'assemblée pour démontrer à chacun que la Gaule ne suffirait bientôt plus à nourrir ceux qui y étaient implantés et qu'il fallait absolument envoyer quelques chefs reconnus pour leurs capacités à la tête de guerriers d'élite dans le but d'explorer des régions susceptibles de les accueillir et de leur fournir en abondance ce qu'ils ne trouveraient bientôt plus dans leur pays d'origine. Et après en avoir discuté longuement entre eux, les membres de cette assemblée furent unanimes à approuver la proposition du roi.

— Eh bien ! dit le roi, puisqu'il en est ainsi et que vous soutenez tous mon projet, je demanderai à mes neveux Bellovèse et Ségovèse de réunir autant d'hommes qu'ils le souhaitent et de partir chacun à la tête d'une troupe de guerriers habiles et décidés à conquérir de nouveaux domaines, prêts à combattre s'il le fallait tous ceux qui pourraient s'opposer à leur venue. Quant à la direction qu'ils devront prendre, c'est aux dieux de le décider et de nous le faire savoir. Avant toute chose, il est nécessaire de consulter les augures et d'examiner les présages^[67].

— Qu'il en soit comme tu le penses, répondirent Ségovèse et Bellovèse.

Ils allèrent donc consulter des personnes sages et avisées qui savaient interpréter les signes de la nature et prédire l'avenir. Car, pour ce qui était de la pratique des augures, les Gaulois surpassaient toutes les autres nations^[68]. Mais comme les réponses qu'ils reçurent ne leur paraissaient pas satisfaisantes, ils s'avancèrent très loin vers le couchant. Au large de l'embouchure du grand fleuve qu'ils appelaient la Loire, se trouvait en effet une île perdue dans l'océan et difficile d'accès parce que les tempêtes étaient fréquentes tout autour et que la navigation était périlleuse dans ses parages. Cependant, ayant surmonté de grandes difficultés, ils abordèrent en cette île qu'on appelait Séna. Là, ils furent accueillis par les prophétesses qui y vivaient et qui réservaient leurs remèdes et leurs prédictions à ceux qui avaient assez d'audace et de courage pour venir les consulter^[69]. Elles leur révélèrent que tous deux auraient une belle destinée, l'un en allant vers le soleil levant et l'autre vers le soleil à son zénith, et qu'ils seraient plus tard considérés comme de grands conquérants. Mais elles furent incapables

de leur dire lequel des deux devait se diriger vers les pays méridionaux.

Bellovèse et Ségovèse décidèrent donc de se rendre à l'embouchure du fleuve Loire, dans un endroit qu'on appelait le Port des Deux-Corbeaux. Là, se trouvait en effet un oracle des plus étranges qui avait la réputation de rendre une justice équitable entre deux personnes dont les intérêts s'opposaient ou qui voulaient savoir comment dénouer une affaire délicate. En un enclos sacré, on avait installé au sommet d'un pilier une planche de bois sur laquelle, lorsqu'on plaçait de la nourriture, se posaient deux corbeaux dont l'aile droite était blanchâtre. Ceux qui avaient quelque contestation ou quelque doute sur un sujet quelconque venaient apporter séparément des gâteaux sur chacune des extrémités de la planche. Les oiseaux s'abattaient alors sur les gâteaux, mangeaient les uns et dispersaient les autres. C'était celui dont les gâteaux avaient été dispersés qui était déclaré vainqueur de l'épreuve ^[70]. Les neveux d'Ambigatos placèrent donc leurs gâteaux sur chacune des extrémités de la planche, ayant convenu entre eux que celui qui verrait ses gâteaux dispersés irait vers le sud en direction de l'Italie. Et le sort désigna nettement Bellovèse comme devant partir vers le sud.

— Eh bien, dit Ségovèse, je m'en irai à l'est vers la forêt hercynienne.

Les deux frères revinrent auprès de leur oncle, le roi Ambigatos, et lui annoncèrent que le sort avait désigné Ségovèse pour la forêt hercynienne, et Bellovèse pour l'Italie. Puis ils réunirent chacun une grande troupe de guerriers recrutés chez de nombreux peuples de la Gaule. Ainsi Bellovèse fit-il appel au surplus de population des Bituriges, des Arvernes, des Sénonés, des Éduens, des Carnutes et des Aulerques ^[71]. Ségovèse recruta parmi les mêmes peuples et, ayant formé sa troupe, il prit congé de son oncle et de son frère, puis il partit sans tarder dans la direction du Rhin, ayant le sentiment qu'il revenait sur les traces de ses lointains ancêtres, au temps où Garganos avait parcouru ce chemin en sens inverse en compagnie des rescapés du désastre qui les avait contraints à l'exil ^[72].

Bellovèse prit le temps de choisir les meilleurs guerriers qu'il put trouver et rassembla un grand nombre de chars de combat. Car, dans les voyages et les batailles, les Gaulois se servaient de chars tirés par deux chevaux, transportant le cocher et un combattant qui se tenait debout, prêt à intervenir à tout moment. Au cours d'une bataille, ils se lançaient ainsi contre les cavaliers ennemis, leur jetant leurs javelots presque à bout portant, et sautaient du char pour continuer la lutte à coups d'épée. Quelques-uns méprisaient si ouvertement la mort qu'ils répugnaient à se revêtir d'une quelconque armure, se fiant seulement à leur bouclier pour les protéger et, le plus souvent, le torse nu, n'ayant que des braies sur le bas du corps. Ils emmenaient aussi avec eux des serviteurs libres, recrutés parmi les pauvres, lesquels faisaient office, dans les combats, de conducteurs et d'écuyers.

À son tour, Bellovèse prit congé du roi Ambigatos et se dirigea vers le sud. Il atteignit bientôt le fleuve Rhône dont il descendit le cours sur la rive droite avant

de le franchir dans le pays des Tricastins^[73]. Là, tandis qu'ils regardaient tous avec une certaine angoisse les hautes montagnes qui se dressaient au-dessus de la vallée, une sorte de crainte religieuse s'empara d'eux : ils se demandaient si les dieux n'allaient pas les punir de parcourir des terres qui semblaient si proches du ciel. Et ils s'interrogeaient également par quels chemins ils pourraient réussir à franchir ces montagnes qui dépassaient de loin toutes les hauteurs qu'ils avaient vues jusqu'à présent^[74].

Ils demeuraient là dans la plus complète indécision quand on leur annonça qu'une expédition allait être engagée contre la ville de Massalia. En effet, cette ville, fondée autrefois par des émigrants phocéens, était devenue riche et florissante et elle excitait la convoitise des peuples des alentours. Ils s'étaient ligüés pour détruire la ville afin d'étouffer cet incendie qui les menaçait tous et, d'un commun accord, ils s'étaient choisi pour chef un certain Catumandos, qui était roi des Salyens^[75]. Les messagers dirent qu'ayant appris qu'une grande troupe de Gaulois se dirigeait vers l'Italie, Catumandos les avait envoyés leur demander de se joindre à eux. Bellovèse prit conseil de ses principaux chefs et répondit aux messagers que son intention était d'aller le plus loin possible en Italie pour conquérir de nouvelles terres et non de s'attaquer à une ville qui ne constituait pas un danger pour lui. Les messagers repartirent donc, et bientôt Catumandos assiégea Massalia avec une forte armée composée de troupes d'élite. Mais, une nuit qu'il dormait dans sa tente, il fut épouvanté par un songe au cours duquel il avait vu une femme irritée, qui s'était dite déesse, lui lancer d'horribles malédictions. Alors, il renonça à poursuivre le siège et conclut la paix avec les habitants de la ville^[76].

Ce fut alors que Bellovèse et ses principaux lieutenants rencontrèrent un forgeron helvète, qui se nommait Helicon. Il raconta qu'il avait travaillé pendant plusieurs mois à Rome et qu'il avait fort apprécié la douceur de vivre dans ce pays. Il avait ramené une abondante provision de figes, de raisins, d'huile et de vin de choix qu'il fit goûter aux Gaulois. Et ceux-ci se mirent à rêver, décidant en eux-mêmes qu'une expédition jusqu'à la ville de Rome valait la peine d'être entreprise^[77].

Il est vrai qu'en ce temps-là, les Gaulois ne connaissaient ni le vin ni l'huile d'olive. Ils demandèrent à l'étranger comment se procurer ces produits et chez quels peuples on pouvait en trouver en grande quantité. L'Helvète leur répondit qu'entre le fleuve qu'on appelait le Pô et la ville de Rome s'étendait un pays vaste et fertile qui leur donnerait toute satisfaction, car il n'était habité que par peu de gens et que ces gens, qui vivaient dans la mollesse, étaient moins courageux que des femmes lorsqu'il y avait une guerre. Il leur promit qu'ils obtiendraient ces produits très facilement en chassant les occupants de ce pays et en prenant leur

place ^[78].

Mais celui qui les excita le plus à passer en Italie fut un Toscan du nom d'Aruns. Il avait appris qu'une grande troupe de Gaulois était réunie dans le pays des Tricastins et qu'ils avaient l'intention d'entreprendre une expédition dans les régions situées au-delà des montagnes et avait demandé à parler à leurs chefs. Une fois en présence de Bellovèse et de ses lieutenants, il exposa clairement les raisons pour lesquelles il était venu les trouver. C'était pour des motifs personnels, car il voulait se venger d'un affront qu'il avait subi de la part des habitants de Rome.

Il raconta donc aux Gaulois qu'il était le tuteur d'un jeune orphelin nommé Lucumon, le plus beau et le plus riche de ses concitoyens, et qu'il avait élevé dès son plus bas âge, à la mort accidentelle de ses parents. Lorsqu'il fut parvenu à l'adolescence, Lucumon ne voulut point quitter la maison d'Aruns, disant qu'il considérait celui-ci comme son vrai père, puisqu'il avait si tendrement pris soin de lui dans son enfance. Mais Aruns s'aperçut bien trop tard du comportement hypocrite du jeune homme et que cet attachement qu'il prétendait sincère n'était en réalité qu'une feinte pour cacher la liaison coupable qu'il entretenait avec la femme de son tuteur. Et celle-ci, de son côté, non seulement partageait son ardeur criminelle, mais elle l'encourageait par toutes sortes de faveurs qu'elle lui octroyait, car elle était devenue follement amoureuse du jeune homme.

Cette liaison était demeurée longtemps secrète, tant pour les familiers de sa maison que pour Aruns lui-même, car la femme et Lucumon prenaient de grandes précautions pour qu'on ne les vît pas ensemble. La femme avait fait aménager dans la maison une pièce secrète dont elle seule avait la clef, et c'est dans cette pièce qu'ils se livraient à leurs amours coupables en toute sécurité. Mais un jour, Lucumon, qui lui aussi était follement amoureux de cette femme, osa l'enlever et l'installa dans sa propre maison, bravant ainsi la juste colère du mari, et s'affichant ouvertement avec elle dans toute la ville de Rome. Éclaboussé par un tel scandale et ne supportant pas cet affront, et aussi plein d'amertume à la pensée d'avoir mis sa confiance et son affection dans des êtres indignes, il engagea une action en justice contre Lucumon. Mais le jeune homme qui était à la tête d'une immense fortune avait beaucoup d'influence dans la cité. Grâce à ses relations, savamment entretenues par des largesses, il agit de telle sorte que le malheureux

Aruns perdit le procès qu'il avait engagé ^[79].

Aruns, ayant terminé le récit de ses malheurs, proposa aux Gaulois de les guider, par des routes qu'il connaissait bien et qui étaient peu fréquentées, à travers les montagnes, jusqu'à la ville de Rome. Il leur présenta cette expédition guerrière comme une simple promenade. Une fois parvenus sur les rives du Tibre, le fleuve dont la vallée s'étendait sous Rome, ils n'auraient plus qu'à attendre la meilleure occasion pour se précipiter vers les portes de la ville et les forcer. Et Aruns leur promettait que les Romains, ne s'attendant pas à une telle audace,

n'auraient ni le réflexe, ni les moyens, de se défendre efficacement.

Bellovèse et les chefs tinrent conseil. Il fut très vite décidé que l'on franchirait les montagnes, qu'on soumettrait les populations de la plaine du Pô qui n'étaient pas encore sous la domination des Gaulois et que, de ces nouveaux établissements, on prolongerait l'expédition en direction de Rome. Et comme Aruns leur paraissait un précieux indicateur, ils convinrent tous de l'emmener avec eux et de le traiter avec les plus grands honneurs.

Les troupes conduites par Bellovèse et guidées par Aruns traversèrent donc les montagnes des Alpes par des chemins que peu de personnes connaissaient vraiment. Ils arrivèrent sans encombre dans la plaine du Pô. Là, il y eut quelques escarmouches avec des tribus du peuple des Ligures, mais les Gaulois en eurent facilement raison, car ils étaient très supérieurs en nombre et en armement. Et ce fut ainsi qu'ils soumirent les populations du nord de l'Italie, leur imposèrent leurs lois et s'installèrent en des endroits stratégiques qu'ils fortifièrent, afin qu'ils pussent leur servir de postes de surveillance et aussi de bases de départ pour leurs prochaines expéditions vers le sud.

Quand ils se furent ainsi organisés dans les meilleures conditions, d'autres Gaulois vinrent les rejoindre, ayant emprunté les chemins et les défilés que Bellovèse et les siens avaient suivis pour franchir les Alpes. Ce fut d'abord une troupe de Cénomans, conduite par un certain Élitovios. Ces hommes occupèrent les emplacements de Brixia et de Vérone. Puis ce furent les Salyens qui s'installèrent au milieu du vieux peuple des Ligures. Il y eut encore une troupe de Boiens et de Lingons qui traversa les Alpes Pennines, et enfin, la dernière arrivée, mais la plus importante en nombre et en valeur, une armée de Sénon[s] dont le chef, un combattant habile et redoutable, se nommait Brennus.

Ségovèse réunit autour de lui les principaux chefs et tint conseil sur ce qu'il convenait d'entreprendre. Au bout de nombreuses discussions, il fut décidé que le gros des armées gauloises resterait dans la plaine du Pô, et continuerait la conquête du pays, tandis que la troupe des Sénon[s], conduite par Brennus et guidée par Aruns, s'enfoncerait dans les montagnes, en direction de Clusium et de Rome[81].

Brennus et ses hommes se mirent en marche par des chemins que leur indiquait Aruns. La plupart du temps, ils furent bien accueillis par des tribus qui leur offraient l'hospitalité. Mais ils rencontrèrent également des gens hostiles qui voulurent s'opposer à leur passage. Alors, ils combattaient avec la dernière vigueur. Quand leurs troupes étaient rangées en ligne de bataille, certains d'entre eux se faisaient un honneur de s'avancer en dehors des rangs et de provoquer les plus braves de ceux qui leur étaient opposés à un combat singulier. Et, ce faisant, ils ne manquaient pas de crier des insultes et d'agiter leurs armes dans l'intention de frapper de terreur leurs adversaires.

Si quelqu'un répondait à leur provocation et se présentait pour combattre, ils se mettaient d'abord à chanter d'une voix forte les exploits de leurs ancêtres, faisant dans la foulée l'éloge de leurs propres vertus et exaltant la grandeur de leur peuple. En fait, ils tentaient, par une sorte d'intimidation, de saper le courage de ceux qui se trouvaient en face et de leur enlever toute confiance, en les insultant copieusement et en les ravalant au rang des êtres les plus méprisables de ce monde. Ils avaient souvent procédé de la sorte et savaient très bien que cela suffisait, dans la plupart des cas, à faire fuir leurs adversaires ou à les forcer à demander la paix. De plus, on racontait à leur propos qu'ils coupaient la tête des ennemis qui étaient tombés pendant le combat et qu'ils attachaient ces têtes au cou de leurs chevaux. On ajoutait qu'ayant remis à leurs serviteurs les dépouilles ensanglantées des vaincus, ils emportaient eux-mêmes ces têtes en entonnant des chants de victoire dans l'intention de les rapporter dans leurs demeures et de les clouer sur des piliers de bois ou de pierre, comme s'ils avaient, au cours d'une chasse, abattu des animaux féroces et qu'ils en gardaient les glorieux trophées, ce dont ils voulaient conserver le souvenir pour l'édification de leurs descendants **[82]**.

Au fracas de leur passage, les citoyens de certaines villes, épouvantés, couraient aux armes, et les habitants des campagnes s'enfuyaient, tentant de trouver refuge dans quelque retraite isolée des montagnes. Les Gaulois, fiers et arrogants et très sûrs de leur puissance, faisaient savoir partout, à grands cris, qu'ils allaient à Rome et que personne ne pourrait les en empêcher. Dans leur marche, le long des rivières, sur le flanc des montagnes, dans les profondeurs des forêts, les guerriers, les chars et les chevaux, largement déployés, occupaient un immense espace, dans une confuse et tumultueuse multitude, ce qui n'était pas sans impressionner tous ceux qui les apercevaient.

Déjà des messagers, partis de Clusium et de plusieurs autres villes, avaient apporté à Rome la nouvelle qu'une importante armée de Barbares hurlants et vociférants s'approchait, et cela accroissait une terreur que suscitait naturellement, chez tous les Romains, toute invasion d'un peuple venu du nord. Hâtivement, les habitants de Rome s'armèrent et se préparèrent à affronter ceux qui avaient l'audace de se risquer jusqu'à leur territoire, terre sacrée, puisqu'il avait été à l'origine un sanctuaire où leur ancêtre Romulus avait accueilli et protégé tous les hors-la-loi qui cherchaient un asile. Les habitants de Rome se sentirent en danger et, en quelques jours, formèrent une armée de volontaires animés du profond désir de défendre leurs familles et leurs biens de toute agression d'où qu'elle pût venir.

Mais cette troupe, hâtivement constituée, n'avait aucune cohésion. Elle se dirigea dans le plus complet désordre vers le nord dans l'espoir, non pas de faire reculer les envahisseurs, mais de les arrêter et de leur démontrer la volonté des citoyens de Rome de résister à l'agression dont ils étaient les victimes. Ce fut à peine à onze milles de Rome que les deux troupes se rencontrèrent, à l'endroit où

le fleuve Allia, roulant du haut des Monts Crustumins, creusait son lit dans une vallée verdoyante, serpentait aux abords d'une route bien entretenue et courait se perdre dans les eaux du Tibre. Partout, en face et autour des Romains, le pays était rempli d'ennemis, et ceux-ci, d'humeur bruyante et tumultueuse, faisaient entendre au loin l'horrible harmonie de leurs chants sauvages et de leurs bizarres clameurs qui ressemblaient davantage à des incantations magiques qu'à des chants de guerre destinés à exalter l'héroïsme des combattants **[83]**.

Pour ne pas se laisser envelopper par l'ennemi, les Romains durent accomplir une manœuvre périlleuse : ils prolongèrent les ailes de leur armée le plus possible, mais ils eurent beau faire, ils ne réussirent pas à égaler le front des Gaulois. À leur droite, s'élevait un tertre sur lequel les Romains eurent la sagesse de placer leur réserve afin qu'elle pût intervenir en cas de nécessité sur n'importe quel endroit du champ de bataille. Mais cette mesure, tout à fait logique en tactique militaire, se retourna contre eux et donna le signal de la terreur et de la fuite, ce qui ne fut pas sans déplaire à leurs adversaires qui s'efforçaient de placer les Romains dans une situation de défensive. En effet, Brennus, le chef des Gaulois, qui redoutait un piège de la part d'ennemis inférieurs en nombre, crut que ceux-ci avaient l'intention de profiter du moment où le choc s'engagerait avec le front des troupes pour lancer la réserve sur leurs flancs. Alors, pour devancer une telle manœuvre, il marcha droit sur le tertre, persuadé que s'il pouvait s'en emparer, l'immense supériorité numérique de ses troupes lui permettrait une victoire facile dans la plaine. Pour l'instant, le sort et la science militaire étaient nettement du côté des Gaulois.

Dans l'armée opposée, la manœuvre provoqua une grande surprise, car les Romains s'attendaient à un choc frontal. Ils se virent frustrés d'un contact direct et s'imaginèrent que les Gaulois étaient encore plus nombreux qu'eux. Frappés de terreur, ils ne songèrent plus qu'à fuir le champ supposé de la bataille, et dans leur affolement, ils se dirigèrent du côté de Veies, une ville qui, depuis des décennies, était en conflit avec Rome. Certains d'entre eux, se voyant pris entre deux forces ennemies, abandonnèrent toute volonté de combattre et préférèrent s'éparpiller dans la campagne.

Sur le tertre, l'avantage de sa situation préserva pendant quelque temps la réserve. Mais, dans le reste de l'armée romaine, les plus proches sur leurs flancs, et les plus éloignés derrière eux, eurent à peine entendu le cri de guerre des Gaulois que, sans réagir, sans rien tenter, avant même de se mesurer avec l'ennemi, sans combat, et d'ailleurs sans blessure, ils prirent tous la fuite, et aucun d'eux ne périt en combattant.

En revanche, cette débandade effrénée gêna considérablement le reflux de l'arrière-garde qui, dans l'impossibilité de suivre le gros des troupes et menacée de tous côtés par les Gaulois, dut se résoudre à s'éparpiller dans la campagne et à se réfugier sur les hauteurs qui dominaient le fleuve. Et si les combats ne furent guère meurtriers pour l'ensemble des Romains, il n'y en eut pas moins de

nombreuses victimes. En effet, sur la rive du Tibre, l'aile gauche, qui s'était enfuie tout entière après avoir jeté ses armes, subit des pertes considérables. De nombreux soldats ne savaient pas nager, d'autres étaient alourdis par le poids de leurs vêtements et de leur cuirasse. Alors pressés les uns contre les autres dans les endroits les plus étroits de la vallée, ils furent engloutis dans les eaux du fleuve. Cependant, les premiers fuyards, qui composaient l'avant-garde, parvinrent à s'échapper du piège où ils s'étaient involontairement jetés et réussirent à gagner Veies. Là, malgré l'hostilité manifeste des habitants de cette ville, ils se trouvèrent relativement en sécurité. Quant à l'aile droite, elle se retira en hâte dans Rome et, sans même songer à fermer les portes, elle se réfugia à l'intérieur de la forteresse.

Le prodige d'une victoire si soudaine plongea les Gaulois dans une sorte d'engourdissement. La crainte les retint longtemps immobiles, ne sachant trop que penser de ce qui venait d'arriver. En fait, ils redoutaient un piège : cette fuite des Romains n'était-elle pas une feinte pour les faire tomber dans une embuscade ? Ils se décidèrent enfin à l'action. Ils dépouillèrent les morts, entassèrent, selon leurs usages, les armes en monceaux et, n'apercevant aucune manifestation offensive, se mirent en marche pour arriver à Rome un peu avant le coucher du soleil. Les cavaliers envoyés en éclaireurs annoncèrent que les portes de la ville n'étaient pas fermées, qu'il n'y avait point de postes pour les protéger et qu'on ne voyait aucun soldat sur les murailles. Ces nouvelles leur parurent un nouveau prodige, et la crainte les retint une fois de plus. La peur qu'ils avaient de la nuit et l'ignorance des lieux où ils allaient s'engager les contraignirent à établir leur camp entre la ville et la rivière qu'on appelle Anio. Des éclaireurs firent le tour des remparts afin de reconnaître les autres portes et de savoir quel était le but de leurs ennemis dans cette situation si désespérée. Mais ils n'apprirent rien qui pût leur être utile.

Ils entrèrent tranquillement dans Rome le lendemain matin, par la Porte Colline, restée ouverte, promenant leurs regards sur les temples des dieux et sur la forteresse qui leur paraissait le seul endroit défendu. Ils laissèrent au bas de cette forteresse une petite troupe pour prévenir une attaque éventuelle pendant leur dispersion, et ils se répandirent à travers les rues désertes dans l'intention de se livrer au pillage. Les uns se précipitèrent en grand nombre dans les premières maisons, d'autres gagnèrent les plus éloignées qu'ils pensaient trouver intactes et remplies de riche butin. Puis, effrayés par cette solitude et craignant d'être victimes d'un étrange sortilège, ils cessèrent d'errer dans la ville et revinrent se grouper sur le Forum et dans ses alentours immédiats.

Là, ils remarquèrent que les maisons du peuple étaient soigneusement fermées, mais que les cours intérieures des demeures les plus somptueuses étaient grandes ouvertes. Ils hésitèrent moins à briser les obstacles que leur présentaient les unes qu'à pénétrer dans les autres, car ils éprouvaient une sorte de respect religieux à la vue de ces hommes vénérables, assis dans leurs vestibules et qui, à cause de leur costume solennel, de leur attitude imposante et de la gravité de leur visage, semblaient représenter la majesté des dieux. Les Gaulois demeuraient debout à les

contempler comme des statues, quand l'un d'eux s'avisa, dit-on, de passer doucement la main sur la barbe du sénateur Marcus Papirius qui, selon l'usage du temps, la portait fort longue. Le Romain, pensant que ce geste était une insulte, frappa de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois dont il déclencha la colère. Ce fut la première victime. Bientôt tous les autres furent égorgés sur leurs sièges curules. Une fois les sénateurs massacrés, personne ne fut épargné, et le pillage fut suivi de l'incendie des maisons dévastées.

Après une folle guerre de plusieurs jours contre les maisons de la ville, voyant au sommet de la forteresse, au milieu des incendies et des débris de cette ville conquise, des ennemis encore en armes, les Gaulois décidèrent de lancer un assaut contre ceux qui semblaient ainsi les narguer. Au point du jour, un signal les rassembla sur le Forum. Ils se formèrent en bataillons puis, poussant d'épouvantables cris et formant la tortue, ils s'élancèrent au combat. Les Romains les laissèrent monter jusqu'au milieu de la colline et, de cette hauteur dont la pente leur était favorable, ils se ruèrent sur les assaillants, frappant et renversant les Gaulois tant et si bien que jamais ceux-ci ne recommencèrent ensemble ou isolément une telle attaque.

Renonçant donc à l'espoir de forcer ou d'emporter la forteresse, ils décidèrent de l'assiéger jusqu'à ce que ses défenseurs, comprenant que tout était perdu, fussent contraints à se rendre. Mais dans l'ivresse de leur victoire, avec beaucoup d'insouciance, ils avaient brûlé toutes les réserves de blé de la ville et, pendant ce temps, les Romains qui avaient échappé au désastre de l'Allia avaient recueilli tout ce qu'ils avaient pu trouver de grains dans les environs pour les transporter dans la ville d'Ardée où ils s'étaient réfugiés. Les Gaulois, sachant qu'il leur faudrait une nourriture abondante pour assurer le siège de la forteresse, qui menaçait d'être long, divisèrent alors leur armée en deux groupes. L'un d'eux s'éloigna dans le but de piller les nations voisines, l'autre demeura sur place pour assurer le siège. Et des fourrageurs de campagne furent désignés pour veiller au ravitaillement de chacun.

Or, la ville d'Ardée était le lieu où Marcus Furius Camillus avait été exilé ^[84]. Depuis que les Gaulois avaient envahi le pays, comme il était privé de tous ses droits parmi les citoyens romains, il n'avait rien dit ni entrepris. Mais quand on lui annonça qu'une armée gauloise s'approchait de la ville et que les Ardéates effrayés tenaient conseil pour savoir s'ils devaient se rendre ou combattre, Camille se précipita à l'assemblée.

Il s'aperçut que les habitants d'Ardée avaient perdu tout courage à cause des récits fabuleux qu'on répétait sur les Gaulois, leur haute stature et la férocité qu'ils manifestaient dans les combats. Il décida de les reconforter par de sages paroles et leur démontra qu'ils devaient se défendre contre ces ennemis venus d'ailleurs.

— Ces hommes dont les hordes confuses arrivent vers nous, leur dit-il, tiennent de la nature une taille et un courage au-dessus de l'ordinaire, mais ils manquent

de constance. Dans les batailles, ils sont plus effrayants que redoutables, le désastre de Rome en est la preuve : les portes de Rome étaient ouvertes quand ils sont entrés dans la ville. Mais, dans la forteresse, une poignée d'hommes les tient en échec. Et bientôt, vaincus par l'oisiveté et l'ennui du siège qu'ils ont commencé, ils s'éloigneront et se jetteront sur les campagnes, ne sachant pas trop où aller. Chargés de viandes et de vins, dont ils se gorgeront avec avidité, ils se coucheront pour la nuit sur le bord des ruisseaux comme des bêtes sauvages. C'est alors qu'il conviendra de les attaquer et de les chasser de nos terres !

Ainsi parla Camille devant les habitants d'Ardée. Ce discours eut le don de réveiller leur ardeur et de les rendre confiants dans l'avenir. L'assemblée une fois levée, ils réparèrent leurs forces et, à un signal, dans le silence de la nuit, ils sortirent de la ville en bon ordre et sans faire aucun bruit. Non loin de là, dans la vallée, ils trouvèrent les Gaulois endormis, sans défense et sans gardes. Sans hésiter, ils s'élancèrent contre eux en poussant de grands cris. Nulle part il n'y eut de véritables combats : ce fut partout un carnage. On égorgeait des corps nus encore engourdis par l'ivresse ou le sommeil. Cependant, les Gaulois les plus éloignés se réveillèrent et se levèrent de leurs couches de feuillages mais, ignorant de quel côté venait le danger, si certains d'entre eux se lancèrent aveuglément au milieu des Romains, la plupart préférèrent s'enfuir, épouvantés, dans la direction de Rome.

Le lendemain, tous les Romains qui avaient échappé au désastre de l'Allia s'étaient regroupés entre Ardée et Veies. Ils se concertèrent entre eux et décidèrent de confier le commandement de leurs troupes à Camille. Mais, étant donné l'interdiction qui frappait celui-ci, ils devaient avoir l'assentiment du Sénat. Or, les sénateurs se trouvaient tous enfermés à Rome, dans l'enceinte de la forteresse. Il fallait donc leur envoyer un messenger pour obtenir leur avis. Mais il était très dangereux de franchir les postes qui étaient tenus par les Gaulois. Un courageux jeune homme du nom de Pontius Cominius s'offrit pour accomplir cette délicate mission. Il prit place dans une barque faite avec des écorces et se laissa aller dans les courants du Tibre jusqu'à parvenir, dans le plus grand silence, au pied de la ville. Là, ayant abordé au rivage, il gravit un rocher escarpé que, pour cette raison même, les Gaulois avaient négligé de garder, continua sur une pente très raide qu'il connaissait bien et put ainsi, sans se faire remarquer, entrer dans la forteresse. Il y fut accueilli avec joie et délivra le message dont il avait été chargé. Les sénateurs qui se trouvaient là furent unanimes à approuver la décision que les soldats romains avaient prise de rappeler officiellement Camille et de lui confier le commandement de cette armée reconstituée en hâte. Et, avant la fin de la nuit, le jeune Cominius sortit de la forteresse, emprunta le même chemin et s'éloigna sans être inquiété ^[85].

Cependant, le matin suivant, quelques Gaulois étaient passés par hasard près du chemin que Cominius avait suivi la nuit précédente pour monter et redescendre de la forteresse. Ils remarquèrent en plusieurs endroits les traces de

ses pieds et de ses mains. Ils allèrent aussitôt faire leur rapport à leur chef Brennus qui se transporta sur les lieux et examina lui-même les traces avec beaucoup d'attention. Le soir, il rassembla ceux de ses guerriers qui lui semblaient les plus souples et les plus légers, donc les plus adroits à gravir les rochers.

— Nos ennemis, leur dit-il, nous montrent eux-mêmes le chemin qui mène jusqu'à eux et qui jusqu'à présent nous était inconnu. Ils nous font voir qu'il n'est ni impraticable, ni inaccessible. Ce serait une honte pour nous si, possédant une telle information, nous n'en profitons pas pour compléter notre victoire, si nous abandonnions cette forteresse sous prétexte qu'elle est imprenable alors que ce sont nos ennemis qui nous enseignent par où elle peut être prise !... Où un homme a passé facilement, plusieurs personnes pourront monter, l'une après l'autre avec d'autant moins de peine qu'elles s'aideront et se soutiendront mutuellement [86].

Le discours de leur chef anima les Gaulois d'une ardeur toute nouvelle. Ils promirent à Brennus de tout tenter pour pénétrer dans la forteresse et y préparer l'assaut que le gros des troupes engagerait peu après. Quand la nuit fut très profonde, les guerriers que Brennus avait désignés s'engagèrent dans le chemin que leur avait tracé involontairement l'intrépide Pontius Cominius. Ils parvinrent sans encombre au sommet dans un silence si profond qu'ils trompèrent les sentinelles et même les chiens dont, surtout la nuit, le moindre bruit éveille pourtant l'inquiétude, ce qui provoque chez eux de furieux aboiements qui sont autant d'avertissements sur la proche présence d'étrangers animés d'intentions hostiles.

Cependant, les Gaulois ne trompèrent pas la vigilance des oies consacrées à la déesse Junon que, en une période d'extrême disette, on avait épargnées. Éveillé par leurs cris et le battement de leurs ailes, Marcus Manlius, qui avait été consul trois ans auparavant et qui était célèbre par ses exploits, sauta sur ses pieds, saisit ses armes et, ayant alerté ses compagnons, s'élança sur les assaillants. Tandis que les autres couraient au hasard, lui, d'un coup de bouclier, renversa un Gaulois qui avait déjà pris pied sur le plateau. Sa chute entraîna celle de ceux qui le suivaient au plus près. Les autres Gaulois, troublés par le tumulte, lâchèrent leurs armes pour s'accrocher aux rochers contre lesquels ils se plaquaient. Mais ils étaient en état d'infériorité et incapables de se défendre à moins de dévaler la pente. Manlius les égorgea l'un après l'autre. Et bientôt, tous les Romains qui se trouvaient à l'intérieur de l'enceinte, alertés par les cris, arrivèrent à la rescousse. Ils se massèrent le long des remparts et, tous ensemble, ils envoyèrent sur leurs ennemis une grêle de flèches et surtout des pierres qui les obligèrent à lâcher prise. Ce fut ainsi que le détachement entier des Gaulois fut précipité dans le bas de la ville.

Depuis lors, les deux parties demeurèrent dans l'expectative, tout en redoublant de vigilance, les Gaulois parce qu'ils connaissaient à présent le secret des communications entre Rome et les troupes romaines massées entre Veies et Ardée, les Romains parce qu'ils redoutaient d'être de nouveau attaqués pendant la

nuit selon la méthode qui venait d'être employée.

Étant donné cette inertie de la part des deux camps, une telle situation risquait de se prolonger durant des semaines. Et Camille ne se pressait guère d'engager les troupes dont il disposait, sans doute parce qu'il attendait que vinssent d'autres renforts depuis les cités alliées de Rome. Cependant, comme c'était en plein été et que la chaleur était grande, des maladies pestilentielles mirent le désarroi parmi les Gaulois. Ils avaient établi leur camp dans un creux entre plusieurs tertres qui leur servaient de tours d'observation, mais dans de très mauvaises conditions. Le sol y était brûlant et les incendies qu'ils avaient allumés dans la ville rendaient la chaleur encore plus intolérable pour des hommes qui étaient accoutumés à des climats froids et humides. Le moindre souffle de vent soulevait plus de cendre que de poussière et rabattait sur eux des fumées âcres et nauséabondes. Une langueur mortelle s'emparait de beaucoup d'entre eux, une maladie comparable à celle qui ravage les troupeaux.

Ceux qui avaient la force de résister à cette épidémie furent bientôt épuisés d'ensevelir tous leurs morts, et ils prirent le parti de les brûler ensemble et pêle-mêle : c'est de là qu'a été nommé le *Bûcher des Gaulois*, l'un des quartiers de la ville. Mais bientôt, comme les assiégés manquaient de ravitaillement et que les assiégeants étaient inquiets quant à la suite des événements, une trêve fut accordée aux Romains par les Gaulois, ce qui permit d'ouvrir des négociations avec l'accord de tous les chefs. D'ailleurs, les Gaulois faisaient entendre assez nettement qu'il ne leur faudrait pas une rançon bien considérable pour qu'ils consentissent à lever le siège. Et l'assemblée des sénateurs chargea les tribuns militaires de négocier.

Une entrevue eut alors lieu entre le tribun Quintus Sulpicius et Brennus, le chef des Gaulois. Après de longues discussions où chacune des deux parties voulait tirer le maximum de la situation, il fut convenu que les Gaulois consentiraient à se retirer si on leur versait une somme de mille livres d'or. Quintus Sulpicius revint dans la forteresse et exposa devant les sénateurs le résultat de sa mission. Tous furent d'avis qu'il fallait en venir là et ils ordonnèrent qu'on allât puiser dans le trésor qui était gardé dans le temple de Janus de quoi rassasier la rapacité des Gaulois.

Mais cette transaction, si honteuse pour un peuple qui devait dominer l'univers ^[87], devint encore plus humiliante. En effet, lorsque Sulpicius et quelques Romains chargés des pièces d'or qu'on leur réclamait se présentèrent devant Brennus, celui-ci ne manqua pas de les faire attendre avant de les admettre dans sa tente. Puis, au moment de la pesée, il fit apporter de faux poids. Quintus Sulpicius s'en aperçut et protesta, refusant une telle ignominie qui lui paraissait un manquement à la foi donnée. Alors Brennus éclata de rire et plaça en plus des faux poids sa propre épée dans la balance en s'écriant :

— Malheur aux vaincus ^[88] !...

Néanmoins, les Gaulois, ravis d'avoir réussi dans leur entreprise et soulagés de ne pas avoir à battre en retraite à cause des maladies qui s'abattaient sur eux, se hâtèrent de lever le camp. Mais ils manquaient de bateaux pour traverser le Tibre. Alors, désireux de se débarrasser d'eux le plus vite possible, les sénateurs leur en firent apporter. Et même, comme plus tard les Gaulois ne revenaient pas assez vite dans leur pays, on envoya des messagers aux populations alliées afin qu'elles ouvrirent, à travers les marais pontins, un chemin large et praticable qui fut, depuis lors, appelé « Voie Gauloise **[89]** ».

Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois revinrent cependant inquiéter les Romains. Ils s'avancèrent jusqu'à Albe avec une armée considérable. Cette fois-là, les Romains, qui se souvenaient avec amertume du désastre de l'Allia, n'osèrent pas marcher à leur rencontre, parce que cette attaque soudaine les avait surpris et ne leur avait pas laissé le temps de convoquer leurs alliés. Mais les Gaulois négligèrent Rome, se contentant de piller les campagnes d'alentour et d'en ramener un abondant butin.

Douze ans après cette expédition, il y eut une troisième incursion de la part des Gaulois. Ils étaient bien décidés à s'emparer des richesses qu'on supposait appartenir aux Romains, mais cette fois, ceux-ci avaient été prévenus de leur arrivée et les attendaient, bien résolus à leur barrer le passage. Devant le déploiement de l'armée romaine, et sans doute parce qu'ils n'avaient pas un chef aussi entreprenant et aussi audacieux que Brennus, les Gaulois, quelque peu intimidés et ne pouvant d'ailleurs se mettre d'accord entre eux sur la conduite à tenir, opérèrent pendant la nuit une retraite qui ressemblait fort à une fuite. Ils retournèrent, sans aucune perte mais sans aucun profit, dans leur pays **[90]**.

CHAPITRE IV

La marche sur Delphes

Tandis que Bellovèse s'était dirigé vers l'Italie avec des guerriers venus de tous les peuples de la Gaule, son frère Ségovèse avait pris la direction de l'Orient, vers la forêt hercynienne ^[91]. Ils étaient guidés par le vol des corbeaux, car les Gaulois excellaient plus que la plupart des autres dans l'art de la divination par l'observation des oiseaux. Ce peuple farouche, audacieux, qui ne craignait pas d'affronter tout ennemi qui voulait s'opposer à lui, fut le premier depuis Hercule à devoir uniquement à ses exploits l'admiration et la terreur du monde, ainsi que le nom d'immortel. Ils franchirent donc la cime redoutable des Alpes et les lieux dont le froid semblait avoir jusqu'alors fermé l'accès. Ils traversèrent ensuite l'Illyrie, égorgeant tous les Barbares qu'ils rencontraient, et allèrent s'établir ensuite en Pannonie. Là, ils demeurèrent un assez long temps sous l'autorité de Ségovèse. Mais, comme ils devenaient trop nombreux et qu'il était difficile de nourrir l'ensemble de leurs enfants, tout un groupe de Gaulois décida de quitter la Pannonie et d'aller chercher ailleurs de nouvelles terres. Et ils s'en allèrent vers l'Illyrie ^[92].

On raconte que les Illyriens mangeaient et buvaient tout le long de la journée, assis dans leurs demeures. Ils s'invitaient les uns les autres à des festins interminables afin de boire et de manger dans les derniers excès. C'est pourquoi les Gaulois, qui leur avaient déclaré la guerre et qui avaient eu connaissance de leur intempérance, imaginèrent une ruse pour en venir à bout plus facilement.

Leur chef, qui était un certain Brennus ^[93], demanda à tous ses hommes d'inviter dans sa tente le plus d'Illyriens qu'ils pourraient. On dresserait des tables bien mises et bien pourvues, mais on mêlerait aux viandes une certaine herbe dont la propriété était de relâcher le ventre.

Les Gaulois reconnurent que c'était une remarquable tactique et agirent de

cette façon, obéissant scrupuleusement aux conseils de Brennus. Ils préparèrent de copieux repas et, sous couvert de bonnes relations, ils invitèrent le plus qu'ils purent d'Illyriens. Ceux-ci succombèrent à leur goinfrerie et, lorsqu'ils se sentirent au plus mal, la plupart d'entre eux furent aisément tués par les Gaulois, tandis que d'autres, qui avaient pu s'échapper, mais qui ne pouvaient arrêter le flux de leur ventre, se jetèrent dans la rivière et s'y noyèrent ^[94].

Mais certains racontent bien différemment les péripéties de la lutte entre les Gaulois et les Illyriens. Ceux-ci avaient gravement offensé le dieu Apollon en pillant un temple qui lui était dédié, et le dieu avait décidé de se venger cruellement. Avant que ne s'engageât la bataille entre les Gaulois et les Illyriens, un terrible orage éclata au-dessus de la tête de ces derniers. Tous les guerriers furent persécutés par la foudre, des tempêtes et des pluies torrentielles. Ceux qui purent s'échapper de la bourrasque durent subir d'autres tourments. En effet, à peine étaient-ils rentrés dans leur pays que la terre engendra une quantité innombrable de grenouilles à cause de la putréfaction et de l'infection qui polluaient toutes les eaux des rivières et des lacs. De plus, à la suite des exhalaisons malsaines issues de la terre, l'air devint si infect qu'une forte épidémie de peste se déclara. Alors, pour fuir ce fléau, les Illyriens survivants furent contraints d'abandonner leur pays et d'aller demander asile chez des peuples voisins ^[95].

Quoi qu'il en soit de ces histoires, la réputation qu'avaient acquise les Gaulois suffisait largement pour que des populations entières prissent la fuite à leur approche. On répétait que les Gaulois ne se plaisaient que lorsqu'ils envahissaient une nouvelle contrée. Ils s'y livraient au brigandage au mépris des habitants, pillant et brûlant les villages sur leur passage et n'hésitant pas à massacrer ceux qui n'avaient pas eu le temps de se mettre à l'abri.

Ces Gaulois étaient tous bien équipés pour la guerre. Ils avaient pour armes défensives des boucliers aussi hauts qu'un homme et que chaque guerrier ornait à sa manière. Comme ces boucliers servaient non seulement de défense mais aussi d'ornement, certains y faisaient graver des figures de bronze en bosse, travaillées avec beaucoup d'art et d'habileté. Leurs casques de bronze étaient garnis de grandes saillies, ce qui leur donnait un aspect fantastique, inspirant même la frayeur à ceux qui les voyaient de loin. À quelques-uns de ces casques étaient fixées des cornes, à d'autres se trouvaient des figures en relief d'oiseaux ou de quadrupèdes, notamment de sangliers. Ils avaient des trompettes barbares, d'une facture particulière, qui rendaient un son rauque qui ne faisait qu'amplifier le tumulte des combats.

Ils avaient aussi des devins qui les accompagnaient partout et qu'ils tenaient en grande vénération. Ces devins prédisaient l'avenir en observant le vol des oiseaux, mais également les entrailles des victimes de leurs cultes sanguinaires. Lorsqu'ils consultaient les augures sur quelque événement important, ils avaient alors une

coutume incroyable : ils massacraient un homme en le frappant avec un poignard dans la région au-dessus du diaphragme et prédisaient ensuite l'avenir d'après la chute de la victime, d'après les convulsions de ses membres et l'écoulement de son sang. Mais seuls leurs prêtres avaient le droit de procéder à de tels sacrifices, car ce sont ceux-ci, qu'ils appellent des druides, qui détiennent les vrais pouvoirs, bien au-dessus des rois et des chefs ^[96].

Ces Gaulois avaient d'ailleurs tout pour inspirer la terreur, mais aussi, très souvent, le respect. Leur haute stature étonnait les populations des pays qu'ils traversaient, et leur comportement, qui allait jusqu'à l'audace la plus extrême, attirait même l'admiration de leurs ennemis. On raconte que certains d'entre eux étaient venus chercher l'amitié du grand Alexandre, le roi de Macédoine, qui avait conquis la Grèce et une grande partie de l'Asie. Ils furent reçus avec bienveillance et un engagement d'amitié fut conclu entre eux, appuyé sur des serments solennels. À la fin de l'entrevue, Alexandre leur demanda ce qu'ils craignaient le plus au monde, persuadé qu'ils allaient répondre que c'était lui-même, dont le nom s'étendait partout et dont la réputation pouvait être cause de beaucoup de crainte.

Il fut grandement déçu. Les Celtes habitaient des pays au climat froid et humide qui n'intéressaient guère le roi de Macédoine, lequel portait l'effort de ses armes dans d'autres directions. Ils pensaient donc n'avoir rien à craindre de celui qui se prétendait le maître de tant de pays lointains.

— Nous ne craignons qu'une seule chose, répondirent-ils, c'est que le ciel ne nous tombe sur la tête !...

Alexandre fut bien étonné de cette réponse, mais elle avait forcé son admiration. Il congédia les Gaulois en leur donnant les titres d'amis et d'alliés, répétant à qui voulait l'entendre que les Gaulois étaient des hommes fiers et indomptables ^[97].

Cependant, quand ils furent établis dans le pays des Illyriens, les Gaulois brûlèrent du désir d'aller plus loin. On leur avait raconté que, quelque part chez les Grecs, il y avait un sanctuaire fameux où l'on venait de partout pour consulter une prêtresse, nommée la Pythie, qui exprimait la parole du dieu Apollon. On ajoutait que ce sanctuaire contenait des trésors qu'y déposaient les nombreuses cités de la Grèce voulant ainsi les mettre sous la protection du dieu. La soif de l'or, autant que l'attrait de pays qui produisaient en abondance le vin et l'huile d'olive, constituaient des motifs suffisamment puissants pour décider les Gaulois à s'enfoncer plus avant dans ces régions montagneuses afin d'y découvrir des endroits où ils pourraient s'établir et bénéficier des richesses que la terre pourrait leur offrir.

Après de nombreuses discussions, on décida qu'une troupe partirait en reconnaissance sous l'autorité d'un certain Cambaulès. Bien armés et bien

préparés à affronter des climats qui ne leur étaient pas familiers, Cambaulès et ses hommes franchirent d'étroits défilés et parvinrent jusqu'en Thrace. Mais là, ils n'osèrent pas aller plus loin. Ils revinrent donc rejoindre leurs compatriotes et leur firent un rapport complet sur ce qu'ils avaient vu et entendu.

Les Gaulois tinrent conseil et il fut décidé qu'on enverrait une forte armée de cavaliers, de fantassins et de combattants en chars vers le sud, mais en trois groupes différents de façon à pouvoir attaquer les Grecs sur plusieurs fronts et disperser ainsi leurs forces. La première de ces troupes fut confiée à un chef de grande autorité qui avait nom Kerethrios. La seconde fut sous le commandement d'un certain Kichorios et de Brennus lui-même, et la troisième fut placée sous l'autorité de Bolgios, qui était le fidèle lieutenant de Brennus et en qui celui-ci avait toute confiance. Ce fut la troupe de Bolgios qui se dirigea vers le pays des Macédoniens, au mépris d'ailleurs des traités d'amitié qu'ils avaient passés jadis avec Alexandre le Conquérant ^[98].

Mais le nom des Gaulois était si redouté dans la plupart des pays qu'ils traversaient qu'on vit des rois qui n'étaient pas attaqués par eux venir à leur rencontre pour leur acheter la paix à prix d'or. Seul, Ptolémée, roi de Macédoine ^[99], apprit sans effroi leur arrivée et prit ses dispositions pour les arrêter dans leurs conquêtes. Agité par les Furies vengeresses qui le poursuivaient à cause des innombrables crimes et même des parricides qu'il avait commis, il alla à leur rencontre avec une poignée de soldats en désordre, comme s'il était aussi facile de faire la guerre ouvertement que d'assassiner lâchement tous ceux qui s'opposaient à ses ambitions.

Les Gaulois, ayant appris que Ptolémée voulait s'opposer à leur passage, lui envoyèrent des messages pour connaître ses dispositions et savoir s'il voulait acheter la paix. Or Ptolémée se glorifia devant les siens d'avoir contraint les Gaulois à implorer la paix par crainte d'être vaincus dans une guerre. Il reçut les envoyés gaulois avec morgue et suffisance et leur tint un discours impertinent :

— Il ne peut être question de paix entre nous, déclara-t-il avec arrogance, que si vous me livrez vos armes et vos chefs comme otages. Je ne me fierai à vous que si vous êtes désarmés.

Les messagers gaulois retournèrent au camp de Bolgios et rapportèrent à celui-ci ce qu'il en était de leur entrevue avec le roi de Macédoine. Ayant écouté attentivement leur récit, les Gaulois qui étaient présents se mirent à rire et s'écrièrent tous avec mépris que Ptolémée, tout fier qu'il était, verrait bientôt, et à son détriment, si c'était par crainte ou par pitié qu'ils avaient engagé des pourparlers de paix avec lui. Quelques jours plus tard, la bataille s'engagea, mais elle ne dura pas longtemps : les Macédoniens, bien moins nombreux que les Gaulois et bien moins expérimentés, furent vite taillés en pièces. Ptolémée, couvert de blessures, fut fait prisonnier et tué. Sa tête, mise au bout d'une lance, fut promenée sur le champ de bataille pour épouvanter l'ennemi. Et ce qui restait

des Macédoniens, devant ce spectacle affligeant, prirent le parti de s'enfuir au plus vite du lieu de la bataille, harcelés néanmoins par leurs vainqueurs qui s'acharnaient contre eux **[100]**.

Bolgios, le chef de cette troupe de Gaulois, une fois revenu de la poursuite des fuyards, rassembla les captifs et commit alors une action aussi barbare qu'étrange : il choisit les plus beaux et les plus robustes de ceux qu'il voyait devant lui et ordonna qu'ils fussent immolés selon les rites de leur nation, au nom des dieux immortels. Quant aux autres prisonniers, ne voulant pas qu'ils fussent à la charge de leurs vainqueurs, il les fit tous passer par l'épée **[101]**.

Peu de Macédoniens purent échapper à la fureur vengeresse des Gaulois. Le plus grand nombre d'entre eux, après avoir cru se réfugier dans certains villages isolés sur les montagnes, fut rattrapé par les guerriers de Bolgios et mis à mort sans pitié. Quand ils apprirent la nouvelle de ce désastre et de la fin tragique de leur roi, les habitants de Macédoine furent atterrés et comprirent que rien n'arrêterait plus les Gaulois dans l'invasion de leur pays. Ils se réfugièrent alors à l'intérieur de l'enceinte de leurs villes et en fermèrent hâtivement les portes. Ils étaient tous dans la plus extrême consternation et ne savaient que faire pour se protéger. Ce fut alors qu'un certain Sosthènes, qui était l'un de leurs principaux chefs, se mit en devoir de rassembler la jeunesse et de l'emmener au combat. Il eut ainsi l'opportunité de bousculer les Gaulois qui se vautraient dans l'ivresse, après leur victoire, et qui refluèrent en désordre vers le nord **[102]**.

Cependant, Brennus, chef de la troupe de Gaulois qui s'étaient avancés jusqu'en Grèce, apprit que ses compatriotes commandés par Bolgios avaient vaincu les Macédoniens. Il commença par s'en réjouir, mais quand on lui dit que les hommes de Bolgios n'avaient pas osé aller plus loin, il entra dans une violente colère. Indigné qu'après un tel succès les Gaulois eussent abandonné si facilement un butin immense grossi de toutes les dépouilles de l'Orient, il prit sur lui de rassembler quinze mille cavaliers et cent cinquante mille fantassins. Et, avec eux, il se mit rapidement en marche et fondit sur la Macédoine. Tandis qu'il ravageait les campagnes, Sosthènes vint l'attaquer avec ce qui restait de l'armée macédonienne et la milice de jeunes gens qu'il avait recrutés. Mais si les Macédoniens étaient décidés à ne pas laisser envahir plus longtemps leur pays, ils n'étaient pas assez nombreux pour s'opposer efficacement aux Gaulois de Brennus. Ils furent aisément battus par un adversaire en nombre et qui s'enorgueillissait bruyamment de ses précédents succès. Alors, les Macédoniens coururent se réfugier à l'intérieur des enceintes de leurs villes, laissant ainsi le champ libre à Brennus qui put dévaster sans être inquiété toutes les contrées avoisinantes **[103]**.

Pourtant, à cette première tentative comme lors de la première avec Bolgios, les Gaulois, soit par fatigue, soit par crainte d'un châtement divin, n'osèrent pas aller

plus loin. Cela n'était pas du goût de Brennus qui, ivre de conquête et dévoré par l'ambition, voulait envahir toute la Grèce et s'emparer des richesses qui avaient été amassées dans le sanctuaire de Delphes sous la protection du dieu Apollon. Persistant dans ses intentions, le chef gaulois ne cessa de faire tous ses efforts pour engager ses hommes à prendre les armes contre les Grecs. Il les haranguait avec habileté chaque fois qu'il en avait l'occasion et ne manquait pas de leur représenter d'un côté la Grèce épuisée par une guerre qui durait à présent depuis trop longtemps et, de l'autre, l'opulence de ses villes, la richesse de ses temples et la quantité d'or et d'argent qui reviendrait bientôt aux vainqueurs **[104]**.

De plus, Brennus, qui ne manquait pas d'esprit d'initiative, imagina une mise en scène pour exciter les Gaulois à le suivre dans l'expédition qu'il projetait. Dans les assemblées du peuple, il faisait monter des prisonniers grecs, petits, faibles, la tête rasée, l'air désabusé, et à côté plaçait les plus grands et les plus forts des Gaulois, le visage énergique, les cheveux longs et munis d'armes de toutes sortes. Le contraste ne pouvait être que saisissant.

— Voyez, leur disait-il, la petite taille de nos ennemis et comparez-la avec celle de nos vaillants guerriers. Comment nous, les Gaulois, qui sommes si forts et si bien préparés au combat, pourrions-nous avoir peur contre des gens si petits et si faibles ? Réveillez-vous de votre torpeur, Gaulois, et partez hardiment sur les chemins glorieux que vos ancêtres qui ont accompli tant d'exploits vous ont tracés depuis toujours **[105]**.

Brennus leva donc une armée formidable qui comprenait cent cinquante-deux mille fantassins et deux mille quatre cents cavaliers. Chaque guerrier avait deux valets montés derrière lui. Si le cavalier perdait son cheval, l'un des deux valets lui donnait le sien. Si le guerrier était tué, le valet prenait sa place. Si le maître et le valet subissaient le même sort, le second valet leur succédait. Les Gaulois appelaient cette sorte de milice *trimarkesia*, du mot *marka* qui, en langue celtique, signifie « cheval ». Avec des équipages constitués de cette façon, Brennus, plein de confiance, engagea son armée à travers les montagnes et les vallées de la Grèce.

Ce Brennus ne manquait d'ailleurs pas d'audace ni d'expérience. Il était même fertile en ruses et en expédients qui pouvaient servir à tromper l'ennemi. Une nuit, alors que les ponts du fleuve Sperchios avaient été rompus, sans se mettre en peine de cet obstacle, le chef gaulois envoya dix mille hommes vers l'embouchure. Il voulait qu'ils pussent franchir le fleuve sans que les Grecs en eussent la moindre connaissance. De plus, le Sperchios, à cet endroit, au lieu de couler rapidement comme ailleurs, se répandait dans la campagne et formait un véritable marécage. Or, parmi ces dix mille hommes, les uns savaient parfaitement nager, et ceux qui ne le savaient pas étaient très grands, avantage que Brennus trouvait facilement dans ses troupes, les Celtes surpassant tous les autres peuples par leur stature impressionnante. Ainsi, une partie du détachement passa le fleuve, cette nuit-là, à

la nage tandis que les autres le franchirent à gué, leur taille leur permettant cet exploit.

Cependant, Brennus ordonna aux habitants des environs du golfe Maliaque de construire un pont de bois sur le Sperchios. Ils se hâtèrent d'obéir, à contrecœur, car ils craignaient la colère du chef gaulois lorsqu'on osait lui résister. Le pont étant achevé, les Gaulois traversèrent donc tranquillement et sans encombre le fleuve et s'avancèrent vers la ville d'Héraclée, pillant tous les villages qu'ils rencontraient et tuant autant d'hommes qu'ils en trouvaient, épars dans la campagne. Mais peu importait à Brennus de se rendre maître d'Héraclée pourvu qu'il pût chasser des remparts la garnison de cette ville qui aurait pu l'empêcher de gagner le passage des Thermopyles et de pénétrer ainsi directement dans l'Attique. Il eut le bonheur d'y réussir sans trop de pertes pour son armée.

Ayant donc passé sous les murailles d'Héraclée, Brennus résolut de livrer bataille le lendemain, dès le lever du soleil, à une forte armée de Grecs qui voulaient lui interdire d'aller plus loin. Les Grecs marchèrent au combat en bon ordre et dans un grand silence, et ils surprirent les Gaulois avant que ceux-ci eussent le temps de réagir. De plus, l'armement des Grecs était excellent tandis que celui des Gaulois, déjà éprouvé par les luttes qu'ils avaient soutenues, se révélait plus faible. En fait, leur force, qui provoquait tant de crainte, résidait dans leur détermination : ils se jetaient sur l'ennemi avec une impétuosité aveugle, comme des bêtes féroces. Pourfendus à coups de hache, percés de coups d'épée, ils ne lâchaient jamais prise et ne quittaient pas l'air menaçant et opiniâtre qu'ils avaient habituellement.

Les Gaulois étaient furieux jusqu'à leur dernier souffle. On en voyait qui arrachaient de leurs plaies le trait mortel dont ils étaient atteints pour le lancer contre les Grecs et pour frapper tous ceux qui se trouvaient près d'eux. Cependant, un détachement d'Athéniens prit l'ennemi de flanc de telle sorte que les Gaulois ne purent sortir des défilés où ils se tenaient et qu'ils en souffrirent beaucoup. Alors, leurs chefs firent sonner la retraite mais ils se retirèrent avec tant de précipitation que, tombant les uns sur les autres, nombreux furent ceux qui moururent écrasés. Quant à certains autres, ils s'enfoncèrent dans les marécages que forme en cet endroit le voisinage de la mer. Les Gaulois perdirent, dans leur fuite, autant d'hommes qu'ils en avaient perdu au cours de la bataille.

Mais Brennus ne s'avoua pas vaincu. Sept jours après ce désastre, de nouvelles troupes gauloises entreprirent de passer le mont Oeta. Les Gaulois prétendaient suivre un sentier qui conduisait à Trachine, une ville qui était en ruine en ce temps-là, au-dessus de laquelle se dressait un temple de Pallas que les habitants de la région avaient enrichi de nombreuses offrandes. Par ce chemin dérobé, ils voulaient gagner le sommet de la montagne et, au passage, piller le temple de toutes ses richesses. Mais les Étoliens gardaient les passages les plus étroits et se lancèrent contre les Gaulois qu'ils taillèrent en pièces.

Le découragement tomba sur les Gaulois qui commencèrent à douter de leur

entreprise. Seul Brennus ne perdait pas l'espoir. Il lui vint à l'esprit que s'il pouvait obliger les Éoliens à retourner chez eux, il mettrait facilement fin à cette guerre. C'est pourquoi il forma un détachement de quarante mille hommes à pied et de huit cents cavaliers dont il donna le commandement à deux de ses hommes de confiance, Orestorios et Combutis. Il leur ordonna de repasser le Sperchios, de traverser la Thessalie et d'aller mettre l'Éolie à feu et à sang.

Les deux chefs gaulois se hâtèrent de suivre les ordres de Brennus. Ce furent eux qui saccagèrent la ville de Callion. Tout sexe viril fut mutilé, les vieillards furent passés au fil de l'épée, les enfants au maillot furent arrachés du sein de leur mère pour être égorgés, et s'il y en avait qui paraissaient nourris d'un meilleur lait que les autres, les Gaulois buvaient leur sang et se rassasiaient de leur chair. Les femmes et les jeunes filles qui avaient quelque sentiment d'honneur se donnèrent la mort elles-mêmes. D'autres, obligées de souffrir toutes les indignités qu'on pourrait imaginer, devinrent ensuite la risée des Gaulois, qui ne semblaient pas plus sensibles à l'amour qu'à la pitié. Mais le plan de Brennus avait réussi : les Éoliens, ayant appris ce qui se passait dans leur pays, quittèrent aussitôt les Thermopyles pour aller protéger leurs femmes et leurs enfants, si toutefois ce n'était pas trop tard.

Du bas des Thermopyles, on pouvait gagner le sommet du mont Oeta par deux sentiers. L'un était fort étroit et rude, et menait directement au-dessus de Trachine. L'autre, plus facile et par lequel on pouvait espérer faire passer une armée, traversait les terres du peuple des Éniens. Or, les Éniens firent alliance avec les Gaulois et, bientôt, les Grecs apprirent que Brennus tenait cette route, conduit par les habitants d'Héraclée et par les Éniens.

Brennus avait en effet laissé son lieutenant Kichorios au camp avec le gros de ses troupes, et il n'avait emmené avec lui que quelque quarante mille hommes, se laissant aller où le conduisaient ses guides. Or, le hasard fit que, ce jour-là, le mont Oeta fut recouvert d'un brouillard si épais que le soleil ne put percer, de sorte que les Phocéens, qui étaient postés de ce côté, n'aperçurent pas leurs ennemis avant d'en subir le premier assaut. Dans ce danger extrême, ceux qui étaient au premier rang combattirent courageusement tandis que les autres soutenaient leur furie. Mais bientôt, cernés de toutes parts par des ennemis presque invisibles du fait du brouillard, ils abandonnèrent leurs postes et quittèrent les défilés dans le plus grand désordre ^[106].

Brennus, enivré par ces succès, se trouvait encouragé dans son désir de marcher le plus vite possible sur le sanctuaire de Delphes. Il déclarait partout, autour de lui, en guise de raillerie, que les dieux étaient assez riches pour donner aux pauvres hommes ce qui leur manquait.

— De toute façon, disait-il, je ne vois pas pourquoi les hommes se privent de tout pour apporter des offrandes aux dieux, puisque ce sont ceux-ci qui possèdent les biens de ce monde et qui les prodiguent selon leurs caprices à ceux qu'ils ont

choisis. Donc, les dieux n'ont pas besoin de trésors, et il est juste que nous en prenions notre part **[107]** !...

Arrivé dans un lieu où se dressait un temple majestueux, Brennus y entra et se mit à observer ce qui s'y trouvait. Il dédaignait les offrandes en or et en argent que des fidèles avaient déposées au pied des autels et s'intéressa bien davantage aux statues des dieux en pierre et en bois. Les ayant longuement contemplées, il éclata d'un grand rire.

— Ces Grecs qui prétendent être dépositaires de la science du monde ne sont que des imbéciles ! s'écria-t-il. Il faut être fou ou être encore à l'état d'enfance pour supposer que les dieux, qui sont la perfection même, ont la même forme que les pauvres humains et qu'on les fabrique avec de la pierre ou du bois **[108]** !...

Et, sans attendre que Kichorios fût venu le rejoindre, Brennus rassembla toutes les troupes dont il disposait pour marcher immédiatement sur le sanctuaire de Delphes. Quand ils apprirent que les Gaulois se dirigeaient vers ce lieu sacré, les Grecs réagirent en toute hâte. Chaque ville de la Phocidie envoya des secours. La ville d'Amphisie donna quatre cents hommes d'infanterie. Les Étoliens fournirent un petit contingent, mais peu après, l'un de leurs chefs, Philomenos, vint à la rescousse avec douze cents hommes bien armés. Ils ne pouvaient en envoyer davantage, car le gros de leurs forces était aux prises avec les troupes de Kichorios. Mais ils tenaient bon et ne cessèrent de harceler leurs adversaires, les empêchant ainsi de se joindre à l'armée de Brennus **[109]**.

Quand il fut en vue du sanctuaire, Brennus hésita longtemps, ne sachant s'il devait aussitôt en ordonner l'attaque, ou bien donner la nuit pour se reposer à ses hommes, épuisés par une longue marche sur des chemins de montagne. Émanos et Thessaloros, deux chefs gaulois qui s'étaient associés à lui dans l'espoir d'obtenir une large part de butin, insistèrent auprès de Brennus pour que l'on attaquât immédiatement un ennemi manifestement inférieur en nombre, épouvanté par leur soudaine apparition et paraissant ne disposer d'aucune défense sérieuse. Mais la question fut tranchée par les guerriers gaulois eux-mêmes car, ayant découvert après de longues privations un pays rempli de vivres et de vins, dans la joie de leur succès et de cette abondance inespérée, ils avaient abandonné leurs étendards et s'étaient dispersés de tous côtés dans les campagnes avoisinantes où ils se comportaient en vainqueurs, contraignant les habitants à leur fournir nourritures et boissons. Brennus eut beaucoup de mal à les rassembler et, pour les exciter au combat, leur montrait le butin qu'on apercevait dans l'enceinte du sanctuaire, disant que ces statues, ces chars qui étaient presque à leur portée étaient en or massif. Et il ajoutait que le poids de ces objets était tel qu'ils y trouveraient plus de richesses encore que la vue le pouvait leur en promettre. Alors, excités par les paroles de leur chef, échauffés d'ailleurs par les copieuses libations des heures précédentes, les Gaulois s'élancèrent, tête baissée,

dans un assaut qui, faute de préparation, pouvait se révéler désastreux ^[110].

À l'intérieur du sanctuaire, les habitants de Delphes interrogèrent l'oracle d'Apollon pour savoir s'il fallait enlever du temple les richesses qui y étaient accumulées et faire partir les femmes et les enfants, afin de les mettre en sûreté dans les villes voisines qui étaient mieux fortifiées. La Pythie leur répondit que le dieu ordonnait de laisser les offrandes où elles étaient, ainsi que les autres ornements sacrés, et qu'il prendrait lui-même tout sous sa garde et sous sa protection. Elle ajouta que le dieu avait également promis que les Vierges Blanches viendraient au secours de ce lieu sacré. Il y avait en effet dans l'enceinte du sanctuaire deux chapelles très anciennes : l'une était consacrée à Pallas Pronaos, et l'autre à Artémis. Ces déesses tutélaires étaient supposées, selon les paroles de l'oracle, être désignées sous le nom de Vierges Blanches ^[111].

Alors, on vit tout à coup les signes évidents de la colère du ciel contre les Gaulois. Car, en un premier temps, le terrain occupé par leur armée fut agité d'un tremblement qui dura une grande partie de la journée. Ensuite, il y eut du tonnerre et des éclairs continuels qui non seulement effrayaient les Gaulois mais les empêchaient également d'entendre les ordres de leurs chefs. La foudre tombait fréquemment sur eux, mais elle ne tuait pas seulement celui qui était frappé : une exhalaison enflammée se communiquait à ceux qui se trouvaient près de lui et les réduisait en cendres, eux et leurs armes. Et de plus, prodige incroyable, on vit paraître dans le ciel des héros de l'ancien temps qui venaient prodiguer aux Grecs leurs encouragements dans la lutte qu'ils menaient contre les envahisseurs ^[112].

D'ailleurs, au plus fort de la bataille, les prêtres s'élancèrent hors de tous les temples jusqu'au premier rang des combattants, et ils s'écrièrent que le dieu leur était apparu et qu'ils l'avaient vu descendre par le faite entrouvert ^[113]. Cela ranima le courage des défenseurs mais apporta la crainte chez les attaquants qui, craignant une intervention des puissances invisibles, commençaient à se demander s'ils ne commettaient pas un sacrilège en voulant à tout prix investir un sanctuaire protégé par les dieux. Après avoir essuyé tant de malheurs et subi les effets de leurs terreurs pendant la journée, les Gaulois eurent une nuit encore plus funeste. En effet, dès que le soleil eut disparu, il fit un froid mortel qui devint encore plus cuisant à cause de la quantité de neige qui se mit à tomber ^[114]. Alors, les Gaulois, accablés qu'ils étaient sous des monceaux de neige, crurent réellement que c'étaient des Vierges Blanches qui, surgies du ciel, combattaient contre eux avec un extraordinaire acharnement ^[115].

Et comme si les éléments avaient conjuré leur perte, il se détacha du mont Parnasse de grosses pierres ou, pour mieux dire, des rochers entiers qui, roulant sur eux, n'en écrasaient pas seulement un ou deux à la fois, mais des trente et quarante. La bataille dura ainsi toute la nuit dans la confusion la plus totale. Le

soleil ne fut pas plus tôt levé que les Grecs qui se trouvaient à l'intérieur de l'enceinte tentèrent une sortie. Dans le même temps, les Phocéens descendirent du Parnasse à travers les neiges, et il n'y eut que les gardes de Brennus, tous gens bien choisis pour leur bravoure et pour leur taille prodigieuse, qui purent résister à cet assaut malgré le froid intense.

Mais, lorsqu'ils virent leur chef Brennus sérieusement blessé et presque aux abois, ils ne songèrent plus qu'à le couvrir de leurs corps et, bientôt, abandonnant le combat, ils l'emmenèrent avec eux pour le mettre en sûreté. Cet incident eut raison du moral des Gaulois : sachant que leur chef était blessé, ils prirent la fuite et campèrent, la nuit suivante, là où l'obscurité les surprit. Mais ils n'en furent pas quittes pour autant, car la nuit était fort sombre et ils furent saisis d'une peur panique. Ainsi nommait-on ces terreurs qui n'ont aucun fondement et qu'on croyait inspirées par le dieu Pan. L'obscurité était telle que, ne voyant rien autour d'eux, ils imaginèrent qu'ils étaient assaillis par leurs ennemis. Cette crainte saisit d'abord un petit groupe d'hommes qui crurent entendre derrière eux un bruit de chevaux. Ils se dirent que ce ne pouvaient être que les Grecs lancés à leur poursuite et sautèrent en hâte sur leurs armes. Bientôt, cette peur panique se communiqua aux autres et l'épouvante devint si générale que tous, l'épée levée et menaçante, se divisèrent en plusieurs troupes et se battirent les uns contre les autres, ne se reconnaissant pas et croyant lutter contre les Grecs. Leurs pertes furent donc considérables et la mêlée si confuse qu'ils ne pensaient même pas qu'ils s'acharnaient contre leurs propres compatriotes.

Leur trouble était si grand qu'à chaque mot qu'ils pouvaient saisir au milieu de ce tumulte, ils s'imaginaient entendre parler grec, comme s'ils avaient oublié leur propre langue. D'ailleurs, dans les ténèbres, ils ne pouvaient ni se reconnaître, ni distinguer la forme de leurs boucliers, pourtant bien différente de celle des boucliers grecs. Ainsi, chacun d'eux se méprenait quant à la voix et aux armes de celui qui lui était opposé, ou qu'il heurtait dans cette folle agitation. Cette erreur, qui ne pouvait être que l'effet de la colère des dieux, irrités de voir des Gaulois mécréants et insolents avoir osé s'attaquer à ce qu'il y avait de plus sacré au monde, dura toute la nuit et leur causa de lourdes pertes en vies humaines. Les rescapés eurent bien du mal à regagner leur camp d'Hécatee, et encore se réduisaient-ils à un très petit nombre de fantassins [\[116\]](#).

Dans cette expédition insensée, Brennus avait perdu plusieurs milliers d'hommes et avait été lui-même blessé trois fois. Ses plaies étaient innombrables et il savait qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. Il convoqua donc les Gaulois et leurs chefs et, prenant devant eux la parole, il leur conseilla de l'achever ainsi que tous les blessés qui auraient pu constituer une gêne pour la retraite des survivants, puis il leur recommanda vivement de rentrer dans leurs pays respectifs. Il leur conseilla également de choisir Kichorios comme chef et de lui obéir aveuglément.

Mais aucun des Gaulois présents ne voulut, malgré sa demande expresse,

mettre fin aux jours de Brennus pour qui ils avaient non seulement de l'estime mais également une admiration sans bornes. Ce fut donc Brennus lui-même qui, après s'être enivré au milieu de ses compagnons, se donna avec son poignard le coup fatal qui le fit passer de vie à trépas. Kichorios le fit ensevelir et fit prononcer sur son tertre les rites funèbres qui leur étaient habituels. Ensuite, il fit tuer les blessés intransportables ainsi que ceux que le froid ou le manque de nourriture avaient rendus infirmes, et dont le nombre s'élevait à environ vingt mille.

Enfin, il se mit en route avec ce qui restait de l'armée gauloise, reprenant le chemin qui avait déjà été suivi en sens inverse. Mais les Grecs les attendaient. Embusqués dans les défilés, ils ne manquèrent pas de tomber sur ceux des Gaulois qui constituaient l'arrière-garde : ils les massacrèrent jusqu'aux derniers et s'emparèrent de leurs équipements, de leurs bagages et de tous les trésors qu'ils avaient raflés avant d'être contraints à la retraite. Lorsqu'ils furent arrivés aux Thermopyles, les Gaulois, qui n'avaient plus de vivres, perdirent encore à peu près vingt mille hommes dans ce passage. De plus, d'autres périrent lors de la traversée du pays des Dardaniens, et ce ne fut qu'une poignée d'hommes qui put gagner le rivage de la mer ^[117].

On dit cependant que le peuple des Scordisques sont les restes des Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, allèrent en armes consulter l'oracle de Delphes et furent massacrés par les Grecs. Bathanatès, qui était le chef de ces rescapés, les établit dans les plaines qui bordent le Danube, et le nom de leur chef fut donné au chemin qu'ils empruntèrent pour y aller se réfugier, à savoir le Chemin Bathanatès. Ces gens-là avaient la réputation de détester l'or, au point qu'ils ne toléraient pas qu'on en transportât à travers leur pays, sous le prétexte qu'ils avaient autrefois souffert de terribles maux à cause de ce métal maudit et qu'ils étaient beaucoup plus heureux en étant privés ^[118]. Mais d'autres prétendent qu'une poignée de guerriers appartenant au peuple des Tectosages avait également échappé au désastre et qu'ils avaient pu rentrer dans leur pays, chargés de l'or qu'ils avaient pillé à Delphes. On ajoute qu'en arrivant dans leur ville de Toulouse, et selon une coutume religieuse très ancienne des Gaulois, ils avaient englouti cet or dans un lac voisin en guise de sacrifice pour remercier leurs dieux de les avoir protégés. Et l'on raconte également que c'est cet or qu'aurait découvert le général romain Caepio, gouverneur de la province de Narbonnaise. Mais, une fois remonté à la surface, cet or aurait porté malheur à Caepio et à tous ceux qui avaient osé toucher à ce trésor sacré destiné aux dieux ^[119].

CHAPITRE V

Les grandes illusions

En ce temps-là, les différents peuples qui étaient venus s'installer sur le territoire qu'on appelle la Gaule, après avoir assimilé les différentes nations qui habitaient autrefois le pays, commençaient à s'organiser selon des coutumes et des usages immémoriaux. En fait, chaque province, chaque tribu, et même chaque famille étaient divisées en clans qui le plus souvent rivalisaient par l'influence, la richesse ou l'habileté, mais qui parfois s'affrontaient entre eux avec violence. À la tête de ces clans étaient les hommes à qui on accordait le plus de crédit à cause de leur valeur et de leur efficacité. C'étaient à ces chefs qu'il appartenait de juger en dernier ressort les affaires et les différends qui restaient à régler, et qui prenaient toutes les décisions utiles au clan lui-même. C'était là une institution très ancienne qui devait avoir pour but d'assurer à tout homme du peuple une protection suffisante face à plus puissant que lui. Un chef de clan avait en effet la mission de défendre ses gens contre toute entreprise mauvaise à l'encontre de ses protégés, et s'il lui arrivait de négliger ses devoirs, il perdait tout crédit auprès des membres des autres clans comme auprès des siens.

Cependant, chez tous les peuples de la Gaule, il y avait deux classes d'hommes qui comptaient dans la vie publique et qui étaient fort considérés. Les gens du peuple se contentaient de suivre les ordres ou les conseils de ces hommes, mais on ne les consultait guère sur les décisions à prendre. La première de ces classes, qui est la plus importante, était celle des druides. Ils s'occupaient avant tout des choses de la religion, présidaient aux sacrifices publics ou privés et réglaient toutes les pratiques religieuses. Les jeunes gens venaient en grand nombre s'instruire auprès d'eux, à l'écart des villages, au fond des forêts.

Mais les druides avaient un rôle encore plus important. C'étaient en effet eux qui tranchaient presque tous les conflits entre clans et entre peuples ainsi qu'entre particuliers et l'on faisait appel à eux comme à une autorité suprême. Si quelque crime avait été commis, s'il y avait eu vol ou meurtre, si quelque différend s'élevait

à propos d'un héritage, c'étaient eux qui jugeaient en dernier ressort et qui fixaient les compensations à recevoir ou à donner. Si un particulier, ou même un clan tout entier, ne se conformait pas à leurs décisions, ils lui interdisaient de participer à leur culte, et c'était chez eux la peine la plus grave. En effet, ceux qui étaient frappés de cette interdiction étaient mis au nombre des impies et des criminels, on s'écartait d'eux, on fuyait leur abord et leur entretien, craignant quelque effet funeste de leur contact impur. De plus, ils n'étaient pas admis à demander justice ni à prendre part à la moindre assemblée. Ils étaient donc privés de tous leurs droits et se trouvaient obligés de vivre à l'écart comme des vagabonds sans espoir.

Tous les druides obéissaient à un chef unique qui jouissait parmi eux d'un très grand prestige. Lorsque celui-ci disparaissait, si l'un d'eux se distinguait par des mérites hors du commun, on le reconnaissait comme chef suprême. Si plusieurs avaient des titres égaux, c'était le suffrage de l'ensemble des druides qui en décidait, et parfois même, pour départager les prétendants, on en arrivait à une lutte armée. Chaque année, à une date fixe, tous ces druides, quel que fût leur peuple ou leur clan, tenaient leurs assises en un lieu consacré, le pays des Carnutes, qui passait pour être le centre de la Gaule. Alors, affluaient en cet endroit, au milieu d'une grande forêt, tous ceux qui avaient des différends afin de se soumettre à leurs décisions et à leurs arrêts.

Il était d'usage que les druides n'allassent point à la guerre et fussent dispensés d'impôts et exempts de toute charge. Attirés par de si grands privilèges, beaucoup de jeunes gens venaient donc spontanément, ou envoyés par leur famille, suivre leurs enseignements. Auprès d'eux, ils apprenaient par cœur un nombre considérable de vers. Aussi restaient-ils une vingtaine d'années dans ces collèges lorsqu'ils persévéraient dans leur volonté de s'instruire. Ces études étaient longues parce que les druides estimaient que leur religion ne permettait pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que, pour le reste en général, pour les comptes publics et privés, comme pour les relations avec les autres peuples, ils utilisaient l'alphabet grec. Il y avait trois raisons à cette méfiance envers l'écriture. D'abord, ils ne voulaient pas que leur doctrine fût répandue inconsidérément chez ceux qui n'étaient pas aptes à la comprendre. Ensuite, ils affirmaient que se fier à l'écriture, c'était affaiblir la faculté de la mémoire. Enfin, ils comprenaient que l'écriture figeait une fois pour toutes la pensée humaine alors qu'une transmission orale, toujours revue et corrigée à chaque génération, rendait cette tradition toujours vivante.

Le point essentiel de leur enseignement était que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort, elles revivent dans un autre corps et dans un autre monde. Ils pensaient que cette croyance était le meilleur stimulant du courage et de l'héroïsme, parce qu'elle éloignait la crainte de la mort, celle-ci n'étant que le milieu d'une longue vie. De plus, les druides se livraient à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements, sur les dimensions de l'univers, sur celles de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance des dieux et leurs attributions, et ils transmettaient ces doctrines à la jeunesse.

Le dieu qu'ils honoraient le plus était Mercure, dont les représentations étaient les plus répandues dans toute la Gaule ^[120]. Ils considéraient ce dieu comme l'inventeur de tous les arts, celui qui indiquait la route à suivre et guidait le voyageur, celui qui protégeait le commerce. Après lui, ils adoraient Apollon, qui passait pour guérir les maladies ^[121], Minerve, qui enseignait les arts et les travaux manuels ^[122], enfin Jupiter, le maître des dieux, et Mars qui présidait à toute guerre ^[123].

L'autre classe qui était la plus considérée chez les Gaulois, après celle des druides, était celle des nobles, c'est-à-dire des guerriers, fantassins ou cavaliers. En effet, lorsqu'un conflit éclatait, c'étaient eux qui combattaient sous la conduite de leurs chefs ou de leurs rois. Chacun de ces nobles, selon sa naissance et sa fortune, rassemblait auprès de lui un plus ou moins grand nombre de vassaux et de clients qui venaient spontanément demander protection à plus puissant qu'eux en échange de leurs services. Mais dans les autres usages de la vie, la principale différence que les Gaulois présentaient avec les autres peuples était que leurs enfants, avant qu'ils ne fussent en âge de porter les armes, n'avaient pas le droit de se montrer devant leur père en public. C'était en effet une chose considérée comme particulièrement déshonorante aux yeux de tous.

Les hommes, lorsqu'ils se mariaient, plaçaient en communauté une part de leurs biens égale, après estimation, à la valeur de la dot apportée par l'épouse. Il était fait de ce capital un compte unique dont les revenus étaient soigneusement mis de côté. De cette façon, en cas de décès, le conjoint survivant recevait l'une et l'autre part, augmentées de tous les intérêts accumulés depuis le mariage.

Les affaires publiques étaient réglées dans la plus grande discrétion selon des lois et des coutumes très anciennes. On prescrivait notamment que quiconque recevait d'un pays voisin quelque information qui pouvait intéresser le sort de son peuple était tenu de la faire connaître au roi ou à l'un des chefs, mais de n'en parler à personne d'autre. On pensait en effet, l'expérience aidant, que des hommes, peu au courant de ce genre d'affaires, étaient susceptibles de prendre au sérieux des informations erronées, de s'en effrayer et de se laisser aller à des excès de toutes sortes. Donc les rois et les chefs gardaient secret ce qu'ils croyaient devoir cacher, livrant seulement à la multitude ce qu'ils jugeaient utile de divulguer. Et l'on n'avait le droit de parler des affaires publiques qu'en prenant la parole au cours d'un conseil.

Quand on avait résolu d'engager une bataille, c'était à leur dieu Mars qu'ils promettaient le butin qu'ils espéraient conquérir. En cas de victoire, ils sacrifiaient parfois une victime choisie parmi leurs prisonniers et entassaient ce butin sous des tertres de pierre ou dans des lacs en certains endroits consacrés. Et il n'arrivait pas souvent qu'un homme osât, au mépris de la loi religieuse, dissimuler chez lui son butin ou toucher aux offrandes faites au dieu : un tel crime était en effet puni

de mort ^[124].

Car les Gaulois avaient tendance à partir en guerre sur le moindre prétexte. Irascibles, prompts à s'irriter, ils se rassemblaient en foule pour courir aux combats, cela avec éclat, sans aucune circonspection, de telle sorte qu'ils tombaient facilement sous les coups d'adversaires résolus employant davantage des tactiques réfléchies. Ils étaient prêts à braver tous les dangers, sans avoir, pour entrer dans la lutte, autre chose que leur force et leur audace ^[125]. Ce fut ainsi que, sans motif sérieux, ils cherchèrent souvent querelle aux Romains et qu'ils gagnèrent à leur cause non seulement ceux de leurs compatriotes qui étaient établis dans la plaine du Pô, mais les peuples qui habitaient dans les montagnes des Alpes ^[126].

Les Gaulois Insubres et ces habitants des Alpes avaient en effet l'intrépidité des bêtes féroces et une stature plus qu'humaine. Leurs corps, nourris sous le ciel humide des Alpes, avaient quelque ressemblance avec la neige de ces montagnes. À peine échauffés par le combat, ils étaient presque aussitôt en sueur, et au plus petit mouvement, ils fondaient comme neige exposée aux rayons du soleil. Ils avaient fait souvent, en d'autres occasions, et l'avaient renouvelé sous l'autorité de leur chef Britomaros, le serment solennel de ne pas délier leurs baudriers avant d'être parvenus au sommet du Capitole et d'avoir réduit les Romains en esclavage ^[127]. Mais ces projets étaient le fait des chefs et de certains nobles qui avaient tramé une expédition guerrière à l'insu du reste du peuple. Aussi, lorsque les Transalpins s'avancèrent avec une forte armée jusqu'à Rimini ^[128], le peuple des Boiens, qui se méfiait d'eux, prit les armes, à la fois contre les nouveaux arrivants mais contre ses propres chefs. Et ce fut ainsi que les rois du pays, Atis et Galatès, furent massacrés par le peuple. Et il y eut une terrible bataille où les Boiens s'entre-tuèrent ^[129].

Néanmoins, les Boiens, comprenant que leur attitude avait été néfaste pour la cause gauloise, revinrent plus tard engager la lutte contre les Romains. Ceux-ci leur opposèrent leur dictateur Caius Sulpicius à la tête d'une puissante armée pour venir à bout d'adversaires qu'il jugeait redoutables. Caius Sulpicius usa d'un stratagème : il divisa ses troupes en quatre corps, ordonna à ceux qui se trouvaient au premier rang de jeter tous leurs traits le plus vigoureusement possible au début de la bataille et, lorsque ce serait fait, de s'arrêter en bon ordre, de rester sur place et d'attendre de pied ferme. Ensuite, il demanda aux trois autres corps de faire de même. Les Gaulois furent bien étonnés de ce comportement et ils en étaient à hésiter lorsqu'à un signal donné, presque par surprise, l'ensemble des soldats romains se précipita sur eux dans le plus grand des tumultes. Ce fut par cette tactique que, cette fois-là, les Gaulois furent défaits et durent battre en retraite ^[130].

Mais les Gaulois, qui s'étaient établis dans les Monts Albains depuis peu de temps, quittèrent ces montagnes parce qu'ils ne pouvaient supporter les rigueurs de l'hiver. Ils errèrent à travers la plaine et même sur les rivages de la mer, pillant et saccageant tout sur leur passage. Une troupe comprenant beaucoup d'hommes appartenant au peuple des Sénons marcha sur Clusium avec l'intention d'attaquer la légion romaine qui y tenait garnison. Scipion, qui commandait la place, constatant que les Gaulois étaient plus nombreux que les Romains, voulut suppléer au nombre par l'avantage de la position. Il fit rassembler ses hommes sur une colline entre la ville et le camp de la légion, ce qui, pensait-il, lui permettrait de harceler sans cesse et sans grand risque l'armée ennemie.

Cependant, pris par le temps, il ne put s'autoriser à opérer une reconnaissance sur les lieux. Cette précipitation se révéla néfaste, car lorsque les Romains furent parvenus sur la hauteur, ils trouvèrent celle-ci déjà occupée par les Gaulois qui l'avaient gagnée par un autre versant. Aussi la légion, attaquée par-derrière et bientôt enveloppée de toutes parts, fut-elle taillée en pièces. L'ennemi les ayant enfermés dans un espace de plus en plus réduit, les légionnaires ne pouvaient plus se défendre et furent tous massacrés. Il ne resta personne pour aller rapporter la nouvelle de ce désastre. Et l'on raconte même que les consuls romains, qui se trouvaient non loin de Clusium, n'en furent avertis qu'en voyant les cavaliers gaulois qui portaient des têtes suspendues au poitrail de leurs chevaux et qui célébraient leur victoire par des chants de triomphe **[131]**.

Ce ne fut pas la seule fois où les Romains se virent dans une situation désespérée. Quelques mois plus tard, au cours d'un engagement avec les mêmes Gaulois, des légionnaires, inférieurs en nombre, avaient d'abord été cernés de toutes parts, mais cette situation périlleuse avait ranimé leur courage et leur volonté de se défendre jusqu'au dernier. Pourtant, l'aspect de l'armée gauloise les glaçait d'effroi : le bruit que faisaient les cors et les trompettes était effroyable et, en même temps, les guerriers gaulois poussaient de telles clameurs que l'on n'entendait plus seulement le son des instruments et les cris, mais les échos qu'en renvoyaient les lieux environnants qui les multipliaient et ajoutaient ainsi au vacarme de la bataille. De plus, une chose leur paraissait également surprenante et terrifiante : c'était l'apparence et les mouvements des Gaulois nus placés au premier rang. Ils étaient en effet d'une force et d'une beauté extraordinaires, tous parés de colliers et de bracelets en or, si bien qu'en les voyant, les Romains ne pouvaient contenir leur frayeur **[132]**.

Il y avait, entre les deux armées, un pont qu'aucune des deux ne voulait rompre pour éviter de manifester ainsi sa crainte. Alors, un Gaulois de taille gigantesque s'avança vers le pont désert et, se plaçant au milieu, s'écria d'une voix puissante :

— Je m'adresse au guerrier le plus courageux de Rome ! Qu'il vienne se battre contre moi !... Le résultat de notre combat montrera quel est celui de nos deux peuples qui est le meilleur à la guerre !...

Ce fut le Romain Titus Manlius qui répondit au défi. Après avoir été armé par ses compagnons, il s'avança hardiment sur le pont à la rencontre du Gaulois. Celui-ci, semblable à une masse qui surplombe un adversaire, tendit en avant son bouclier de son bras gauche et abattit sur l'armure du Romain un terrible et bruyant coup d'épée. Mais l'épée glissa et Manlius, sautant sur ses pieds, se rapprocha davantage du Gaulois, persuadé que, de cette façon, l'autre n'aurait pas assez d'élan pour lui infliger une quelconque blessure. Et, de la pointe de son épée, il souleva le bouclier de son adversaire et lui en enfonça la pointe par deux fois dans le ventre et dans l'aine. Le Gaulois s'abattit sur le pont. Manlius, alors, se saisit de son collier et le mit à son propre cou. Ce fut en souvenir de ce geste qu'il fut ensuite appelé Manlius Torquatus **[133]**.

Et la bataille reprit, plus acharnée que jamais. Alors, un autre Gaulois nu, sans autre arme qu'un bouclier et deux épées, paré lui aussi d'un collier et de bracelets, homme de taille surprenante qui, par sa force, sa jeunesse et sa prestance, surpassait tous ses compagnons, s'avança au milieu des combattants au moment de la plus grande chaleur de l'action. Il éleva la main, fit signe aux guerriers des deux armées de suspendre leurs coups. De part et d'autre, intrigués par cette attitude, les combattants se tinrent immobiles, attendant de savoir ce que voulait le Gaulois. Le silence s'étant fait, le Gaulois cria d'une voix formidable que celui qui voudrait se mesurer avec lui s'avancât. La taille gigantesque et le visage énergique de ce guerrier inspiraient tant d'effroi que, dans les rangs des Romains, personne n'osait répondre à ce défi. Alors, voyant qu'il suscitait une telle frayeur, le Gaulois éclata de rire bruyamment et, se tournant vers les Romains, il leur tira la langue **[134]**.

C'était plus qu'il n'en fallait. Le tribun Marcus Valerius, ne pouvant supporter cette provocation, s'avança tout armé entre les deux camps. Et les deux hommes commencèrent à combattre. Mais l'intérêt de cette lutte fut amoindri par l'intervention des forces divines. En effet, comme le Romain en venait déjà aux prises, soudain, sur son casque, un corbeau se posa, le bec tourné vers l'ennemi. D'abord, le tribun le reçut avec joie, comme si c'était un présage envoyé par le ciel. Puis il pria la divinité, quelle qu'elle fût, dieu ou déesse, qui lui avait envoyé cet oiseau, l'implorant de l'assister avec bienveillance et faveur. Chose étonnante, non seulement le corbeau garda la place où il s'était posé mais, à chaque reprise du combat, se soulevant sur ses ailes, il attaquait le visage et les yeux de l'ennemi de son bec et de ses pattes, cela jusqu'au moment où le Gaulois, terrifié par cette intervention qui lui paraissait surnaturelle, les yeux et l'esprit également troublés, fut égorgé par Valerius. Alors, le corbeau prit son vol, fendit les airs et disparut vers l'Orient. Quand le tribun eut commencé à dépouiller le cadavre de l'ennemi, les Gaulois, voulant venger le vaincu, s'élancèrent vers Valerius. Mais les Romains avaient bondi encore plus vite, voulant défendre celui qui avait accompli une si mémorable action sous la protection d'une divinité inconnue, et à qui on donna plus tard l'appellation de Manlius Corvinus **[135]**. Alors, le combat reprit avec

encore plus d'acharnement.

Dans cette bataille sans merci, les Gaulois, manquant de flèches et de javelots, se virent réduits aux pierres. Mais, comme ils n'en avaient pas fait provision d'avance, ils n'en trouvèrent plus que d'énormes qu'ils avaient du mal à lancer contre leurs ennemis. Ils n'avaient plus que celles qui leur tombaient par hasard sous la main. Découragés, ils ne savaient plus que faire, aveuglés qu'ils étaient par la crainte autant que par la rage. Ne pouvant donner libre cours à leur fougue bouillante habituelle, ils se jetèrent les uns et les autres comme des bêtes sauvages percées de traits. Leurs blessures éclataient aux yeux parce qu'ils combattaient nus et que leurs corps étaient charnus et blancs, n'étant jamais découverts que dans les combats. Aussi, le sang s'échappait-il plus abondamment de ces chairs massives. Leurs blessures en devenaient plus horribles, la blancheur de leur peau faisait apparaître plus nettement le sang noir qui les inondait. Mais ces plaies béantes ne les effrayaient pas : quelques-uns même déchiraient leur peau lorsque la blessure était plus large que profonde, et ils s'en faisaient gloire. La pointe d'une flèche ou de tout autre projectile s'enfonçait-elle dans les chairs en ne laissant à la surface qu'une petite ouverture, sans qu'ils pussent, malgré leurs efforts, arracher le trait, ils devenaient furieux, honteux d'expirer d'une blessure si peu éclatante, au point qu'ils se roulaient par terre comme s'ils mouraient d'une mort ignominieuse **[136]**.

Cependant, dans l'armée des Gaulois, il y avait une troupe de Boiens beaucoup plus audacieuse et beaucoup plus mouvante que les autres. Les hommes qui composaient cette troupe, conduits par un nommé Crixus, s'élancèrent sur une des cohortes de l'armée romaine. Crixus était un chef réputé pour sa bravoure et il s'enorgueillissait de ses ancêtres. Il se prétendait en effet un descendant de Brennus, celui qui, tout en ne pouvant s'emparer du Capitole, avait dévasté Rome et tant humilié les Romains lors du fameux pesage de l'or. Sur son bouclier, il avait fait représenter la Roche Tarpéienne et les Gaulois pesant cet or au pied de la forteresse.

La troupe des Boiens fut renforcée par un groupe de Sénons qui occupaient depuis longtemps les hauteurs qui entouraient le Latium. Ils n'attendaient qu'une occasion pour intervenir dans cette confrontation. Ils vinrent donc rejoindre les Boiens afin de les soutenir dans leur attaque et en retirer de grands avantages. La bataille fut longue et meurtrière. Les coursiers qui se heurtaient, poitrail contre poitrail, s'affaissaient sous les chocs et roulaient sur le terrain de l'affrontement. La plaine était inondée du sang des guerriers, et celui des chevaux coulait à flots si pressés que les combattants avaient peine à se tenir debout tant le sol était devenu glissant. Mais Crixus savait que la lutte qu'il menait était sans espoir. Il prévoyait son destin et se raidissait contre la mort, cherchant sinon à l'éviter, du moins à la braver et à la faire payer très cher à ses adversaires. Sa barbe hirsute était rougie d'une écume ensanglantée. La rage avait blanchi sa bouche et ses cheveux étaient souillés par une poussière épaisse qui, en soulevant de la terre, obscurcissait la

lumière du soleil.

Quand il vit cet homme redoutable se débattre ainsi, un Romain qui se trouvait parmi les combattants ne put résister au désir de le provoquer. Il fit face au Gaulois et lui proposa de se battre avec lui seul à seul. Crixus, animé d'une égale fureur, accepta le défi, et les deux hommes engagèrent un combat à mort. Crixus ébranla les airs par des cris surgis de sa poitrine velue et soulagea sa colère par d'effroyables hurlements.

— Existe-t-il encore quelqu'un qui pourrait témoigner de l'incendie et de la prise de Rome ? s'écria-t-il avec orgueil. S'il y en avait un, il t'apprendrait avec quel bras le peuple de Brennus est capable de manier ses armes. Réponds-moi !... Fais-moi rencontrer celui qui ne croit pas en la valeur des peuples de la Gaule !...

Après avoir prononcé ces paroles, le Gaulois lança contre le Romain, avec une vigueur remarquable, une pique noueuse, durcie au feu et assez forte pour enfoncer les portes d'une ville. Le trait vola dans les airs avec un bruit terrible, mais, comme il avait été lancé trop fort, il dépassa l'ennemi visé et ne lui fit aucun mal. Alors, le Romain se prépara à la contre-attaque : il lança son javelot presque à bout portant et l'arme plongea jusqu'au plus profond de la poitrine de Crixus. Le Gaulois s'effondra. Son large corps resta étendu sur le sol qu'ébranlait le poids énorme de ses armes. Et quand ils virent que leur chef, qui avait la réputation d'être invincible, avait été tué, les Gaulois préférèrent prendre la fuite. Un seul homme avait fait leur espoir et de lui seul avait dépendu une possible victoire. Mais puisque le destin s'était dressé contre eux, les Boiens, suivis par les Sénon, n'insistèrent pas. Ils se replièrent en hâte et allèrent se réfugier dans les plus proches montagnes **[137]**.

Mais néanmoins, après ces nombreuses défaites, les Celtes revinrent de Gaule en Italie à grand effort et en plus grand nombre encore et plus que jamais décidés à lutter contre les Romains **[138]**. Postumius, qui avait été désigné comme consul mais qui n'avait pas encore pris ses fonctions, fut envoyé contre eux. Mais il fut défait par des hordes de Gaulois et dut se réfugier en Apulie, dans l'intention de reprendre la lutte une fois qu'il aurait reconstitué sa légion qui avait été bien malmenée par les ennemis. Quand il eut réussi dans son projet, Postumius reprit le chemin du nord, voulant pousser les conquêtes de Rome le plus loin possible en direction du soleil couchant.

Il se retrouva ainsi en Ligurie. C'était un pays âpre et montagneux où l'on avait autant de mal à s'emparer des hauteurs qu'à déloger un ennemi de ses positions. Partout, les routes étaient escarpées, étroites et propices aux embuscades. Les Gaulois, qui occupaient le pays, s'y retranchaient dans le plus grand secret et, lorsque l'occasion se présentait, ils ne manquaient pas de se précipiter sur les arrière-gardes des troupes romaines. En fait, c'étaient des ennemis agiles et alertes, dont les brusques apparitions ne laissaient pas un instant de repos aux Romains, ne leur permettant pas de se croire en sécurité nulle part. Et les Gaulois

occupaient des forteresses qu'on ne pouvait assiéger sans s'exposer à de multiples périls. Aussi Postumius se hâtait-il de traverser à marches forcées cette région hostile dont le sol pauvre n'offrait aucune ressource et qui imposait ainsi aux soldats des privations nuisibles à leur énergie et à leur courage.

Au pied de ces montagnes, il y avait une vaste forêt que les Gaulois appelaient Litana **[139]**, et ce fut en lisière de cette forêt que le consul désigné voulut faire passer son armée. En effet, il ne voulait pas se risquer sous le couvert des arbres, sachant très bien que ses ennemis, bien à l'abri dans des cachettes retirées, le guettaient dans l'intention d'empêcher son passage. Mais les Gaulois, qui avaient bien compris la manœuvre de Postumius, eurent l'idée de couper, aux abords de la route, tous les arbres qui s'y dressaient, de telle façon que tout en restant debout, ils pussent tomber à la plus légère impulsion. Ils ne se contentèrent d'ailleurs pas de scier les arbres qui bordaient le chemin, ils le firent avec tous les autres à l'intérieur même de la forêt, en prenant toujours grand soin de laisser les troncs sur place.

Postumius conduisait deux légions romaines et, au cours de son périple, il avait levé tant d'alliés que vingt-cinq mille soldats au moins l'accompagnaient sur ce territoire. Or, comme les Gaulois s'étaient installés sur l'autre lisière de la forêt, dès que l'armée romaine fut engagée sur le chemin qui la bordait, ils poussèrent les plus éloignés des arbres coupés par le pied. Les premiers tombant sur les plus proches, qui étaient aussi instables et aussi fragiles, donc aussi faciles à renverser, tout fut écrasé dans une chute confuse, hommes, chevaux, chars et armes. Il y eut à peine une dizaine d'hommes à pouvoir échapper à ce désastre. Le plus grand nombre avait péri, écrasés ou étouffés sous les troncs et les branches brisées des arbres **[140]**. Quant à ceux qui, effrayés par ce phénomène inattendu, avaient pris la fuite, ils furent massacrés par les Gaulois qui les attendaient de pied ferme.

Ce fut là que mourut le consul Postumius, qui avait lutté de toutes ses forces pour ne pas être fait prisonnier. Sa dépouille et sa tête coupée, selon l'usage gaulois, furent portées en triomphe par les Boiens dans le sanctuaire le plus respecté de leur nation. Puis la tête fut vidée et, selon la coutume, le crâne orné d'un cercle d'or leur servit de vase sacré pour offrir des libations aux dieux lors de leurs cérémonies et devint donc la coupe habituelle du druide et des desservants de ce sanctuaire **[141]**.

Car il y avait non loin de là, comme sur tout le territoire où s'étaient établis les Gaulois, un bois sacré qui, depuis un âge très ancien, n'avait jamais été profané. Il entourait de ses rameaux entrelacés un air ténébreux et des ombres glacées, impénétrables au soleil. Il n'était pas fréquenté par les sylvains, maîtres des forêts, ou par les nymphes, divinités des sources, mais par des dieux aux rites barbares dont il abritait le sanctuaire. Des autels y étaient dressés sur des tertres de sinistre aspect, et tous les arbres semblaient avoir été purifiés par le sang humain. Les oiseaux craignaient de se poser sur les branches de ces arbres, et les bêtes

sauvages s'abstenaient de venir dormir dans les profonds repaires de ce bois. Le vent non plus n'en secouait pas les feuilles et la foudre surgie des sombres nuages ne daignait même pas s'y projeter. Ces arbres, qui ne présentaient leur feuillage à aucune brise, inspiraient une terreur toute particulière. Une eau abondante jaillissait des noires fontaines, les mornes représentations des dieux étaient sans art et se dressaient informes sur des troncs coupés. La moisissure même et la pâleur qui apparaît sur l'écorce des arbres frappaient de stupeur tous ceux qui osaient s'aventurer dans cette inquiétante pénombre. On rapportait que, dans ce bois, des tremblements de terre faisaient mugir le fond des cavernes, que des ifs courbés se redressaient, que des arbres, sans brûler, brillaient de la lueur des incendies, que des dragons, enlaçant les troncs, rampaient çà et là sur le sol humide. Les gens du peuple n'approchaient pas de ce lieu, l'abandonnant aux divinités mystérieuses qui en étaient les hôtes. Et l'on disait même que le druide, gardien de ce sanctuaire, en redoutait l'accès et craignait de perturber le maître de ce bois **[142]**.

Certes, les druides procédaient à des sacrifices sanglants, du moins en certaines occasions. Comme les gens du peuple étaient très adonnés aux rites, tous ceux qui étaient atteints de maladies assez graves, ou qui se trouvaient sous la menace d'un danger, offraient, dit-on, des hommes en guise de victimes ou faisaient le vœu d'en offrir une fois guéris ou délivrés du péril. Ils utilisaient le ministère des druides pour ces sortes de sacrifices parce qu'ils croyaient que, sans le don d'une vie humaine en échange d'une autre vie, la colère des dieux immortels ne pouvait être apaisée. Ils célébraient donc des sacrifices publics dans ces intentions. Parfois, les druides faisaient dresser de grands mannequins d'osier qu'ils remplissaient de victimes vivantes et ils y mettaient le feu, priant les dieux pour que cette offrande leur fût agréable **[143]**. En d'autres occasions, un homme qui avait été voué à ces mêmes divinités était frappé par-derrière avec une épée de combat, et l'on en profitait pour deviner l'avenir d'après les convulsions du mourant. Il arrivait également, selon ce qu'on racontait à ce sujet, qu'ils criblassent les prisonniers de flèches ou qu'ils les missent en croix dans ces sanctuaires ou qu'ils les fissent brûler dans des colonnes construites avec des branches et du foin **[144]**. Et très souvent, ils gardaient les malfaiteurs de tous genres pendant une période de cinq ans et puis, en l'honneur de leurs dieux, ils les empalaient et en faisaient des holocaustes, en y joignant d'autres offrandes, sur d'immenses bûchers préparés tout exprès. Généralement, ils sacrifiaient ainsi les prisonniers de guerre ou même des animaux pris à leurs ennemis **[145]**.

Mais leurs rituels n'étaient pas tous aussi sanguinaires. Ainsi en était-il de la cueillette du gui. En effet, les druides n'avaient rien de plus sacré que le gui et l'arbre qui le portait, surtout lorsque cet arbre était un chêne, car il est très rare de trouver du gui sur un chêne. Quand les druides avaient fixé leur choix sur un arbre, ils préparaient un sacrifice et faisaient amener au pied de l'arbre deux

taureaux blancs dont les cornes avaient été liées pour la première fois. Puis ils se revêtaient d'une robe blanche et, grimpant sur une branche, coupaient le gui avec une faucille d'or. Ce gui était recueilli dans un linge blanc par des jeunes filles qui se tenaient sous l'arbre. Cette cueillette était effectuée le sixième jour de la lune car c'était par cet astre que les Gaulois réglaient la succession des mois et des années. Ils avaient choisi ce jour parce que la lune y a déjà une force considérable. Une fois la cueillette terminée, ils redescendaient à terre et immolaient les victimes en priant la divinité de rendre ce sacrifice profitable à ceux pour qui on l'offrait. Et, avec le gui, ils composaient un breuvage qu'ils pensaient pouvoir guérir de tous les maux et lutter contre tous les poisons. Ils utilisaient également le gui parce que, pris en boisson, il pouvait rendre la fécondité aux animaux stériles ^[146].

Les druides cueillaient également une plante qu'ils appelaient la *selago* ^[147], mais cette cueillette se faisait toujours dans des conditions précises. On ne devait pas la couper avec un couteau de fer, mais on la cueillait avec la main. On passait la main droite du côté gauche, comme un malfaiteur qui veut commettre un vol. De plus, il fallait être habillé de blanc, avoir les pieds lavés et nus, et avoir offert auparavant une libation de pain et de vin. Ensuite, on emportait la plante dans un linge qui n'avait jamais encore servi. Les druides gaulois disaient que la *selago* est un excellent talisman contre toute maladie et que, lorsqu'on la fait brûler, sa fumée guérit toutes les affections des yeux. Les druides utilisaient également une plante qui croît dans les marais et qu'ils appelaient le *samolus*. Cette plante devait être cueillie par un homme à jeun et de sa main gauche. Celui qui effectuait cette cueillette ne devait jamais regarder derrière lui ni déposer la plante ailleurs que dans les endroits où l'on conservait les boissons. Ils disaient que le *samolus* était un bon talisman contre les maladies qui frappent les troupeaux. Et, parfois, ils utilisaient le *samolus* et la *selago* pour tirer les sorts tout en prononçant de mystérieuses incantations ^[148].

Parmi les nombreuses cérémonies pratiquées par les druides, il y en avait une qui étonnait beaucoup les étrangers : c'était la recherche de l'œuf de serpent. En effet, chaque été, disait-on, d'innombrables serpents enroulés ensemble et enveloppés par la bave de leurs gosiers ainsi que par les sécrétions de leurs corps, se rassemblent en une étreinte harmonieuse d'où naît ce que les Gaulois appelaient l'œuf de serpent. Les druides expliquaient que cet œuf est projeté en l'air par les sifflements des serpents et qu'il convient de le recueillir dans une saie avant qu'il ne touche terre.

Un jour que l'on racontait cette recherche de l'œuf de serpent à trois Grecs et deux Romains qui étaient les hôtes d'un barde dans un village du pays des Arvernes, ces étrangers manifestèrent leur incrédulité.

— Tout cela, dit l'un d'eux, me paraît pure divagation de vos mages. Personne n'a jamais vu d'œuf de serpent projeté dans les airs ! Mais vous les Gaulois, vous

n'êtes pas les seuls à avancer de telles fables. Tel est le comportement religieux d'un grand nombre de peuples à l'égard de choses insignifiantes qui ne sont que des faits naturels **[149]**.

— Ne croyez pas cela, répondit le barde. Nos fables, comme vous dites, ne sont que des récits qui ont pour but de transmettre une sagesse et d'interpréter des phénomènes naturels. Dans le cas de l'œuf de serpent, je peux vous affirmer qu'il s'agit d'une chose très sérieuse, car si elle ne l'était pas, on ne se donnerait pas tant de mal pour rechercher un tel talisman. Savez-vous comment on procède après avoir saisi au vol cet œuf ? Le ravisseur doit s'enfuir à cheval, car il est poursuivi par les serpents jusqu'à ce qu'ils en soient empêchés par l'obstacle d'une rivière. On reconnaît d'ailleurs cet œuf à ce qu'il flotte contre le courant, même s'il est attaché à de l'or. Il faut aussi recueillir cet œuf à une certaine lune, au moment où les serpents sont les plus actifs. J'ai vu moi-même cet œuf : il était de la grosseur d'une pomme ronde moyenne, à la croûte cartilagineuse comme les nombreux bras d'un poulpe **[150]**. Pour nous, cet œuf de serpent est à l'image de l'œuf divin primitif duquel a surgi la création des êtres et des choses. Et vous êtes-vous demandé, vous les Grecs, pourquoi votre nation a représenté le symbole de la médecine par un caducée où deux serpents sont enroulés **[151]** ?

Les trois Grecs et les deux Romains ne savaient pas quoi répondre, gênés par l'assurance avec laquelle leur hôte leur racontait des choses qui leur paraissaient invraisemblables.

— Il y a bien d'autres questions qui se posent à propos de vos croyances, répliqua alors l'un des Romains. J'ai entendu dire que certains Gaulois, après avoir reçu de l'argent, de l'or, un certain nombre de cruches de vin ou accepté des cautions, les partagent entre leurs parents et leurs amis à titre d'héritage. Alors, selon un rituel consacré, quelqu'un qui se tenait dans l'assemblée leur tranchait la tête d'un seul coup d'épée **[152]**.

— Certes, répondit le barde, c'était une coutume d'autrefois : ceux qui acceptaient de mourir ainsi, au profit de leurs parents et amis, remettaient le paiement de leurs dettes dans l'autre monde. Il y en avait même qui, à la mort de leurs proches, se jetaient dans le bûcher afin de les accompagner dans cet autre monde **[153]**.

— Oui, intervint le Grec qui avait été le premier à prendre la parole, on m'a raconté bien des fois que les Gaulois se prêtent les uns aux autres de grosses sommes d'argent qu'ils promettent de rendre à leurs créanciers lorsqu'ils se retrouveront dans l'autre monde, parce qu'ils sont convaincus que les âmes des hommes sont immortelles. Je dirais que cette coutume serait complètement stupide si elle ne rejoignait les idées enseignées par le grand Pythagore **[154]**.

Un autre Grec qui s'était jusque-là contenté d'écouter la conversation voulut alors y prendre part.

— Il y a eu, chez nous, dit-il, un grand navigateur du nom de Démétrios. Il est allé explorer vos côtes sur le grand océan et s'est même risqué sur les eaux jusqu'à certaines îles. Or, à son retour, il nous a laissé la relation de son voyage. Il nous raconte que, parmi les îles qui entourent la Bretagne, plusieurs sont désertes, dispersées, et que plusieurs d'entre elles tirent leurs noms de ceux de démons ou de héros. Naviguant dans ces régions sur l'ordre de son roi, Démétrios aborda dans la plus proche de ces îles désertes. Elle n'avait pas beaucoup d'habitants, mais ils étaient sacrés aux yeux des Gaulois et des Bretons, et à l'abri de toute injure de leur part. À son arrivée, une grande turbulence venait de se manifester dans les airs, accompagnée de nombreux signes venus du ciel. Les vents avaient soufflé avec fracas et la foudre était tombée en plusieurs endroits. Puis, le calme s'étant établi, les insulaires dirent à Démétrios qu'il s'était produit une éclipse de quelque être supérieur.

— En effet, ajoutèrent-ils, si une lampe qu'on allume ne produit aucune pollution, par contre, une fois qu'on l'éteint, elle émet une fumée qui peut incommoder certaines personnes. Ainsi, dans tout leur éclat, disaient-ils, les grandes âmes font du bien et ne sont la cause d'aucun mal, mais si elles viennent à s'éteindre ou à périr fréquemment, comme cela s'est produit aujourd'hui, elles engendrent des vents et de la grêle. Souvent, aussi, elles empoisonnent l'air d'émanations pestilentielles. Et Démétrios termine son récit en signalant que c'est là que le dieu Khronos, endormi et gardé par Briarée, est emprisonné avec le sommeil pour seul lien ^[155]. Il me semble que c'est une bonne description de cet autre monde dont vous parlez sans cesse.

Le barde gaulois reprit alors la parole.

— Ce que tu nous dis est tout à fait conforme à ce que l'on raconte chez nous à propos d'événements étranges qui se produisent sur les rivages de la Gaule qui font face à l'île de Bretagne. Là habitent de nombreux pêcheurs qui vivent des produits de la mer. Or, on assure que, pendant leur sommeil, ils entendent autour de leur demeure une voix qui les appelle par leur nom et ils ont l'impression qu'un bruit se fait devant leur porte. Alors, ils se lèvent, s'avancent jusqu'au port où ils découvrent des embarcations d'un type inconnu qui semblent remplies de passagers. La voix leur commande de monter à bord et, sans plus réfléchir, ils obéissent et vont tenir le gouvernail. C'est d'un trait, et sans utiliser ni rames ni voiles, qu'ils parviennent sur les rivages opposés alors que d'ordinaire ils font ce trajet, toutes voiles déployées, en un jour et une nuit lorsqu'ils se servent de leurs propres bateaux. Ils débarquent là-bas les passagers inconnus qu'ils ont ainsi conduits. Sans voir personne, ils entendent les voix de ceux qui les accueillent, qui les appellent par leur nom et par leur tribu, et ils entendent les passagers répondre. Puis, d'une seule impulsion, ils retournent vers leur pays, s'apercevant que leur bateau est allégé du poids de ceux qu'ils ont transportés dans l'autre

[156]
sens .

— Nos anciens navigateurs, reprit le Grec, en particulier ce Démétrios dont je parlais tout à l'heure, nous ont laissé de bonnes descriptions de ces lieux qui sont en dehors du monde. Il paraît qu'Ogygie est une île en plein océan à une distance de cinq jours de navigation de vos côtes, en direction du soleil couchant. Trois autres îles, aussi éloignées d'Ogygie qu'elles le sont entre elles, sont situées beaucoup plus loin, dans la direction du nord-ouest. Dans l'une de ces îles, suivant ce que raconte Démétrios, Khronos aurait été enfermé par Zeus, quand le fils s'est révolté contre le père. Il aurait sa résidence dans l'île la plus reculée, au-delà de cette mer qu'on appelle Mer de Khronos. Les gens de vos pays ajoutent que le grand continent qui forme un cercle autour de la grande mer est à une distance un peu moins grande des autres, à peu près à cinq mille stades d'Ogygie, et l'on ne peut y aborder qu'avec des bateaux naviguant à la rame, car les eaux y sont si lourdes qu'elles ne permettent guère d'avancer avec la seule force des vents.

« Quand l'étoile de Khronos, que nous, les Grecs, appelons Phénon, et que vous, les Gaulois, appelez Nycturos, est arrivée sous le signe du Taureau, ce qui se produit tous les trente ans, les habitants de cette île procèdent à un sacrifice prévu depuis longtemps et préparent une expédition maritime de cette manière : des gens, choisis par le sort, embarquent sur autant de navires qu'il leur est nécessaire, soigneusement munis de provisions afin de soutenir une longue traversée à la rame. Une fois partis, on le comprend bien, tous n'ont pas le même sort. Ceux qui ont triomphé des hasards de la mer abordent en premier lieu dans des îles opposées. Là, ils voient le soleil se cacher pendant un temps inférieur à une heure pendant une huitaine de jours. Ce léger obscurcissement passe pour la nuit, mais c'est une lumière crépusculaire, comme entre chien et loup. Ces navigateurs restent là pendant quatre-vingt-dix jours, traités avec honneur et considérés comme des personnages sacrés. Après quoi, ils remontent dans leurs bateaux, et les vents les remportent.

« On prétend que personne d'autre n'habite l'île de Khronos, hormis le dieu et ceux qui ont été envoyés là pour le servir. Il leur est permis de quitter cette île quand ils ont célébré pendant treize ans le culte de la divinité, mais cependant, la plupart d'entre eux préfèrent y rester, les uns parce qu'ils s'y sont habitués, les autres parce que, sans peine et sans travail, tout leur est fourni en abondance. Et il y en a d'autres qui s'occupent des sacrifices et des cérémonies, tandis que certains se livrent à des études de lettres et de philosophie **[157]** .

— Bien sûr, intervint alors l'un des Romains, nous ne comprenons pas toujours vos usages et vos croyances, ô Gaulois, mais parfois, nous sommes obligés de suivre ce que nous ont rapporté nos anciens. Et ils disent tous que vos druides rendent leurs sentences par des énigmes et des expressions obscures, enseignant qu'il faut honorer les dieux, ne pas faire le mal et se conduire virilement **[158]** . Le philosophe Pythagore que nous tenons en grande estime n'avait pas dit autre

chose. Mais, ô barde, à ton avis, qu'en est-il de cette île merveilleuse qu'on prétend être habitée par les dieux ?

— Il y a là, répondit le barde, bien des matières à discussion, mais la plupart des récits qui ont été transmis par notre tradition sur ce sujet insistent sur le fait que cette île est en dehors du temps et de l'espace. Rien n'est plus enchanteur en effet que la nature de cette île, où l'air est d'une étonnante douceur. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient là depuis fort longtemps, atteints de la nostalgie de leur pays, pensaient à la quitter, mais le dieu les en dissuada, en leur faisant comprendre qu'ils étaient ses familiers et ses amis. Ce n'est en tout cas pas seulement par des songes ou des visions symboliques que de nombreux insulaires voient des démons et conversent avec eux, c'est face à face, dans la vie quotidienne.

« En ce qui concerne le dieu lui-même, sachez qu'il demeure dans une grotte profonde, où il dort sur un rocher brillant comme de l'or poli. Car c'est par le sommeil que le maître de tous les dieux a imaginé de le lier. Des oiseaux dont la demeure est au sommet de cette falaise viennent en voltigeant apporter au dieu l'ambroisie qui constitue son unique nourriture. Une odeur délicieuse s'exhale de ce rocher, comme surgissant d'une source chargée des meilleurs parfums de la terre. Et l'île entière en est embaumée. Les démons qui entourent le dieu et lui prodiguent leurs soins les plus attentifs sont des fées et des génies de l'air qui, autrefois, faisaient partie de sa cour lorsqu'il régnait sur les dieux et les hommes. Possédant eux-mêmes le don de prophétie, ils font un grand nombre de prédictions et, sur les événements les plus importants, expriment des révélations précieuses dont ils assurent qu'elles sont les songes mêmes du dieu qui est ici honoré **[159]**.

Ainsi se termina cette conversation entre un barde gaulois et ses hôtes grecs et romains, quelque part dans un village retiré du pays des Arvernes sur les usages et les croyances des peuples qui occupaient le territoire de la Gaule.

CHAPITRE VI

Le temps des défaites

Cependant, les luttes sournoises et constantes entre les Gaulois et les Romains avaient tourné à l'avantage de ces derniers. En une série d'expéditions sur les terres qu'avaient occupées les Gaulois dans le nord de l'Italie, désireux de venger le terrible affront que leur avaient infligé les Gaulois lorsqu'ils s'étaient emparés d'une grande partie de la ville de Rome, les Romains s'étaient décidés à chasser ou à soumettre ces peuples dont le seul nom leur inspirait la terreur et qui avait provoqué, pendant des décennies à Rome la création d'un système d'alerte spécifique, le *tumultus gallicus*, sonnerie de trompette qui obligeait les citoyens à courir aux armes pour protéger leur patrie de ces redoutables adversaires.

Ils avaient réussi au-delà de toute espérance. En un premier temps, ils avaient conquis les territoires qu'ils appelaient la Gaule cisalpine, puis, profitant de leurs avantages, ils avaient poussé jusqu'à la vallée du Rhône, établissant à l'est de ce fleuve ce qu'ils nommèrent la *Provincia Romana*, laquelle s'étendait jusqu'au lac Léman et à la forteresse de Genève. Ensuite, au moment des Guerres puniques, comme de nombreux Gaulois avaient participé à l'expédition d'Hannibal en Italie par la route maritime qui partait de la péninsule Ibérique et longeait le sud de la Gaule, devenue depuis la voie Flaminienne, ils avaient établi leur domination sur une grande partie méridionale de la Gaule, entre les montagnes du centre et la mer Méditerranée, nouvelle province qui fut alors appelée la Narbonnaise. Enfin, à l'occasion de l'invasion des Cimbres et des Teutons, peuples germaniques qui avaient envahi l'est de la Gaule, poussant ses incursions vers l'Italie, ils avaient aidé les Gaulois, lesquels leur avaient d'ailleurs demandé du secours, profitant de ces événements pour s'implanter en quelques points stratégiques et s'efforçant de conclure des traités d'alliance avec certaines tribus qui se sentaient la cible d'éventuels ennemis. Tel avait été le cas des Éduens qui occupaient les terres situées entre la Loire et la Saône et avaient pour forteresse principale l'enclos connu sous le nom de Bibracte, sur une des hauteurs du Morvan, dominant à l'est

une grande plaine fertile.

Car, tout en étant conscients de leur origine, de leur langue, de leur culture et de leur religion qui étaient communes, les peuples gaulois vivaient tous à l'écart, refusant de se regrouper et toujours prêts à engager les uns contre les autres des guerres meurtrières afin de prouver leur supériorité et d'assurer leur hégémonie tant économique que politique sur les nations voisines. Dans cet état d'esprit, il y eut, chez le peuple des Arvernes, qui tenait les montagnes du centre, en particulier autour de la Loire et de l'Allier, une tentative pour constituer une sorte de confédération sous la direction d'un grand chef du nom de Celtillos. Mais Celtillos, qui avait manifesté le désir de devenir roi, avait été victime d'un complot ourdi par ses propres compatriotes et il avait été assassiné, emportant avec lui tout espoir d'unification des peuples de la Gaule.

L'idée pourtant faisait son chemin. À l'époque du consulat de Messala et de Pison, c'est-à-dire en 61 avant notre ère, il y eut, chez le peuple des Helvètes, qui occupait les montagnes et les vallées du Jura et des Alpes, un homme d'une grande ambition nommé Orgétorix. Comme il sentait son peuple menacé par celui des Suèves, des Germains placés sous l'autorité d'un certain Arioviste, qui ne cachait pas sa volonté d'étendre son royaume au détriment de tous ses voisins, Orgétorix imagina un plan pour protéger les Helvètes : ceux-ci devraient émigrer à l'ouest et gagner les rivages du grand océan. Là, ils se sentiraient vraiment en sécurité et Orgétorix pourrait devenir le chef d'une grande confédération de tribus, confédération qui pouvait déboucher sur la constitution d'un grand royaume indépendant mais conquérant.

Mais Orgétorix avait conscience des dangers qui l'attendaient. Il s'empressa de conclure un pacte secret avec certains de ses voisins, notamment avec Casticos, qui était un homme influent chez les Séquanes, riverains de la Saône, et avec l'Éduen Dumnorix, frère du druide Diviciacos qui était l'ami du grand Cicéron et très empressé envers les Romains. En vertu de ce pacte, les trois hommes décidaient d'unir leurs efforts pour s'emparer de la Gaule tout entière et de s'en partager la domination. Malheureusement, ce pacte ne resta pas longtemps secret et fut désavoué à la fois par les Helvètes, les Séquanes et les Éduens. Orgétorix fut mis en accusation par ses compatriotes et, rejeté par son peuple, il choisit de se donner la mort plutôt que de mener une existence d'exilé errant.

Cependant et bien que les Helvètes eussent rejeté en un premier temps les projets d'Orgétorix, ceux-ci furent bientôt remis à l'honneur du fait que les Suèves d'Arioviste devenaient de plus en plus menaçants. Mais, pour quitter leur pays, les Helvètes devaient franchir des points névralgiques. Il leur fallait passer par le pays de Gex, occupé par les Séquanes, ou par le sud du Rhône : mais ce territoire auquel appartenait la forteresse de Genève dépendait du peuple des Allobroges qui était placé sous le protectorat de Rome. Cela n'empêcha pas les Helvètes de préparer soigneusement leur migration et de se rassembler sur les bords du Rhône, en compagnie de quelques peuples dispersés ou chassés par les Germains,

comme les Boiens de Bohême.

Et ce fut alors qu'intervint un personnage très influent à Rome, un certain Caius Julius Caesar, dont la famille prétendait descendre du Troyen Énée, ancêtre des Romains, et donc de la mère de celui-ci, la déesse Vénus que les Grecs appelaient Aphrodite. Ambitieux et démagogue, chef du parti populaire à Rome, ne cachant pas qu'il voulait conquérir le pouvoir sur tous les territoires soumis à Rome ou qui étaient en passe de l'être. Depuis plusieurs années, afin de se présenter devant le Sénat en triomphateur dans le but de mériter leurs suffrages, il rêvait de conquérir la Gaule tout entière et de profiter de ce triomphe pour accéder aux plus hautes dignités. Or, comme il avait été nommé proconsul pour la *Provincia Romana*, il était à la meilleure place pour observer ce qui se passait en Gaule. D'ailleurs, il ne lésinait pas sur les moyens et entretenait à grands frais des espions qui lui rendaient compte fidèlement des affaires politiques des peuples gaulois ainsi que des différends qui les opposaient fréquemment. Et il attendait patiemment l'occasion d'intervenir dans ce qu'on appelait encore la *Gallia Comata*, cette « Gaule Chevelue » qui était toujours indépendante.

Cette occasion était enfin arrivée. Dès qu'il fut prévenu de ce qui se passait, avec une rapidité incroyable, César se précipita à Genève et fit détruire tous les ponts qui franchissaient le Rhône tout en levant le plus de troupes possibles dans la Province. Les Helvètes tentèrent alors de discuter avec lui, demandant le passage parce qu'ils n'avaient pas d'autre chemin. Mais le proconsul tergiversa pour gagner du temps et en profita pour faire construire un mur depuis le lac Léman jusqu'aux premières hauteurs du Jura. Au jour qu'il avait fixé pour donner sa réponse, il refusa tout net le passage des Helvètes à travers le territoire de la Province.

Les Helvètes, dépités, se tournèrent vers l'ancien complice d'Orgétorix, Dumnorix, et lui demandèrent d'engager des pourparlers avec les Séquanes pour que ceux-ci lui permissent le passage à travers leur pays. Les Séquanes acceptèrent, à condition que ce passage s'effectue sans dommage ni violence. Alors, les Helvètes se lancèrent vers l'ouest et se retrouvèrent dans le pays des Éduens qu'ils commencèrent à ravager parce qu'ils n'avaient pas conclu de traité avec ceux-ci, et cela sous l'œil bienveillant des Séquanes, leurs éternels rivaux.

Mais par contre, les Éduens avaient un traité d'alliance avec les Romains et demandèrent immédiatement des secours à César. Le proconsul, qui n'attendait que cela, lança les troupes qu'il avait rassemblées et repoussa les Helvètes qui durent se replier vers les forêts du voisinage. Les Helvètes envoyèrent alors un de leurs alliés, le Tigurin Divico, pour négocier avec César. Ce dernier réclama immédiatement des otages, mais Divico lui répondit fièrement que les Helvètes et les Tigurins n'avaient pas l'habitude de se considérer comme des vassaux, ni comme des esclaves. Et les choses en restèrent là.

Cependant, les Éduens, pourtant alliés et obligés de César, manifestaient une évidente mauvaise volonté à fournir du ravitaillement aux Romains. Le proconsul

convoqua donc le druide Diviciacos et le vergobret (c'est ainsi que les Éduens nommaient leur magistrat suprême, qui faisait fonction de roi) qui avait nom Liscos, et se plaignit de leur défaillance contraire aux engagements pris. Les deux chefs éduens rejetèrent toute la responsabilité de l'affaire sur Dumnorix, le frère de Diviciacos, qui était marié à une Helvétè, fille d'Orgétorix, et qui avait fait épouser à sa mère un des plus grands personnages du peuple des Bituriges. Le proconsul, sachant qu'il lui faudrait un jour éliminer Dumnorix, qu'il considérait comme un ennemi, le convoqua à son tour en présence de son frère et lui fit de violents reproches. Mais, tout en faisant semblant de lui pardonner son comportement, il lui fournit des gardes qui, en réalité, étaient chargés de le surveiller très étroitement. Alors, aidé par son lieutenant Labiénus, il rassembla ses troupes et attaqua vigoureusement les Helvètes. Ceux-ci furent vaincus et les rescapés durent se réfugier chez les Lingons. Mais, dépourvus eux-mêmes de ravitaillement, ils durent capituler. César leur demanda leurs armes, se fit fournir des otages, et leur ordonna de rentrer dans leur pays. C'était donc le proconsul romain qui sortait vainqueur de tous ces affrontements, car à présent, il se trouvait solidement implanté au cœur de la Gaule et pouvait à tout moment intervenir, sous le prétexte de maintenir l'ordre, et en profiter pour imposer l'autorité de Rome aux peuples qui ne la subissaient pas encore.

Mais un autre chef ambitieux et sans scrupules guettait lui aussi le moment propice pour envahir la Gaule et la soumettre à ses caprices : c'était Arioviste, le roi des Suèves, qui maintenait toujours sa pression sur les Helvètes et se préparait à présent pour une expédition de plus grande envergure. Ayant massé ses troupes sur deux fronts aux bords du Rhin, au nord vers le pays des Trévires ^[160] et au sud face aux Séquanes, il les fit franchir en même temps, espérant ainsi opérer une percée qui lui permettrait d'atteindre rapidement, d'un côté ou de l'autre, le centre de la Gaule. Mais César, qui savait à quoi s'en tenir au sujet d'Arioviste, qu'il connaissait d'ailleurs très bien et qu'il avait reçu en ami à Rome quelques années auparavant, le prit de vitesse. Le proconsul envoya immédiatement ses meilleurs légionnaires contre les Suèves qui envahissaient le pays des Séquanes. Les Germains furent vaincus et refoulés, et Arioviste eut juste le temps de s'enfuir de l'autre côté du Rhin. Les Gaulois furent ainsi délivrés du danger représenté par les Germains, mais le prix à payer commença à les inquiéter sérieusement.

Car sous couvert de protéger les Gaulois, César en avait profité pour s'installer solidement chez les Séquanes et sur les frontières de ce que l'on appelait la Gaule belge ^[161]. Et cela n'était pas du goût des peuples belges, très attachés à leur indépendance. Une puissante confédération de ces peuples s'organisa sous l'impulsion des Bellovaques et des Suessions. Ils réussirent à entraîner dans leur coalition les Atrébates, les Ambiani, les Viromandui, les Morins, les Caletes et quelques autres, dont les redoutables Éburons ^[162]. Par contre, les Rèmes ^[163], que le voisinage des légions romaines rendait très prudents, refusèrent d'y participer, préférant conclure un traité d'amitié avec César.

Quand le proconsul apprit ce que tramaient les Belges, il commença à faire ses préparatifs pour une guerre de conquête et il associa même à ses légionnaires une importante troupe d'Éduens. Au moment où les confédérés assiégeaient Bibrax, la principale forteresse des Rémi, il dégagea la ville et anéantit l'armée belge. Puis, profitant de son avantage, il se précipita chez les Suessions qu'il obligea à capituler. Enfin, il s'attaqua aux Bellovaques qui, malgré leur courage et leur ténacité, furent également défaits et demandèrent la paix. Les Romains étaient de mieux en mieux implantés dans le centre de la Gaule belgique, contrôlant toutes les voies de communication entre le littoral et le Rhin. Mais ce fut alors qu'intervinrent les Nerviens et les Atuatuques ^[164].

Les Nerviens qui, pendant ce temps-là, avaient regroupé toutes leurs troupes, se joignirent aux Atrébates et aux Viromandui ^[165], et se retranchèrent solidement sur les bords de la Sambre. Leur chef était Boduognatos qui se montra alors un remarquable tacticien, s'ingéniant à égarer les Romains au milieu de zones marécageuses où ils constituaient une proie facile pour des hommes connaissant parfaitement le pays. Il s'en fallut de bien peu pour que César n'ordonnât la retraite sur des positions plus sûres mais, jouant le tout pour le tout, le proconsul accula ses adversaires à réclamer la paix. Les Nerviens se soumirent, mais les Atuatuques, qui arrivaient à la rescousse, résistèrent encore longtemps avant de demander la paix. César dicta ses conditions aux vaincus. Ce fut alors qu'il fit élire roi des Atrébates et des Morins un homme du nom de Commios, de nation atrébate, qu'il savait habile et courageux et qu'il considérait plus comme un allié intelligent mais intransigeant et parfois rebelle qu'un simple collaborateur profitant des circonstances pour donner libre cours à ses ambitions.

La défaite des Belges plongea les autres peuples de la Gaule dans le plus complet désarroi, et bientôt la frayeur provoquée par les légions romaines se propagea dans toutes les régions. Ce fut dans ces circonstances que Labiénus, un des lieutenants de César, avec une seule légion, gagna l'extrémité la plus occidentale de la Gaule, la pointe d'Armorique. En quelques semaines et presque sans combats, Labiénus obtint, sinon la soumission, du moins la neutralité de tous les peuples de la Gaule celtique. Et César lui-même établit ses quartiers d'hiver chez les Andegavi, les Turones et les Carnutes ^[166], les bords de la Loire, endroits privilégiés où il pouvait surveiller tout ce qui se passait en Gaule et d'où il pouvait faire partir des troupes dans toutes les directions en cas de nécessité.

Pendant une année, comme s'ils s'étaient résignés à l'inévitable, les peuples de la Gaule se tinrent tranquilles, dans une sorte de torpeur dont la cause était qu'ils pensaient que les Romains, par leur rapide invasion de ces territoires pourtant éloignés, étaient invincibles. Et le proconsul put croire alors que la conquête de la Gaule était achevée et qu'il en était évidemment l'artisan. Mais certains événements le rappelèrent à la réalité des choses : les troupes romaines, coupées de leurs bases de la *Provincia Romana*, ne pouvaient survivre qu'en obtenant du

ravitaillement des populations qu'ils avaient pacifiées en apparence et souvent réduites à un état de servitude. De plus en plus, dans le silence, surtout dans les campagnes les plus reculées, les Gaulois, la plupart du temps excités par leurs druides et remplis de nostalgie au souvenir des actions héroïques de leurs ancêtres, murmurèrent qu'il n'était pas tolérable qu'un peuple fier pût ainsi courber l'échine devant un étranger qui, sous prétexte de les protéger d'éventuels assaillants, exerçait sur eux une pesante tyrannie. Et c'est au pays des Vénètes que la résistance s'organisa, d'abord secrète, puis manifestée au grand jour et de plus en plus efficace du fait du ralliement des autres peuples de l'Armorique.

La cause la plus immédiate fut en fait le manque de ravitaillement de la septième légion romaine que commandait Publius Crassus. Elle avait pris ses quartiers chez les Andegavi, sur les bords de la Loire. Or, le blé manquait dans ce pays et, pour approvisionner ses troupes, Publius Crassus se vit obligé d'envoyer des préfets et des tribuns réclamer du blé chez les peuples les plus proches, c'est-à-dire ceux qui occupaient une partie du littoral de l'océan et, en totalité, celui de ce qu'on appelait la mer des Bretons ^[167]. Et ce furent Quintus Vélanius et Titus Sillius qui eurent pour mission de réclamer du blé au peuple des Vénètes ^[168].

Les Vénètes étaient de beaucoup le peuple le plus puissant de toute cette côte maritime. C'était lui qui possédait le plus grand nombre de navires, en une flotte qui assurait tout le trafic avec l'île de Bretagne. Il était supérieur à tous les autres peuples gaulois par son expérience de la navigation. D'ailleurs, comme l'océan était violent et battait librement une côte où il n'y avait que quelques ports bien abrités dont les Vénètes étaient les maîtres, presque tous ceux qui commerçaient habituellement dans ces eaux dépendaient d'eux. Ils savaient donc qu'ils pouvaient obtenir le ralliement de leurs obligés s'ils organisaient une révolte ouverte contre les Romains. La quantité de blé réclamée leur sembla exorbitante par rapport à leurs propres ressources et, pour ne pas avoir à la livrer, ils n'eurent rien de plus pressé que de faire prisonniers Sillius et Vélanius, pensant que, par la même occasion, ils pourraient récupérer les otages vénètes qu'ils avaient dû livrer à Publius Crassus.

Mais les peuples voisins n'attendaient que ce signal pour manifester leur mécontentement et leur mépris envers une autorité qu'ils n'avaient acceptée que contraints et forcés. Les uns après les autres retinrent prisonniers les envoyés du légat romain tout en dépêchant des émissaires chez les Vénètes afin de conclure avec eux des traités d'alliance dans le but délibéré de mettre tout en œuvre pour chasser les Romains de leur pays, par la disette autant que par les armes. Les chefs se concertèrent et se jurèrent mutuellement de ne rien entreprendre que d'un commun accord pourvu qu'on pût enfin se débarrasser de cette mainmise étrangère par trop pesante. Ils envoyèrent également des messagers chez beaucoup d'autres peuples gaulois pour les presser de recouvrer une indépendance que leurs ancêtres avaient parfois acquise au péril de leur vie. Une ambassade commune fut alors désignée pour avertir Publius Crassus qu'ils ne

rendraient leurs prisonniers que si le légat romain libérait les jeunes gens qu'ils avaient dû fournir comme cautions.

Lorsque César qui, à ce moment-là, se trouvait fort éloigné fut averti de cette affaire, il ordonna qu'on l'attendît avant d'engager la moindre action, mais que l'on construisît des navires de guerre sur la Loire, qu'on enrôlât des rameurs dans la province et qu'on se procurât des matelots et des pilotes connaissant bien la navigation sur l'océan. Cela ne fut guère facile, mais les Romains, par la contrainte, obligèrent beaucoup de Gaulois à travailler pour eux et, quand le proconsul arriva enfin, il avait à sa disposition une nombreuse flotte et des hommes compétents pour la conduire. Car son but était de châtier ceux qu'il considérait comme des rebelles et de récupérer au plus tôt les citoyens romains qu'ils retenaient.

Pendant ce temps, les Vénètes, conscients des dangers qui les menaçaient, se préparaient à soutenir une lutte sans merci. Ils s'activèrent à équiper leurs navires, sachant que c'était par leur flotte qu'ils pourraient répondre le mieux aux attaques des Romains. Ils avaient d'ailleurs confiance dans la nature même de leur pays : les chemins de terre étaient coupés à marée haute par des haies, ce qui rendait très difficile la marche d'une armée. De plus, ils se doutaient bien que les Romains ignoraient tout des lieux et qu'ils ne pourraient guère se retrouver dans un tel dédale d'îles et de promontoires. Enfin, ils pensaient que leurs ennemis, à cause du manque de blé, ne pourraient pas tenir longtemps. Donc, ayant activement équipé leurs navires, les Vénètes fortifièrent leurs villes et y entassèrent des provisions, s'assurant en même temps l'alliance des autres peuples de la côte et demandant des secours aux habitants de l'île de Bretagne avec lesquels ils entretenaient les meilleurs rapports.

Leurs villes étaient d'ailleurs bien protégées. En effet, les moindres forteresses étaient en général situées à l'extrémité de langues de terre ou de promontoires rocheux, de telle sorte qu'à marée haute il était impossible d'y accéder à pied. De plus, elles n'étaient pas accessibles aux navires car, à marée basse, ils se seraient échoués sur les bas-fonds, ce qui constituait un sérieux obstacle à un siège.

Les navires des Vénètes étaient construits et armés de manière fort habile. Leur carène était notablement plus plate que celle des Romains, afin d'échapper plus facilement aux bas-fonds et au reflux. Leurs proues étaient très relevées, et les poupes de même, appropriées à la hauteur des vagues et à la violence des tempêtes. Les navires entiers étaient en bois de chêne et pouvaient ainsi résister à tous les chocs et à tous les heurts. Les traverses avaient un pied d'épaisseur, et elles étaient assujetties par des chevilles de fer de la grosseur d'un pouce. Les ancres étaient retenues non par des cordes, mais par des chaînes de fer ; en guise de voiles, ils déployaient des peaux, des cuirs minces et souples, car ils pensaient que des voiles en toile de lin résisteraient mal aux violentes tempêtes de l'océan et à ses vents impétueux, et qu'elles seraient peu capables de faire naviguer des bateaux d'un tel poids et d'une telle masse. Ces navires étaient aussi protégés par

leur hauteur. De même que les éperons ne pouvaient rien contre eux tant ils étaient solides, les projectiles ne les atteignaient pas facilement et il était donc impossible de les harponner. Enfin, lorsqu'ils filaient sous le vent, lorsque celui-ci devenait violent, il leur était beaucoup plus facile de supporter les tempêtes et d'aller ensuite mouiller sur des fonds bas sans craindre de s'échouer. Et si le reflux les entraînait, ils n'avaient rien à redouter des rochers et des écueils.

César avait parfaitement conscience de cette supériorité des Vénètes. Aussi décida-t-il de les attaquer dans leur propre pays avant qu'ils eussent terminé leurs préparatifs et surtout avant qu'ils eussent reçus des renforts de leurs alliés. Il s'empara ainsi de plusieurs de leurs forteresses qui se trouvaient à l'intérieur des terres et qui étaient faciles d'accès mais, voyant qu'il perdrait un temps précieux à leur prendre leurs villes les unes après les autres, car à chaque fois, les Vénètes s'éparpillaient aux alentours et revenaient les assaillir par-derrière, il se résolut à attaquer leur flotte.

Le proconsul avait fait construire de nombreux bateaux à fond plat, plus adaptés à la navigation en ces lieux inhospitaliers que les galères romaines. Il confia le commandement de cette flotte au jeune Décimus Brutus, qu'il considérait comme un habile stratège et, ayant envoyé d'autres troupes intimider les alliés des Vénètes, il donna l'ordre d'aller, par voie de mer, à la rencontre de ceux-ci au large de leur pays.

Les Romains longèrent les côtes depuis l'embouchure de la Loire et parvinrent à un endroit où les falaises rocheuses s'ouvraient sur une mer intérieure. Dès qu'ils furent en vue des ennemis, quelque deux cent vingt navires vénètes, tout prêts et équipés de façon parfaite, sortirent du port **[169]** et vinrent se ranger face aux navires romains. Ni Brutus, qui commandait la flotte, ni les tribuns militaires et les centurions qui avaient chacun un vaisseau, ne savaient trop bien quelle conduite adopter. Ils se rendaient compte en effet que l'éperon était inefficace et que, si l'on élevait des tours, les vaisseaux ennemis les dominaient encore grâce à la hauteur de leurs poupes, en sorte que les projectiles romains, tirés d'en bas, n'atteignaient pas leur but tandis que ceux des Gaulois tombaient au contraire avec force.

Les Romains eurent alors l'idée d'emmancher des faux au bout de très longues perches. À l'aide de ces engins, les Romains accrochaient et coupaient les cordages qui attachaient les vergues au mât. Les vergues tombaient forcément et les Vénètes, qui ne pouvaient compter que sur leurs voiles pour déplacer leurs vaisseaux, se trouvaient réduits à l'impuissance devant les Romains qui manœuvraient à la rame. La bataille devint alors très rude et les Gaulois se décidèrent à s'enfuir pour mettre ce qui restait de leur flotte à l'abri. Déjà, leurs navires prenaient le vent quand, soudain, celui-ci tomba : ce calme plat immobilisa les Vénètes et causa leur perte. Leurs vaisseaux furent abordés et pris les uns après les autres. Peu nombreux furent les rescapés du massacre qui purent regagner la côte à la nage.

À la suite de cette défaite, et ayant appris que certains de leurs alliés avaient été vaincus par les troupes que César avait envoyées contre eux, les Vénètes n'eurent plus d'autre solution que de se rendre. Et le proconsul romain fut impitoyable envers eux. Il fit mettre à mort tous les chefs et fit vendre tous les hommes valides comme esclaves. Après quoi, voulant en finir avec la rébellion, il s'en alla attaquer les peuples de cette confédération armoricaine qui résistaient encore dans le nord, les Morins et les Ménapes. Il remporta quelques succès mais, en définitive, tandis que les Romains saccageaient tout sur leur passage, les Gaulois quittèrent leurs villes et leurs forteresses et se dispersèrent dans les nombreux marécages qui couvraient leurs pays, n'ayant pas perdu tout espoir de reprendre leur lutte pour l'indépendance le jour qui se montrerait le plus favorable.

Les Romains n'en furent pas pour autant plus tranquilles. Ils eurent fort à faire pour repousser hors de la Gaule des troupes venues de Germanie sous la conduite des Suèves. Car certaines tribus gauloises les avaient attirées pour mieux contrer les prétentions romaines et obliger les légions à retourner en Italie. Le proconsul, à force d'intriguer, rangea de son côté certains peuples gaulois et mit tout en œuvre pour apporter la division dans toute la Gaule, se prétendant plus que jamais le protecteur des Gaulois et de leur liberté. Cette tactique fort habile lui permit de rassembler de nombreuses troupes qui vainquirent les Suèves et les forcèrent à repasser le Rhin. Et pour montrer qu'il était le plus fort, César fit construire un pont sur ce fleuve et fit une incursion rapide sur les territoires de la Germanie, surtout pour assurer son prestige, car les Suèves avaient bel et bien regagné leur pays d'origine.

Mais ce qui inquiétait le plus le proconsul romain, c'était l'alliance ancestrale qu'il avait constatée entre les Gaulois et les habitants de l'île de Bretagne. Il avait failli en subir les conséquences au moment de la guerre contre les Vénètes, et c'est pourquoi il décida de monter une expédition dans cette île, non pas pour la conquérir, car il se serait alors trop éloigné de ses bases de départ, mais pour intimider les Bretons et les décourager d'apporter leur aide aux Gaulois. Et, avant de passer à l'action, il fit recruter le plus de cavaliers possible chez les peuples gaulois avec lesquels il avait conclu des traités d'amitié, les Remi et les Éduens en particulier, et envoya en ambassadeur chez les Bretons le Gaulois en qui il avait le plus confiance, Commios l'Atrébate, avec mission de leur proposer le protectorat de Rome.

Cette expédition dans l'île de Bretagne se solda par un échec et le proconsul, après avoir demandé des otages et un tribut, qui ne fut jamais payé, revint très vite en Gaule pour écarter le danger que constituait pour les Romains les Ménapes et les Morins sortis de leurs marécages et qui reprenaient la lutte armée. Quand il en eut fini avec ceux-ci, il voulut lancer une nouvelle expédition dans l'île de Bretagne et rassembla une forte armée dans le pays des Morins.

Mais il comprit que cette armée, composée de Romains fidèles mais de Gaulois indécis, était peu fiable. Il s'en aperçut très vite lorsque le chef éduen Ambiorix,

frère du druide Diviciacos, qui commandait une troupe de cavaliers, refusa tout net d'embarquer. Il s'en expliqua devant César, donnant pour prétexte que ses devoirs sacrés lui interdisaient d'entreprendre quoi que ce fût contre un peuple frère dans un pays qui en plus était celui d'où était originaire la religion qu'il pratiquait. César essaya de lui faire entendre raison, disant qu'il n'avait aucune mauvaise intention contre les druides et que la doctrine de ceux-ci était infiniment respectable, assurant qu'il voulait seulement faire alliance avec les Bretons pour éviter que ceux-ci ne fissent alliance avec les Germains, lui promettant enfin les plus grands honneurs en cas de victoire, rien n'y fit. Dumnorix ne fut pas convaincu par les discours du proconsul. Il se contenta d'observer un grand silence, répondant seulement qu'il prendrait sa décision plus tard. Mais, la veille du jour où César avait prévu de faire embarquer son armée, Dumnorix s'enfuit avec toute la cavalerie éduenne.

Quand il apprit cette désertion, le proconsul comprit que s'il ne réagissait pas immédiatement l'événement risquait de provoquer la défection de tous les contingents gaulois engagés dans l'affaire. Aussi se décida-t-il à frapper directement celui qui était à l'origine de toute tentative de rébellion. Il envoya immédiatement des hommes de main aux troupes de Dumnorix et ils assassinèrent froidement celui-ci. Les autres chefs gaulois, qui étaient dans l'expectative, furent terrorisés par cette riposte soudaine, et se décidèrent bon gré mal gré à suivre César dans son expédition, mais dans leur cœur, leur méfiance et leur haine envers le proconsul romain ne firent que s'accroître.

Mais le séjour de César dans l'île de Bretagne fut encore un échec. Il se heurta à une résistance opiniâtre des Bretons conduits par le chef Cassivellaunos. Ne se sentant guère en sécurité dans un pays hostile qui lui était inconnu et malgré une violente tempête peu favorable à la navigation, il fit rembarquer ses troupes sous prétexte d'affaires urgentes à régler en Gaule.

Car la rébellion s'amplifiait dans les territoires que César croyait avoir pacifiés. Elle était suscitée par le peuple des Éburons, établi entre le Rhin et la Meuse, et dont les deux chefs Ambiorix et Catuvolcos voulaient former une grande confédération afin de se débarrasser définitivement de la présence romaine. Ambiorix conclut un traité d'alliance avec le chef trévire Indutiomar, attaqua un camp romain et en massacra tous les soldats. Ensuite, Ambiorix, vainqueur incontestable de cet engagement, se précipita chez les Atuatuques et les Nerviens et, par ses discours enflammés, eut tôt fait de les entraîner à sa suite.

Le but du chef éburon était d'attaquer le plus important camp romain de la Gaule belgique où avait pris ses quartiers une légion commandée par Quintus Cicéron, un homme de confiance du proconsul. Ce camp fut bientôt assiégé par quelque soixante mille Gaulois prêts à tout. Mais Cicéron avait eu le temps d'envoyer un messenger auprès de César pour l'informer du danger qui le menaçait. Le proconsul rassembla deux légions et, à marches forcées, gagna le pays des révoltés. À son arrivée, les Gaulois se retournèrent contre lui, mais César se

contenta de percer les lignes ennemies et d'opérer sa jonction avec son lieutenant. Comprenant qu'il était trop tard pour agir devant des forces aussi considérables qui étaient maintenant concentrées dans un espace réduit mais bien défendu, les Gaulois se retirèrent.

À cette nouvelle, Indutiomar, qui espérait investir un autre camp romain tenu par Labiénus chez les Remi, renonça provisoirement à son expédition. Au printemps suivant, Indutiomar reprit son projet après avoir demandé de l'aide aux Germains, qui la refusèrent d'ailleurs. Il rassembla une foule de mécontents chez les autres peuples mais également dans le sien, fit emprisonner son gendre et rival Cingétorix, traditionnel allié des Romains, et fit marcher toutes ses troupes vers le camp de Labiénus. Le combat fut rude et sanglant. Labiénus avait ordonné aux légionnaires de s'en prendre directement à Indutiomar et de ne pas l'épargner. Le chef trévire fut surpris au moment où il passait une rivière à gué et, conformément aux ordres reçus, il fut tué sans pitié. Privés d'un chef qui avait exercé sur eux une réelle autorité et une réelle séduction, les Gaulois renoncèrent à la lutte et se dispersèrent au fond des bois et des marécages.

L'ensemble de la Gaule semblait être passé sous le joug des Romains, et ceux-ci exultaient à l'idée que, grâce à Jules César, ils avaient vengé l'affront subi lors du désastre de l'Allia et de l'occupation de Rome, affront qu'ils avaient durement ressenti lorsqu'il avait fallu payer une rançon au vainqueur, le chef Brennus, lequel avait mis son épée dans la balance en prononçant ces paroles injurieuses : *Malheur aux vaincus !* À présent, c'était aux Romains de triompher et de retourner contre leurs anciens vainqueurs cette exclamation qui n'était autre qu'une malédiction appelant la honte et le déshonneur sur ceux qui n'avaient pas eu la force ni le courage de résister à une quelconque oppression. Pour cela, chez tous les peuples gaulois en apparence soumis, la rancœur et le désir de liberté grandissaient au fil des mois.

Ce fut chez les Éburons que tout recommença. Ambiorix n'avait pas désarmé. Il avait dispersé ses troupes dans des endroits inaccessibles et, sans se faire remarquer, passant d'un peuple à l'autre, il avait fomenté une révolte générale des peuples belges. Il avait trouvé appui chez les Carnutes et les Sénons, mais surtout chez les Trévires et avait demandé de l'aide à certaines tribus germaniques établies sur l'autre rive du Rhin et, cette fois, celles-ci avaient promis d'envoyer des contingents.

César, toujours bien informé par ses espions et par des Gaulois qui avaient choisi le camp romain par intérêt immédiat, réagit immédiatement, comme il en avait l'habitude. Il commença par ravager le pays des Carnutes et celui des Sénons afin de leur faire comprendre qu'il ne tolérerait aucune rébellion, puis engagea ses forces vers le nord contre les Trévires et les Éburons. Les Trévires, qui étaient en ordre dispersé, furent obligés de se soumettre et le proconsul les obligea à prendre pour chef Cingétorix, l'allié traditionnel des Romains. Puis il engagea une lutte sans merci contre les troupes germaniques qui s'étaient déployées un peu partout

dans l'est de la Gaule.

Cependant, Ambiorix n'avait pas renoncé à son projet d'unifier les différents peuples de la Gaule et de leur faire lutter ensemble contre ceux qu'il considérait comme des envahisseurs sans foi ni loi. Il rassemblait le plus possible de mécontents autour de lui et constituait ainsi une armée qui opérait sur les arrières des Romains et leur infligeait parfois de lourdes pertes. Malheureusement, Ambiorix et son allié, le Trévire Catuvolcos, qui lui était resté fidèle, se firent surprendre un jour qu'ils étaient à la tête d'une troupe très réduite en nombre au milieu d'une forêt. Catuvolcos se donna la mort plutôt que de tomber aux mains des Romains, qui de toute façon l'auraient fait tuer, mais Ambiorix réussit à s'échapper et, une nouvelle fois, il ordonna à ses partisans de se disperser dans les forêts et les marécages et d'y attendre patiemment le moment favorable pour reprendre la lutte contre leur ennemi implacable. Quant à César, il se vengea en faisant supplicier les principaux chefs qui avaient osé se dresser contre lui, en particulier le Sénon Acco, dont la mémoire fut grandement honorée par la suite parmi tous les peuples gaulois. Et tandis que la Gaule s'endormait dans la défaite, le proconsul regagna Rome où l'on célébra ses triomphes [170].

CHAPITRE VII

Vercingétorix

Il y avait six années pleines que le jeu de massacre se prolongeait entre les Gaulois et les Romains. Pour la plupart des Gaulois, Jules César n'apparaissait plus comme leur protecteur contre les Germains ou le médiateur dans les fréquentes querelles de voisinage ou d'intérêt qui éclataient sur le territoire de la Gaule entre les divers peuples qui désiraient pourtant vivre en paix et en bonne entente les uns avec les autres. On savait maintenant que le proconsul était un conquérant avide de pouvoir, un ambitieux qui cherchait la gloire à l'extérieur de son propre pays afin de revendiquer ensuite la primauté à Rome. Même chez ses amis les Éduens, pourtant bien engagés à ses côtés, on se rendait compte qu'après chaque campagne victorieuse ou non, César rentrait à Rome se présenter en triomphateur devant le Sénat. Seuls, les Rémi faisaient les aveugles, liés qu'ils étaient par un traité d'alliance et d'assistance mutuelle. Ils avaient cependant décidé de se tenir à l'écart de tout ce qui pourrait se passer.

On savait aussi que Jules César était retenu à Rome pour tenir son rang dans les intrigues et les troubles de la vie politique. Les chefs gaulois, tout heureux de cette absence, sentaient que le moment était venu de déclencher une révolte libératrice. Le mouvement de résistance ne partait pas de la Belgique, cette fois, mais de la Celtique, notamment chez les Sénon qui s'enorgueillissaient d'avoir été les vainqueurs de la bataille de l'Allia et d'avoir semé la terreur chez les Romains. Ils brandissaient comme étendard l'image du malheureux Acco, torturé et supplicié par ordre personnel du proconsul, et les Carnutes, qui se sentaient au centre même de la Gaule, se joignirent aux Sénon, s'engagèrent avec eux à reconquérir la Gaule et envoyèrent partout des émissaires chargés de rameuter l'ardeur de peuples qui tendaient à oublier l'héroïsme de leurs ancêtres. Quant aux druides, ils tenaient eux aussi des discours vengeurs envers les Romains, ces infidèles qui croyaient en des dieux jaloux et mesquins, dévorés par tous les vices des humains. Le but qu'ils proposaient était très simple : isoler les armées

romaines de leurs bases de départ et de leur chef suprême, en bloquant le passage de la vallée du Rhône à la vallée de la Seine.

Mais pour que ce plan eût quelques chances de réussite, il eût fallu que les Éduens, qui détenaient en somme les clefs de ce passage, acceptassent de rompre leur alliance avec Rome, et cela semblait prématuré pour l'instant. Alors, on se rabattit sur les éternels rivaux des Éduens, les Arvernes, qui n'avaient guère fait parler d'eux pendant les six dernières années, se sentant bien à l'abri derrière leurs montagnes, n'intervenant dans aucune action et ayant ainsi sauvé leur indépendance et leur puissance économique qui était considérable, car ils commerçaient constamment avec la province romaine de Narbonnaise et avec les Massaliotes. Pourtant, les Arvernes avaient été les héros de la lutte contre les Cimbres, et ils avaient toujours eu le sens de l'honneur et de la liberté.

Ayant ainsi établi des contacts et des traités les uns avec les autres, les chefs se réunirent dans des endroits écartés, généralement au plus profond des forêts, là où les druides enseignaient les jeunes gens qui venaient les trouver. Les chefs carnutes, qui étaient Cotuatos et Conconétodumnos, insistèrent sur le fait que les Romains étaient complètement isolés parmi les peuples gaulois et qu'ils dépendaient entièrement du bon vouloir des populations pour se ravitailler en blé et en fourrage.

— La première chose à laquelle on doit aviser, répétèrent-ils dans ces assemblées, c'est de couper César de son armée avant que nos projets ne soient divulgués. C'est facile, assurément, car les légions n'oseront pas, en l'absence de leur chef, sortir de leurs quartiers d'hiver et, de son côté, un chef, sans escorte, ne peut rejoindre ses troupes à travers un pays ennemi. Et puis, après tout, il vaut mieux mourir en combattant que ne pas recouvrer l'antique honneur et la liberté que nos aïeux nous ont légués.

On discuta longtemps de ces projets. Les Carnutes déclarèrent qu'il n'y avait pas de danger qu'ils n'acceptassent pour le salut de toute la Gaule, et ils promirent solennellement d'être au premier rang des révoltés.

— Puisque, pour le moment, dirent-ils, on ne peut se garantir mutuellement par un échange d'otages, ce qui risquerait d'ébruiter nos décisions, nous devons nous engager par des serments solennels, devant les dieux, autour des étendards réunis en faisceaux, à ne pas les renier une fois que les hostilités seront commencées.

On félicita grandement les Carnutes de leur prise de responsabilité. Le serment fut prêté par toute l'assistance, et l'on se sépara après avoir fixé la date du soulèvement, tout en garantissant que personne, en dehors de quelques hommes de confiance, ne serait informé de ce que l'on venait de convenir librement entre tous les représentants présents. Et le secret qui entourait ces assemblées fut admirablement tenu.

Le jour fixé arriva dès les premières manifestations du printemps. Les

Carnutes, entraînés par Cotuatos et Conconétodumnos, se jetèrent, à un signal donné, dans la ville de Genabum^[171] et y massacrèrent tous les citoyens romains qui s'y étaient établis pour faire du commerce, mettant également tous leurs biens au pillage. La nouvelle parvint très vite chez tous les peuples de la Gaule. En effet, quand il arrivait quelque événement important, les Gaulois en clamaient la nouvelle à travers la campagne dans toutes les directions. De proche en proche, on la recueillait et on la transmettait immédiatement^[172]. Ainsi firent-ils alors, et ce qui s'était passé à Genabum au lever du jour fut connu avant la fin de la première veille chez les Arvernes, à une distance d'environ cent soixante milles^[173].

À cette nouvelle qui fit grand bruit, un jeune noble arverne du nom de Vercingétorix convoqua ses vassaux et ses clients. Il était le fils d'un certain Celttillos, homme riche et influent, qui avait aspiré à la royauté sur le peuple des Arvernes, mais qui avait été tué par ses compatriotes inquiets de son autorité grandissante. Vercingétorix, qui avait été élevé par son oncle Gobannitio, vivait dans le souvenir du sort tragique de son père et espérait bien un jour le venger d'une façon ou d'une autre. Il attendait son heure et, en apprenant ce qui venait d'arriver à Genabum, il comprit qu'il était temps de dévoiler ses desseins. Il n'eut aucun mal à convaincre de nombreux jeunes Arvernes de courir aux armes. Mais Gobannitio et certains chefs, qui n'étaient pas d'avis de tenter la chance de cette entreprise, voulurent l'empêcher d'agir. Ils le condamnèrent à l'exil et le chassèrent de Gergovie qui était leur principale forteresse.

Cela ne fit pas renoncer le fils de Celttillos à son projet, bien au contraire. Il parcourut les campagnes de son pays et enrôla dans sa troupe tous ceux qu'il rencontrait et qu'il exhortait à combattre pour la liberté de tous les peuples de la Gaule. Il rassembla ainsi une troupe importante et bien décidée, revint à Gergovie et chassa ses adversaires qui l'avaient, quelques jours auparavant, condamné lui-même à l'exil. Et, par acclamations, ses partisans le proclamèrent roi.

Fort de la confiance qu'on lui accordait, il envoya des messagers à tous les peuples, les suppliant de rester fidèles à la parole jurée lors des assemblées chez les Carnutes. La plupart des peuples qu'il fit contacter lui apportèrent son soutien et à l'unanimité, ils lui confièrent le commandement suprême. Investi de ces pouvoirs, il exigea de tous ces peuples des otages, il ordonna qu'un nombre déterminé de soldats lui fussent amenés sans délai et fixa quelle quantité d'armes on devrait lui fournir. Et surtout, il prit grand soin d'organiser une cavalerie efficace et nombreuse.

Mais comme il connaissait le caractère instable des Gaulois, il édicta des règlements sévères afin de maintenir la discipline dans son armée. Quand un homme commettait un grave manquement, il pouvait être condamné à mort par le feu ou par l'épée. Pour une faute plus légère, il faisait couper les oreilles ou crever un œil, et l'on renvoyait le coupable chez lui afin qu'il servît d'exemple et que la sévérité du châtement subi frappât les autres de terreur. Ayant ainsi organisé

rapidement son armée, il dépêcha chez les Ruthènes, avec une partie des troupes, le Cadurque Luctérios, homme d'une rare intrépidité, et lui-même partit chez les Bituriges qui, après quelques tentatives de résistance à cause de l'influence des Éduens dont ils étaient les clients, se rallièrent finalement à lui. Pendant ce temps, Luctérios gagna les Ruthènes, les Nitiobriges et les Gabales ^[174] à sa cause et, avec d'importants contingents, il entreprit de s'avancer en plein cœur de la Province romaine en direction de Narbonne.

César fut averti de cette rébellion qui risquait de déboucher sur une guerre inexpiable susceptible de remettre en cause toute l'œuvre qu'il avait entreprise à grand-peine et à grands frais pour dominer entièrement la Gaule. Comme les affaires politiques qui avaient nécessité sa présence à Rome avaient fini par se résoudre, il se précipita dans la Province, rassembla le plus de troupes disponibles, en envoya quelques-unes vers Narbonne pour arrêter l'expédition de Luctérios et, avec ses meilleurs soldats, il se dirigea vers le nord dans l'intention délibérée de porter la guerre dans le pays des Arvernes, où se trouvaient donc les instigateurs et les chefs de la sédition. Il franchit les Cévennes dans les pires difficultés à cause du froid et de la neige, mais ne voulut pas attaquer les Arvernes avant d'avoir rejoint ses meilleures légions qui tenaient leurs quartiers dans le pays des Éduens et dans celui des Lingons, et cela dans les plus brefs délais car il n'était pas sûr de la fidélité absolue de ces deux peuples.

Mais Vercingétorix, qui connaissait bien le proconsul pour avoir fait ses premières armes dans la cavalerie romaine et avait même été honoré du titre d'*ami de César* ^[175], comprit très bien ses intentions. Il se précipita alors chez une partie des Boiens qui avaient été établis par César lui-même chez les Éduens, sur les bords de la Loire, et entreprit le siège de leur forteresse de Gorgobrina ^[176]. Comprenant que si Vercingétorix réussissait à prendre cette ville, toute la Gaule allait entrer en dissidence, César, pour faire diversion, se précipita vers Genabum. Il investit la ville, la pilla et se vengea cruellement du meurtre des citoyens romains sur les habitants gaulois qu'il laissa massacrer par ses troupes. Enfin, voulant pousser plus loin son avantage, le proconsul pénétra en force dans le pays des Bituriges et assiégea la ville de Noviodunum ^[177]. Vercingétorix abandonna alors le siège de Gorgobrina et se précipita au secours de ses alliés. Mais il arriva trop tard. César venait d'emporter la place et il se lança à l'assaut d'Avaricum, la principale forteresse des Bituriges, qui était l'un des plus importants greniers à blé de toute la Gaule.

Le chef arverne, comprenant que César, dont les légions manquaient de ravitaillement, voulait s'emparer du blé et du fourrage qui se trouvait entassé à Avaricum, décida qu'on pratiquerait désormais la politique de la terre brûlée. Pour lui, il ne fallait rien laisser qui puisse servir à l'ennemi : ainsi les Romains ne trouveraient ni herbe à couper, puisque ce n'était pas la saison, ni de foin dans les granges puisque celles-ci seraient incendiées, ni blé puisque celui-ci aurait été

détruit. Vingt villes des Bituriges furent ainsi livrées aux flammes. Mais les habitants d'Avaricum supplièrent le commandant en chef d'épargner leur ville. Après quelques hésitations, Vercingétorix y consentit, commettant ainsi la plus grande erreur de sa courte carrière. Il est évident que, si Avaricum avait été incendiée, César n'aurait plus trouvé aucun ravitaillement, se serait vu encerclé dans un pays hostile et sans ressources, et contraint à capituler. Ce fut ainsi qu'après un siège long et pénible, les Romains entrèrent dans Avaricum et s'emparèrent de toutes les provisions que la ville abritait.

Vercingétorix, qui avait été un instant accusé de trahison par les siens, rassembla les rescapés d'Avaricum et ses propres troupes, et il leur tint un discours à la fois pour justifier son attitude, reprocher aux Bituriges d'être la cause du désastre pour avoir refusé d'incendier la ville et enfin pour ranimer le courage des Gaulois. Son discours fut loin de déplaire à ceux qui l'écoutèrent, et tous reprirent espoir, promettant que dans l'avenir ils suivraient les conseils et les ordres d'un chef auquel on reconnaissait des dons supérieurs de discernement et de prévision. Et ils se mirent à fortifier sérieusement le camp qu'ils occupaient afin de parer à toute attaque éventuelle.

Mais pendant le même temps, un conflit politique éclatait chez les Éduens à propos de la rivalité entre deux prétendants au pouvoir suprême, Convictolitavis, partisan de l'alliance avec les Romains, et Cotos, qui était tout prêt à se rallier à la cause de Vercingétorix. Très inquiet, car il avait un besoin essentiel de l'aide des Éduens, César s'en alla chez eux et, à force de promesses, il réussit à leur faire choisir Convictolitavis comme chef unique. Et il en profita pour demander aux Éduens de lui fournir un important contingent de cavaliers. Cela fait, le proconsul rejoignit ses armées. Il les divisa en deux groupes : il envoya le premier vers le nord, pour combattre les Sénon et les Parisii, sous la direction de son lieutenant Labiénus, et avec le deuxième, il se dirigea vers ce qu'il pensait être le cœur de la rébellion, la citadelle de Gergovie, en plein pays des Arvernes.

Mais Vercingétorix, averti de ses plans, avait fait couper tous les ponts qui franchissaient l'Allier. De ce fait, les Romains et leurs auxiliaires eurent toutes les peines du monde à passer le fleuve avant de se retrouver au bas de la forteresse de Gergovie. Et ce fut à ce moment que le proconsul apprit la trahison de Convictolitavis qu'il avait pourtant fait désigner comme chef des Éduens. Celui-ci, en effet, avait confié le contingent de cavaliers fournis à César à un jeune noble de grande envergure, un certain Litaviccus, mais l'engageant secrètement à abandonner les Romains et à rejoindre l'armée du chef arverne. Mais Litaviccus, trahi lui-même par deux de ses rivaux, Éporédorix et Viridomaros, fut obligé d'abandonner la plus grande partie de sa cavalerie aux mains de César et d'aller, en compagnie de ses vassaux et clients, se réfugier à l'intérieur des murailles de Gergovie.

César, qui craignait la défection de tous ses alliés, malgré leurs engagements et leurs serments, redoutait de plus en plus un embrasement général de la Gaule qui

l'aurait isolé complètement au centre d'un pays rempli d'ennemis, coupé qu'il était de ses bases de départ et du ravitaillement qu'il aurait dû en recevoir. Et comme le siège qu'il avait mis autour de Gergovie s'étalait dans le temps, le proconsul, inquiet de ce qui se tramait un peu partout chez les peuples qu'il croyait avoir soumis, songeait sérieusement à abandonner la lutte contre les Arvernes et à lever le siège de Gergovie. Mais, apercevant une colline qui semblait ne pas être défendue, il ne put résister au désir d'y lancer un assaut afin de s'y établir et d'avoir enfin un endroit stratégiquement sûr, dominant certaines fortifications adverses et qui pourrait servir de base pour une attaque dirigée cette fois vers le cœur de la forteresse.

S'étant renseigné sur l'état des lieux, le proconsul envoya vers cette colline, au milieu de la nuit, de nombreux escadrons. Il leur ordonna de se répandre de tous côtés en faisant le plus de bruit possible. Puis, à l'aube, il fit sortir de son camp un grand nombre de mulets chargés de bagages, les fit débâter, et ordonna que les muletiers, coiffés de casques, prenant l'aspect et l'allure de cavaliers, fissent un détour à travers les collines avoisinantes, cela pour faire croire à une attaque généralisée. Il leur adjoignit quelques cavaliers qui devaient, pour donner le change, se répandre un peu partout. Mais, après cette diversion, tous ceux qui étaient engagés dans cette action devaient se rassembler en un même point.

Cependant, les gens de la forteresse apercevaient de loin ces mouvements, car de Gergovie la vue plongeait sur le camp romain sans toutefois qu'il fût possible, à une telle distance, de se rendre compte exactement de ce qui se passait. L'inquiétude gagna les Gaulois qui concentrèrent toutes leurs forces sur les remparts pour les protéger d'un assaut qu'ils préoyaient comme inévitable. Mais, en cachette de tous, César avait envoyé une légion dans le fond d'un vallon boisé où les arbres la dissimulaient à tous les regards. Et quand il vit que le camp de ses ennemis avait été vidé, il fit avancer ses troupes en leur ordonnant de camoufler leurs casques et leurs enseignes afin de ne pas attirer l'attention des défenseurs de la ville. Enfin, il leur expliqua la difficulté de l'entreprise due à l'inégalité des positions, précisant qu'il faudrait agir par surprise et non pas engager une bataille rangée. Alors, il donna le signal de l'assaut et lança en même temps, sur la droite, une cohorte d'Éduens.

La distance entre le mur de la ville et la plaine, depuis l'endroit où commençait la montée, était en ligne droite, sans détour, de douze cents pas, mais tous les lacets qu'on avait faits pour faciliter l'ascension augmentaient considérablement la longueur du parcours. Environ à mi-hauteur, les Gaulois avaient construit une muraille de grandes pierres, haute de six pieds, qui suivait le flanc de la colline aussi régulièrement que le permettait la nature du terrain, et elle était destinée à contenir toute tentative d'assaut de ce côté. Toute la zone inférieure avait été laissée vide tandis que la partie de la colline située entre cette muraille et le rempart de la ville était remplie de campements très serrés. À un signal donné, les Romains franchirent facilement la première muraille et s'emparèrent de trois camps. Dans l'un d'eux, Teutomatos, le roi des Nitiobriges, qui se reposait dans sa

tente, n'échappa qu'à grand-peine aux mains des soldats romains et dut s'enfuir à demi nu sur un cheval qui avait été légèrement blessé.

César, satisfait de ce résultat, et désirant toujours lever le siège de Gergovie sans paraître vaincu, ordonna de sonner la retraite et, avec la dixième légion au milieu de laquelle il se trouvait, il n'alla pas plus loin. Mais, dans le tumulte, les autres légions n'avaient pas entendu la harangue du proconsul, ni la trompette qui sonnait la retraite, car elles se situaient de l'autre côté d'un ravin. Les tribuns et les centurions, qui étaient informés des intentions de César, tentèrent en vain d'arrêter leurs troupes, mais les soldats, excités par le spectacle d'une prompte victoire, encouragés par la fuite des Gaulois, continuèrent d'avancer et ne s'arrêtèrent qu'une fois arrivés sous les remparts et les portes de la citadelle.

À ce moment une grande clameur s'éleva de tous les points de la ville. Ceux qui étaient éloignés, effrayés de ce soudain tumulte, crurent que les Romains avaient franchi les portes et sortirent de la place précipitamment. Les mères de famille jetaient du haut des murailles des étoffes et de l'argent et, la poitrine découverte, penchées au-dessus des remparts, tendant leurs mains ouvertes, elles suppliaient les assaillants de les épargner, de ne pas les massacrer comme ils avaient fait à Avaricum, ne faisant aucune différence entre les combattants, les femmes et les enfants. Plusieurs d'entre elles, se suspendant aux mains de leurs compagnes, et se laissant glisser le long des pierres, venaient se rendre aux Romains. La confusion devint bientôt totale de la part des assiégés comme de la part des assiégeants.

Cependant, ceux des Gaulois qui s'étaient rassemblés de l'autre côté de la forteresse pour y achever des travaux de défense, lorsqu'ils entendirent les cris, se portèrent en avant au pas de course vers le lieu de l'action, précédés de la cavalerie. À mesure qu'ils arrivaient, ils prenaient position au pied des murailles et se lancèrent dans une lutte désespérée contre les agresseurs. Alors, vaincus par le nombre et par l'ardeur des Gaulois, les plus audacieux parmi les Romains ne durent leur salut que par la fuite. Le corps-à-corps avait été en effet acharné et les Romains avaient payé chèrement leur tentative de pénétrer à l'intérieur de Gergovie. César s'en rendit parfaitement compte et fit tout son possible pour ramener ses troupes à l'intérieur du camp romain. Là, il put mesurer à leur juste valeur les pertes que ses soldats avaient subies en ignorant les ordres très stricts qu'il avait pourtant fait clamer haut et fort, de se contenter d'intimider les ennemis pour assurer une retraite honorable aux légions romaines.

Les Gaulois triomphaient et ils ne se privèrent pas de manifester bruyamment, cette nuit-là, leur joie devant l'échec des Romains. Le lendemain, César réunit ses troupes et leur fit de violents reproches, leur épargnant toutefois toutes formes de châtement habituelles en pareil cas, car il avait besoin de tous ses hommes pour sortir du piège où il s'était involontairement enfermé. Et les derniers mots de son discours furent des paroles de réconfort :

— Il n'y a pas lieu de se décourager, clama-t-il, et l'on ne doit pas attribuer aux

qualités guerrières de nos ennemis l'avantage temporaire qu'ils ont acquis. C'est l'avantage de leur position par rapport à la nôtre qui est cause de notre échec. Mais, soyez-en certains, nous prendrons bientôt notre revanche et elle sera éclatante !...

Après cette harangue, il fit partir en ordre tous ses soldats et regagna les rives de l'Allier, guetté par les troupes que Vercingétorix avait envoyées pour surveiller son arrière-garde. Il fit construire en hâte quelques ponts sur le fleuve et passa sur l'autre rive où il se sentait davantage en sécurité.

C'est alors que le proconsul apprit que Litavicos, qui commandait le détachement de cavalerie des Éduens, avait abandonné l'armée romaine et s'était précipité chez les siens pour les gagner à la cause de Vercingétorix. Et l'on vint lui annoncer peu après que les Éduens Viridomaros et Éporédorix, reniant tous leurs engagements, avaient décidé de suivre Litavicos et de participer à la lutte entreprise par la plupart des Gaulois dans le but de chasser les Romains du territoire de leurs ancêtres.

De plus, l'unanimité semblait réalisée chez ces Éduens. D'un commun accord, eux qui avaient tant espéré de leur alliance avec Rome, décidèrent de participer pleinement à l'entreprise. Ils allèrent même jusqu'à incendier leur principale ville, Noviodunum ^[178], où se trouvaient rassemblés tous les approvisionnements dont aurait pu s'emparer César, et leurs troupes se réfugièrent dans leur immense forteresse de Bibracte ^[179]. Le proconsul, sachant désormais qu'il ne pouvait plus compter sur ses anciens alliés, se hâta de remonter le cours de l'Allier et établit son quartier général chez les Lingons, bien que ceux-ci ne lui parussent guère favorables, eux non plus.

Pendant ce temps-là, Labiénus, que César avait envoyé chez les Sénon et les Parisii, connaissait des difficultés sans nombre. Il avait tenté une première fois de s'emparer de Lutèce, mais s'était heurté à la résistance opiniâtre d'une coalition de peuples de la Celtique, dirigée par Camulogène, un vieil Aulerque dont la valeur militaire était reconnue de tous. Camulogène avait entraîné les troupes de Labiénus dans des zones marécageuses qui s'étendaient sur la rive nord de la Seine, et les Romains y avaient subi de lourdes pertes. Labiénus avait alors été dans l'obligation de se replier à Melodunum ^[180], qu'il considérait comme un endroit très sûr. Là, il s'empara de nombreuses embarcations et, descendant le cours de la Seine, il fit irruption en plein cœur de Lutèce. Mais les habitants de cette ville brûlèrent toutes leurs habitations et se réfugièrent sur les hauteurs voisines. Labiénus se sentit perdu. Tentant le tout pour le tout et voulant rejoindre le gros des forces de César, il engagea un ultime combat contre les Gaulois et parvint à forcer le passage au cours d'un engagement qui coûta la vie à l'héroïque Camulogène. Éprouvées par les combats acharnés qui s'étaient livrés à Lutèce et tout au long de la vallée de la Seine, les troupes de Labiénus parvinrent en piteux

état, en passant par Agedicum ^[181], à rejoindre le quartier général de César.

Vercingétorix sentait très proche une victoire décisive sur les Romains, d'autant plus qu'il se trouvait réconforté par le ralliement, certes tardif, mais massif des Éduens qui avaient été pendant si longtemps les auxiliaires dévoués, mais intéressés, du proconsul. Ce fut à Bibracte qu'il convoqua d'ailleurs une assemblée générale de tous les peuples de la Gaule, du moins de ceux qui avaient renoncé à toute compromission envers Rome. On se rendit en foule à Bibracte, de toutes parts. Vercingétorix fit le bilan de son action passée et présenta le programme qu'il préconisait. La décision fut laissée au suffrage populaire. Et ce suffrage, obtenu à l'unanimité, fut concluant : celui qui n'était auparavant que roi proclamé des Arvernes fut confirmé dans ses fonctions de commandant suprême de toutes les armées gauloises, y compris de celles des peuples de la Belgique, lesquelles, sur l'instigation de Commios l'Atrébate, définitivement brouillé avec César, avaient rejoint les troupes de la Celtique.

Certes, les Éduens, dont l'ambition était grande de dominer l'ensemble de la Gaule, avaient accepté du bout des lèvres le fait accompli. Ils éprouvaient un vif dépit à se voir déchus du premier rôle qu'ils prétendaient assumer en Gaule, et déploraient même en privé le changement de leur sort, en regrettant les sollicitudes dont César les avait abondamment entourés pour mieux les attirer dans sa mouvance. Et ce fut à contrecœur que leurs deux chefs les plus influents, Éporédorix et Viridomaros, qui nourrissaient les plus hautes ambitions, acceptèrent d'être soumis au roi des Arvernes. Mais néanmoins, ils s'engagèrent solennellement devant toute l'Assemblée à défendre jusqu'au bout la cause qu'ils avaient rejointe bien tardivement.

Ainsi investi d'un pouvoir suprême absolu, Vercingétorix exposa son plan d'action. Il commanda aux divers peuples de lui fournir des otages comme garants de leur fidélité. Il fixa un délai pour qu'on les lui remît. Il ordonna que tous les cavaliers, quelle que fût leur origine, qui étaient au nombre de quinze mille, pussent se concentrer rapidement et se placer sous son unique autorité.

— Rien n'est plus facile, dit-il, que d'empêcher les Romains d'obtenir du blé et du fourrage. Mais pour cela, il faut que chaque peuple sacrifie délibérément la plus grande partie de ses productions en les brûlant sans hésitation afin d'isoler complètement les légions romaines en des endroits où elles seront privées de tout ravitaillement. Car, ajouta-t-il, il faut empêcher César de retourner dans la Province pour y chercher de quoi continuer cette guerre. Une fois ses troupes aux abois, il sera bien obligé de se rendre, et nous lui ferons payer très cher les exactions et les crimes qu'il a commis dans notre pays. Mais je le répète, il faut isoler César et ses Romains en plein cœur de ce pays et l'empêcher par tous les moyens de regagner les terres qui sont sous l'autorité de Rome.

Le roi des Arvernes, sûr de lui, conclut son discours en disant que le seul moyen de venir à bout des Romains était de les enfermer en plein cœur de la

Gaule et surtout de les empêcher, au prix des plus grands sacrifices, de gagner la Province d'où, une fois réconfortés et ravitaillés, appuyés par de nombreux contingents armés, ils reviendraient en force en Gaule pour se venger des défaites qu'ils y avaient subies et réduire ses peuples dans le plus complet esclavage.

Pour ce faire, Vercingétorix ordonna aux Éduens et aux Ségusiaves, qui étaient à la frontière de la Province, de mettre sur pied dix mille fantassins et d'y adjoindre huit cents cavaliers. Il confia cette troupe au frère d'Éporédorix et lui commanda d'attaquer les Allobroges. De l'autre côté, il lança les Gabales et les tribus arvernes de la frontière contre les Helviens, et envoya les Ruthènes ainsi que les Cadurques ravager le pays des Volques Arecomiques ^[182]. Et, à tous les chefs, il distribua les dons en or et argent, et il promit à tous les peuples qui s'étaient ralliés à lui de leur partager les dépouilles de la Province romaine.

Les peuples concernés se hâtèrent d'obéir au chef arverne. Les Helviens, attaqués par un nombre considérable de guerriers, durent se réfugier dans leurs villes, à l'abri derrière leurs remparts et, si les Allobroges, bien que troublés par les propositions d'alliance faites par des messagers que leur avait envoyés en secret Vercingétorix, avaient disposé le long du Rhône une ligne serrée de postes, le proconsul se voyait dans une très mauvaise posture. Il se trouvait en effet coupé de la Province, dont il ne pouvait attendre aucun secours, et sa cavalerie était nettement inférieure à celle des Gaulois. C'est pourquoi, en désespoir de cause, il se décida à recruter des cavaliers germains qu'il connaissait bien pour les avoir combattus les mois précédents. Puis, ayant réorganisé toute son armée, César fit route vers le pays des Séquanes afin de tenter de retourner au plus vite dans la Province.

Quand il eut compris la manœuvre de César, Vercingétorix réunit les chefs des différents peuples qui lui faisaient confiance et leur tint un long discours d'encouragement.

— Les Romains sont en fuite ! s'écria-t-il. Ils vont bientôt quitter la Gaule. Certes, cela suffit à assurer notre liberté dans l'immédiat, mais c'est trop peu pour notre sécurité future. Car, soyez-en sûrs, leur ambition est telle qu'ils reviendront avec des forces plus considérables. Ils ne cesseront pas les hostilités tant qu'ils n'auront pas réussi à dominer nos peuples. Il importe donc de prendre les devants et de les attaquer maintenant, tandis qu'ils sont en ordre de marche et embarrassés par leurs bagages. C'est le seul moyen de les empêcher de nous nuire davantage.

Ces paroles eurent le don d'enflammer tous ceux qui étaient présents à cette assemblée. Ils acclamèrent Vercingétorix et crièrent qu'il leur fallait se lier par le plus sacré des serments : pas d'asile sous un toit, pas de retour auprès de ses enfants, de ses parents, de son épouse, pour celui qui n'aurait pas traversé au moins deux fois à cheval les rangs de l'ennemi. Et tous, saisis d'enthousiasme à l'idée que la victoire finale était proche, de prononcer ce redoutable serment.

Vercingétorix, qui avait établi son camp non loin de celui des Romains, divisa le lendemain sa cavalerie en trois groupes. Les deux premiers allèrent attaquer l'armée romaine sur ses flancs tandis que le troisième faisait manœuvre pour lui barrer la route. César, sentant le danger, partagea lui-même sa cavalerie en trois groupes et ordonna d'engager immédiatement le combat. Celui-ci fut rude et acharné, sans pitié de part et d'autre. Les cavaliers germains bousculèrent si bien les Gaulois que ceux-ci durent lâcher prise et s'enfuir auprès des fantassins que Vercingétorix avait établis un peu à l'écart. Voyant qu'il avait le dessous, le chef arverne n'eut plus qu'une idée : retenir le plus longtemps possible les Romains dans ce pays en attendant des renforts venus de toute la Gaule qui lui permettraient de reprendre l'avantage. Ce fut ainsi qu'il ordonna à ses troupes de gagner la plus proche forteresse, Alésia, occupée par le peuple des Mandubiens **[183]**.

La ville était juchée au sommet d'une colline, à une grande altitude, de telle sorte qu'il était impossible de la prendre autrement que par un siège long et difficile. Le pied de la colline était baigné des deux côtés par des cours d'eau. En avant de la ville, s'étendait une plaine sur une longueur d'environ trois milles. Dans les autres directions, la colline était entourée à peu de distance par plusieurs hauteurs dont l'altitude égalait la sienne. Au pied du rempart, tout le flanc oriental était occupé par des troupes gauloises qui, en avant, avaient creusé un fossé et construit un mur de six pieds. Les Romains suivirent cette ligne de défense et se mirent eux-mêmes à creuser des fossés et à élever des fortifications.

Les travaux étaient en cours lorsque les cavaliers gaulois se lancèrent à l'attaque dans la plaine qui s'étendait sous la ville, entre les diverses collines. L'acharnement du combat fut extrême et César, voyant que les Romains faiblissaient et se trouvaient sur le point de s'enfuir, fit donner toute sa réserve de cavaliers germains. Ceux-ci, avec une grande férocité, se précipitèrent sur les Gaulois qu'ils bousculèrent, les obligeant à se replier. Le tumulte et les cris étaient tels que les Gaulois qui étaient à l'intérieur des remparts furent saisis de terreur. Ils crurent que les Romains allaient s'élancer en masse compacte sur leurs lignes de défense. La confusion fut bientôt totale et Vercingétorix eut du mal à concentrer ses troupes dans le campement. Il fit alors fermer les portes de la ville proprement dite afin d'éviter que certains ne fussent tentés de s'y réfugier, abandonnant leurs postes à un ennemi qui guettait la moindre défaillance pour pousser plus loin leur avantage. Cependant, après avoir fait un grand massacre parmi les Gaulois et s'être emparés de nombre de leurs chevaux, les Germains se retirèrent.

Après avoir examiné la situation et discuté avec les principaux chefs, Vercingétorix décida de faire partir nuitamment, avant que les Romains n'eussent achevé leurs travaux, les derniers cavaliers qui se trouvaient dans son camp. Il leur donna pour mission d'aller chacun dans leur pays et d'y réunir tous les hommes en âge de porter les armes afin de continuer la guerre jusqu'à la victoire finale. Après

leur avoir confié ce message, il les fit partir en silence, pendant la deuxième veille, par le passage qui s'ouvrait encore dans les lignes romaines.

Sachant qu'il disposait, dans la ville, d'à peu près trente jours de blé, il le fit distribuer avec parcimonie et donna à chacun une part du bétail que les Mandubiens avaient heureusement apporté en grand nombre. Il fit rentrer dans la ville toutes les troupes qu'il avait établies sous ses murs. Et, ayant décrété la peine de mort contre tous ceux qui n'obéiraient pas à ses ordres, il se résigna à subir les rigueurs d'un siège dans l'espoir qu'arriverait bientôt une armée de secours, ce qui obligerait alors les Romains à se battre sur deux fronts. Mais ce qui lui donnait tant de confiance, c'était que la ville d'Alésia, entourée de solides murailles, ne pourrait jamais être prise d'assaut. Il fallait patienter en attendant le moment favorable pour reprendre la lutte.

Pendant que les Romains poursuivaient leurs travaux de fortifications autour d'Alésia, les cavaliers envoyés dans toute la Gaule par Vercingétorix accomplirent leur mission. Les chefs de tous les peuples se réunirent en assemblées. Ils décidèrent qu'il convenait non pas d'appeler tous les hommes en état de porter les armes, mais de demander à chaque tribu, à chaque peuple, un contingent déterminé de fantassins et de cavaliers. On voulait éviter que, dans la confusion d'une multitude, il devînt impossible de maintenir la discipline, et qu'on pût distinguer les troupes selon leur appartenance afin de pourvoir à leur ravitaillement dans les meilleures conditions. En dehors des Rémi, obstinément fidèles à l'alliance romaine, tous les peuples de la Gaule, qui désiraient recouvrer leur indépendance et témoigner de leur attachement aux traditions de leurs ancêtres, envoyèrent des contingents et promirent d'en assurer l'armement et le ravitaillement.

On réunit donc huit mille cavaliers et cent quarante mille fantassins sur le territoire des Éduens. On procéda à leur recensement et à leur dénombrement, ainsi qu'à la nomination de leurs chefs. On confia le commandement supérieur de cette armée à quatre hommes influents, Commios l'Atrébate, les Éduens Viridomaros et Éporédorix, et l'Arverne Vercassivellaunos, cousin de Vercingétorix. Enfin, on leur adjoignit des délégués des divers peuples dont la mission était de former un conseil chargé de la conduite des opérations. Alors, sans plus tarder, cette armée gauloise partit pour Alésia, pleine de confiance et d'espoir.

Cependant, les jours passaient. À Alésia, on commença à manquer de blé et surtout, ignorant ce qui s'était passé chez les Éduens, on s'inquiétait grandement de l'avenir. Vercingétorix convoqua une assemblée pour délibérer de la stratégie à adopter. Des avis divergents furent exprimés, les uns voulant que l'on se rendît, les autres qu'on fît une sortie tandis qu'on en avait encore la force. Mais ce fut alors que se leva Critognatos, qui appartenait à une noble famille des Arvernes et qui jouissait d'un grand prestige non seulement parmi les siens mais chez beaucoup d'autres peuples gaulois.

— Je m’abstiendrai de répondre à ceux qui parlent de reddition ! s’écria-t-il, car ce serait me souiller que d’évoquer ce mot qui voile le plus honteux esclavage !... J’estime que ces gens-là ne doivent pas être considérés comme membres de notre communauté et ne peuvent pas prétendre assister à ce conseil. Je les ignorerai donc et je ne m’adresserai qu’à ceux qui sont partisans d’une sortie, seule possibilité où je veux reconnaître le souvenir des vertus héroïques de nos ancêtres. C’est lâcheté et non pas courage que de ne pas supporter quelque temps les privations. Aller au-devant de la mort, c’est de bien loin préférable à l’acceptation de la servitude, surtout une servitude honteuse, car vous savez tous que César voudra se venger sur nous de tous les revers qu’il a essuyés jusqu’à présent et qu’il est capable de tout pour nous humilier dans ce que nous avons de plus cher, notre fierté et notre honneur !...

« Certes, si vous en décidiez comme ces gens-là vous le proposent, continua Critognatos, je me rangerais à cet avis. Mais, je vous en conjure, pensez que nous n’engageons pas seulement notre existence, mais celle des autres. Avant de prendre une décision, nous devons tourner nos regards vers la Gaule entière, que nous avons appelée à notre secours. De quel cœur estimez-vous que ces hommes, venus de si loin, combattront si, en un même lieu, avaient péri quatre vingt mille hommes de leurs familles et de leur sang, et s’ils sont forcés de livrer bataille sur leurs cadavres ? Ne frustrez pas de votre appui ces hommes qui ont fait par avance le sacrifice de leur vie pour vous sauver et n’allez pas, par manque de sens et de réflexion, ou par défaut de courage, courber la Gaule entière sous le joug d’une servitude éternelle. Est-ce que par hasard vous douteriez de leur loyauté et de leur fidélité parce qu’ils ne sont pas arrivés au jour qui avait été fixé ?

« Hé quoi ? Croyez-vous vraiment que ce soit pour leur plaisir que les Romains s’exercent chaque jour là-bas, dans les retranchements de la zone extérieure ? Si vous ne pouvez, tout accès vers nous leur étant fermé, apprendre par leurs messagers que l’arrivée des nôtres est imminente, ayez-en pour témoins les Romains eux-mêmes : car c’est la terreur de cet événement qui les fait travailler nuit et jour à leurs fortifications. Quel sera donc mon conseil ? Je vais l’exposer franchement. Faire ce que nos ancêtres ont fait lorsqu’ils s’allièrent aux Romains contre les maudits Cimbres et Teutons qui voulaient asservir nos peuples. Obligés de s’enfermer dans leurs villes et pressés comme nous par la disette, qu’ont-ils fait ? Ils ont fait servir à la prolongation de leurs existences ceux qui, trop âgés, étaient devenus des bouches inutiles. Et c’est ainsi qu’ils ne se sont point rendus.

« N’y eût-il pas ce précédent, je trouverais beau néanmoins que, pour notre liberté à tous, nous prenions l’initiative d’une telle conduite et que nous en léguions l’exemple à nos descendants. Car en quoi cette guerre-là ressemblait-elle à celle d’aujourd’hui ? Les Cimbres ont ravagé la Gaule et y ont déchaîné un grand fléau : du moins, un moment est venu où ils ont quitté nos terres pour aller dans d’autres contrées. Ils nous ont laissé notre droit, nos coutumes, nos champs, notre indépendance. Quant aux Romains, que cherchent-ils ? Que veulent-ils ? C’est l’envie qui les inspire : lorsqu’ils savent qu’une nation est glorieuse et que ses

armes sont puissantes, ils rêvent de s'installer dans ses campagnes et au cœur de ses villes, de lui imposer pour toujours le honteux joug de l'esclavage.

« Car jamais les Romains n'ont fait la guerre autrement que pour conquérir des pays riches qui vivaient en paix et qui ne leur demandaient rien d'autre qu'un voisinage fraternel. Si vous ignorez ce qui se passe chez les peuples lointains que les Romains ont assaillis et dominés, regardez tout près de vous cette partie de la Gaule qu'ils ont réduite en province et à laquelle ils ont imposé leurs lois de façon autoritaire et impitoyable, sans tenir compte des coutumes et des aspirations d'une multitude d'hommes et de femmes épris de liberté. Pour ma part, conclut Critognatos, mon choix est fait : je lutterai jusqu'au bout, dans les pires conditions, par respect envers la parole que nous avons donnée de tout accomplir pour sauver notre indépendance.

Ainsi parla Critognatos, cousin de Vercingétorix. Celui-ci demanda à tous les membres de l'assemblée de donner leur avis. La discussion dura longtemps. Autant on se montra horrifié par la proposition de Critognatos de sacrifier les bouches inutiles pour survivre, autant on fut conquis par l'ardeur qu'il avait manifestée à continuer coûte que coûte la lutte engagée. Finalement, on décida que ceux qui étaient malades ou trop âgés, et qui ne pouvaient donc rendre aucun service, seraient conduits aux portes de la ville et priés d'en sortir le plus vite possible. On s'accorda pour affirmer qu'on tenterait l'impossible pour ne pas choisir la solution proposée par Critognatos, mais qu'on y viendrait inexorablement si les secours tardaient trop. De toute façon, il n'était pas question de capituler et de subir les conditions ignominieuses que ne manquerait pas d'imposer le vainqueur.

On demanda aussi aux Mandubiens, qui étaient les habitants d'Alésia, de partir avec leurs femmes et leurs enfants. Arrivés aux retranchements romains, ils priaient avec des larmes et toutes sortes de supplications qu'on voulût bien les laisser passer ou qu'on les prît comme esclaves et qu'on leur donnât de la nourriture. Mais le proconsul, insensible à leurs prières, installa des postes de garde tout au long du rempart et interdit de les laisser passer.

Sur ces entrefaites, Commios l'Atrébate et les autres chefs, à qui l'on avait confié le commandement suprême de l'armée gauloise, arrivaient dans les alentours d'Alésia avec toutes leurs troupes. Ils occupèrent une colline située en retrait et s'établirent ainsi presque à mille pas des lignes romaines. De là, ils examinèrent la situation et, voyant que les Romains étaient répartis sur une grande étendue de terrain, ils décidèrent qu'ils attaqueraient en masse le lendemain à l'endroit qui leur paraissait le plus vulnérable.

De leur côté, Vercingétorix et les assiégés avaient aperçu l'armée gauloise qui prenait position. Ils en oublièrent leurs inquiétudes et leurs privations et ce fut dans le plus grand enthousiasme qu'ils se préparèrent au combat. Malheureusement, la bataille s'engagea sans avoir été mûrement préparée, sans doute parce que chacun des chefs gaulois voulait que sa tactique fût la meilleure et

qu'il ne supportait pas d'être le subordonné des autres. Seul, Commios tentait l'impossible pour coordonner les actions des troupes disparates dont se composait l'armée. Et c'est lui qui, à contrecœur, donna le signal de l'assaut contre les lignes romaines.

La cavalerie gauloise était de loin la plus expérimentée et la plus nombreuse, disposant de chevaux légers et souples qui faisaient merveille dans les mêlées confuses où les combattants ne savaient plus à quel bord ils appartenaient. Et quand il vit que toute la cavalerie de l'armée de secours était ainsi engagée dans une action d'envergure, Vercingétorix ordonna à ses hommes de se lancer à l'attaque des positions romaines. Les troupes de César, prises entre deux assauts, se trouvaient nettement en position d'infériorité. Cavaliers ou fantassins étaient obligés de combattre des adversaires qui jouaient le tout pour le tout, se lançant éperdument au milieu des lignes ennemies au mépris de tous les dangers. Et, sous cette pression qui devenait de plus en plus accablante, ils étaient sur le point de dégager le terrain pour aller se réfugier plus à l'écart, hors d'atteinte des traits meurtriers que déversaient sur eux des Gaulois ivres de leur audace et de leurs folles espérances.

César, qui surveillait les péripéties du combat, s'aperçut très vite que ses légionnaires allaient être obligés de battre en retraite. Mais il avait une réserve, celle de la troupe des cavaliers germains, qu'il lança bientôt au cœur de la mêlée. Comme à leur habitude, les cavaliers germains se précipitèrent sur leurs adversaires avec une grande férocité qui touchait même à la démence. Les cavaliers de l'armée de secours subirent alors de lourdes pertes et durent se replier, tandis que les défenseurs d'Alésia rentraient précipitamment à l'intérieur des murailles de la ville.

Plusieurs jours passèrent, avec une alternance de périodes calmes et de coups de main opérés de part et d'autre. Comprenant que la bataille allait durer un temps indéfini, Vercingétorix ordonna alors qu'on se préparât à une sortie en masse qui serait appuyée par l'armée de secours. Effectivement, étant donné que l'on voyait de part et d'autre des lignes romaines ce qui se passait tant dans la plaine que dans la ville, Commios, en bon stratège qu'il était, fit fabriquer des échelles, des passerelles et des harpons, afin d'attaquer les Romains dans leurs fortifications mêmes et de faciliter ainsi la sortie des assiégés. Au premier assaut, les Romains furent dans l'obligation de se retirer, tant la violence des Gaulois les effrayait. Mais les fortifications qu'ils avaient construites en peu de temps se révélèrent parfaitement efficaces et, malgré les échelles, les passerelles et les harpons, aucun des Gaulois ne put franchir les lignes de leurs adversaires.

Car le proconsul avait fait d'abord creuser sur la pente d'Alésia un fossé à pic de vingt pieds de large pour interdire toute sortie. À quatre cents pieds plus bas, il y avait un second fossé de quinze pieds en largeur et en profondeur, puis un troisième semblable dans le fond du vallon, rempli par les eaux détournées d'un cours d'eau. Derrière ce troisième fossé, s'élevaient une terrasse et un rempart de

douze pieds, avec revêtement et parapet surmonté de créneaux, hérissé à la base de pièces de bois fourchues. Des tours fortifiaient le rempart de quatre-vingts pieds en quatre-vingts pieds. Et, surtout, en avant du rempart, dans une tranchée profonde de cinq pieds, étaient plantés et attachés ensemble cinq rangs de troncs d'arbres dont les branches, taillées et aiguisées, rayonnaient au-dessus de la tranchée. Plus avant encore, huit rangs de fosses de trois pieds de profondeur, disposées en quinconces, à trois pieds les unes des autres, cachées par des ronces et des broussailles, recelaient des pieux aigus dont la pointe ne dépassait le sol que de trois doigts. C'étaient de rudes obstacles qu'il était difficile de franchir. Le but du chef arverne avait été de combler les fossés pour permettre un passage plus facile de ses troupes mais, harcelés par les traits déversés sur eux par les Romains, les Gaulois durent se replier et rentrer dans la ville.

Commios ne perdait cependant pas espoir, bien qu'il eût obtenu difficilement l'accord des autres chefs pour décider lui-même de la tactique à employer. Commios, qui avait eu le temps, lorsqu'il fréquentait César, de juger l'habileté manœuvrière de celui-ci, savait que la seule façon de venir à bout de sa stratégie était non pas de se disperser mais de se rassembler en un point unique. Ceci permettrait, d'une part, de déconcerter l'adversaire et, d'autre part, de tout mettre en œuvre pour disloquer le front ennemi et ensuite, par un mouvement tournant, d'encercler l'adversaire et le contraindre à une défense périlleuse sur une superficie réduite.

Après d'âpres discussions, il fut convenu qu'on confierait l'assaut à Vercassivellaunos, et que celui-ci aurait lieu en milieu de journée. Vercingétorix, qui observait attentivement ce qui se passait dans la plaine, comprit que c'était le moment d'agir. Il prépara les assiégés à soutenir énergiquement l'attaque lancée par ceux qui étaient venus les délivrer.

Le combat s'engagea donc à l'heure fixée. Les Gaulois avaient disséminé dans les rangs de leurs cavaliers des archers et des fantassins armés à la légère, qui devaient se porter à la rescousse des leurs s'ils étaient touchés ou s'ils faiblissaient. Blessés à l'improviste par ces hommes, de nombreux Romains abandonnaient le champ de bataille. Persuadés de la supériorité de leurs troupes, et voyant les Romains sur le point de battre en retraite, les Gaulois, aussi bien ceux qui étaient enfermés dans Alésia que ceux qui venaient à leur aide, encourageaient leurs frères d'armes par des clameurs et des hurlements sauvages. Comme la bataille se déroulait sous les yeux de tous et qu'il n'était pas possible qu'un exploit ou qu'une lâcheté pût rester ignoré, des deux côtés l'amour de la gloire et la crainte du déshonneur excitèrent les guerriers à faire preuve de la plus extrême bravoure.

Cet engagement meurtrier durait depuis le milieu de la journée mais, au coucher du soleil, la victoire restait indécise. Ce fut alors que César, une fois de plus, eut recours à ses cavaliers germains. Ceux-ci chargèrent les Gaulois avec une rapidité incroyable et les refoulèrent. Les cavaliers gaulois mis en fuite, les archers et les fantassins furent massacrés sans pitié. Et les assiégés d'Alésia, comprenant

que la partie était perdue, du moins pour l'instant, revinrent accablés et désespérés, à l'intérieur des murailles de la ville.

Les combattants laissèrent passer le lendemain sans engager la moindre action offensive. Le surlendemain, l'attaque des Gaulois se fit soudaine, comme si elle avait été concertée par les assiégés d'Alésia et les chefs de l'armée de secours. Les mêlées furent sanglantes et se prolongèrent toute la journée et même aux premières heures de la nuit. Après une courte accalmie, les combats reprirent à l'aube, plus acharnés que jamais. Des deux côtés régnait l'idée que le moment était unique et décisif, et qu'il fallait fournir un suprême effort pour arracher une victoire définitive. Les Gaulois se sentaient perdus s'ils n'arrivaient pas à percer les lignes ennemies, mais les Romains n'étaient guère plus à l'aise, encouragés seulement par la pensée que, s'ils l'emportaient, ce serait la fin de toutes leurs misères.

Cette confusion générale déboucha sur un véritable carnage chez les Gaulois et les Romains. Sédulus, le chef militaire du peuple gaulois des Lémovices ^[184], fut tué dans une mêlée inextricable et l'Arverne Vercassivellaunos fut capturé vivant alors qu'il tentait d'échapper aux coups de ses adversaires. Apercevant, du haut des remparts de la ville, le massacre de leurs compatriotes, les assiégés, désespérant d'être délivrés, ramenèrent leurs troupes à l'intérieur de l'enceinte. Mais à peine eurent-ils entendu le signal de la retraite que tous les guerriers de l'armée de secours se précipitèrent hors du champ de bataille et s'éparpillèrent en désordre dans toutes les directions.

Le lendemain de cette funeste journée, à l'intérieur de la ville d'Alésia, Vercingétorix convoqua l'assemblée des principaux chefs qui avaient suivi ses ordres et ses conseils. Et après avoir rappelé tous les exploits qu'ils avaient accomplis ensemble, tous les sacrifices et toutes les souffrances qu'ils avaient endurés, il termina son discours par d'émouvantes paroles :

— C'est la coutume chez nous, coutume qui nous vient de nos ancêtres, dit-il solennellement, que le chef soit le pont qui relie le peuple au reste du monde. Et si le pont s'écroule, c'est qu'il n'était pas assez solide. Je suis ce pont mais, hélas ! j'ai trop présumé de mes forces. Aujourd'hui, je suis devant vous pour répondre de mes erreurs. Je n'ai pas entrepris cette guerre contre les Romains à des fins personnelles, je voulais seulement vous conduire dans la reconquête de la liberté. Mais puisque le destin s'est révélé contraire à nos aspirations, je ne peux que m'en remettre à votre jugement. Faites de moi ce que vous jugerez utile de faire pour votre salut et le salut de tous nos compagnons. Vous pouvez apaiser les Romains en me mettant à mort, ou me livrer vivant à eux. Je respecterai votre choix et je m'y tiendrai quoi qu'il puisse m'arriver.

Ainsi parla le roi des Arvernes. Ses compagnons de combat délibérèrent hors de sa présence. Ils avaient trop de respect pour celui qui avait eu le courage de conduire cette guerre sans aucunement se renier pour commettre un sacrilège en

le tuant afin de satisfaire la haine des Romains et, en quelque sorte, faire retomber tout sur lui. On envoya donc une députation au vainqueur. César ordonna qu'on lui remît toutes les armes de la ville et qu'on lui amenât les chefs qui avaient participé à ce qu'il considérait comme une rébellion contre Rome. Alors, il installa son siège près d'un retranchement, devant son camp. C'est là que Vercingétorix vint se rendre. Il était sorti d'Alésia sur son cheval, revêtu de ses ornements et de son *torques* d'or, insigne de sa haute fonction. Il portait ses plus belles armes. Il fit, toujours à cheval, le tour du siège sur lequel était assis le proconsul ^[185], puis il sauta de sa monture, jeta ses armes aux pieds de César et s'agenouilla devant lui dans l'attitude du suppliant.

Telle fut la destinée de celui qui se prétendait roi des Arvernes et qui osa un jour prendre les armes contre les Romains, réveillant ainsi, le temps d'une brève saison, tous les peuples de la Gaule de la torpeur dans laquelle ils étaient plongés ^[186].

CHAPITRE VIII

Commios l'Atrébate

La Gaule s'était de nouveau endormie. Les divers peuples, selon les clans et les tribus, lassés de tant de batailles inutiles, tentèrent de se concilier les bonnes grâces du vainqueur. Certes, poussé par son désir de vengeance, César avait donné les défenseurs d'Alésia en tant qu'esclaves à ses soldats, mais il épargna vingt mille Arvernes et Éduens à qui il permit de rentrer chez eux. Il voulait en effet se servir d'eux pour affermir sa conquête. Et les Éduens, qui n'en étaient pas à un revirement près, décidèrent de faire confiance au proconsul et d'établir les meilleurs rapports avec les Romains. Quant aux Arvernes, qui avaient été les plus ardents à réclamer l'indépendance des peuples gaulois, entraînés par un noble nommé Épachtanos, et aussi par Gobannitio, l'oncle de Vercingétorix, ils se soumirent sans vergogne, pensant ainsi sauver l'essentiel, c'est-à-dire la prospérité de leur pays et les excellentes relations commerciales qu'ils entretenaient avec les peuples de la Province.

Mais il y en avait qui gardaient, sinon l'espoir, du moins la volonté farouche d'échapper à la domination romaine. Parmi les membres de l'armée de secours qui s'étaient enfuis au moment de la débandade devant Alésia, certains chefs, appartenant à divers peuples, étaient bien décidés à ne pas déposer les armes. Commios l'Atrébate était de ceux-là et lui, qui avait autrefois tenu son pouvoir du proconsul, se montrait le plus virulent à prêcher la révolte contre l'occupant. Malheureusement, peu de ceux à qui il s'adressait étaient disposés à le suivre dans une nouvelle guerre. Les peuples de la Celtique, tout en reconnaissant le courage et la ténacité de Commios, préférèrent se replier sur eux-mêmes. Alors, quelque peu désespéré, l'Atrébate retourna en Belgique avec quelques-uns de ses compagnons parmi les plus fidèles.

Il trouva là-bas des oreilles plus attentives à ses objurgations, surtout chez les Bellovaques. Ceux-ci, qui avaient toujours manifesté leur volonté de faire la guerre pour leur propre compte et non pour l'ensemble de la Gaule, se sentirent tout à

coup prêts à se lancer dans une nouvelle aventure. Leur chef était un certain Corréos, homme d'une grande ambition, qui n'hésita pas à conclure une alliance avec Commios l'Atrébate afin de constituer une sorte de confédération des peuples de la Belgique et de s'opposer fermement à la présence romaine.

Cette alliance, qui au départ avait été tenue secrète, lorsqu'elle fut connue, encouragea cependant certains chefs de la Celtique qui étaient plus ou moins entrés en dissidence. Les Bituriges s'étaient répandus dans les marécages de leur pays et ils surveillaient les Romains installés à Avaricum. Les Carnutes, enflammés par les discours des druides, avaient abandonné leurs villes et s'étaient dispersés dans les forêts les plus profondes, bien décidés à ne pas subir plus longtemps le joug de la servitude.

César, qui avait établi ses quartiers d'hiver à Bibracte, en plein cœur du pays des Éduens, fut bientôt averti, grâce aux Rémi qui étaient toujours ses alliés privilégiés, de ce qui se tramait en Belgique. Ne voulant pas risquer que se développât une nouvelle insurrection de toute la Gaule, il réunit en hâte quelques troupes d'élite et les dirigea directement vers le pays des Bellovaques qui lui semblait le lieu où étaient rassemblés la plupart de ceux qu'il considérait comme des rebelles. Les armées s'observèrent longuement avant d'engager le combat, car les Bellovaques ne cherchaient pas l'affrontement direct avec les Romains et préféraient mener des opérations de harcèlement sur les groupes de Romains isolés. Mais la bataille décisive débuta vers le confluent de l'Oise et de l'Aisne. Les Rémi, qui servaient comme auxiliaires dans l'armée romaine, furent repoussés et même massacrés par les confédérés mais, comme à son habitude, César fit intervenir sa réserve de cavaliers germains qu'il payait largement, et qui s'étaient toujours révélés très efficaces dans les situations les plus périlleuses. La bataille fut d'une rare sauvagerie et Corréos fut tué dans une mêlée où ses adversaires ne purent qu'admirer son courage et son intrépidité. Les Belges durent reculer en désordre et abandonner le terrain aux Romains. Ils se réunirent alors, s'interrogeant sur leur avenir et, comprenant qu'ils n'auraient jamais plus l'avantage devant la force brutale des légions romaines, ils se décidèrent à demander la paix.

César reçut lui-même les messagers des Belges. Il leur reprocha vivement leur attitude mais, très habilement, il leur démontra que l'intérêt de tous les peuples gaulois était d'accepter une franche collaboration avec les Romains. Il déclara qu'il oublierait ce qui s'était passé et leur demanda, en signe de bonne volonté, de lui livrer des otages. Par contre, il exigea fermement qu'on lui amenât Commios l'Atrébate qu'il tenait pour responsable de la rébellion et contre lequel, après lui avoir prodigué autrefois tant de faveurs, il entretenait à présent une sourde haine due à son sentiment d'avoir été trahi par un homme à qui il avait fait confiance. Mais Commios demeura introuvable.

Le proconsul, toujours méfiant à propos des Belges, voulut leur donner une leçon. Ayant assuré ses bases chez les Bellovaques, il engagea son armée dans le

pays des Éburons, dont l'ancien chef Ambiorix, qui lui avait donné tant de mal autrefois, se tenait depuis plusieurs années dans la clandestinité, guettant la moindre occasion de nuire aux Romains. Mais comme Commios, Ambiorix demeura introuvable. César renonça donc à réduire ce personnage contre lequel il nourrissait une violente animosité et, par dépit, il fit ravager le pays des Éburons, brûlant les villages et saccageant les pâturages et les forêts.

Pendant ce temps-là, son lieutenant Caninius s'efforçait de mettre à la raison plusieurs peuples de l'ancienne confédération armoricaine qui, sans les Vénètes, qui avaient été décimés ou vendus à l'encan, manifestaient certaines velléités de dissidence. Caninius eut beaucoup de mal à vaincre Dumnacos, l'un des personnages les plus influents du peuple des Andegavi ^[187], qui avait constitué une troupe de rebelles attaquant sans cesse les postes isolés des Romains. Mais Caninius n'était pas au bout de ses peines, car sitôt pacifiées les régions de la Loire, il dut se précipiter vers l'Aquitaine où la révolte grondait.

Dans cette région, en effet, s'étaient rassemblés de nombreux rescapés de l'armée de secours envoyée vers Alésia. Ils avaient formé une importante troupe d'hommes décidés à se battre jusqu'au bout et dirigés par le Sénon Drappeos et le Cadurque Luctérios, qui avait été l'un des plus fidèles compagnons de Vercingétorix. Ces deux chefs avaient ameuté les Ruthènes, les Nitiobriges et les Cadurques, et ils accueillaient dans leurs rangs bon nombre d'exilés venus de toute la Gaule. Traqué par Caninius, Luctérios, avec une troupe fortement armée mais inférieure en nombre, dut se réfugier en toute hâte dans la forteresse d'Uxellodunum ^[188], l'une des plus imprenables du pays des Cadurques. Caninius assiégea alors la forteresse, mais Luctérios parvint à s'échapper, la nuit, avec quelques compagnons, afin de reprendre la lutte dans des circonstances qui seraient plus favorables.

Le proconsul romain était en fait de plus en plus inquiet de l'agitation qui se développait dans un pays qu'il croyait avoir conquis définitivement, mais où son autorité était bafouée plus ou moins ouvertement. Il décida de frapper un grand coup chez les Carnutes qu'il soupçonnait de fomenter des conjurations au milieu de leurs forêts, dans les clairières sacrées où officiaient leurs druides. Il exigea alors qu'on lui livrât l'un des responsables du massacre des commerçants romains de Genabum, l'année précédente, événement qui avait contribué à la grande insurrection générale des peuples gaulois. Cet homme appartenait à la classe druidique : c'était un *gutuator* ^[189] du nom de Cotuatos. Les Carnutes qui étaient restés à Genabum, partisans d'une étroite collaboration avec les Romains, livrèrent le malheureux *gutuator* après l'avoir trahi en l'attirant dans un guet-apens. Le proconsul fut impitoyable : il fit supplicier Cotuatos en public, espérant ainsi impressionner les druides qui, dans l'ombre, continuaient de soutenir, sinon de provoquer, l'action de tous les rebelles qui s'étaient réfugiés dans les forêts, à l'écart des routes et des villes.

Mais César n'eut pas le temps de savourer sa vengeance. On l'avertit que les assiégés d'Uxellodunum continuaient à narguer les Romains du haut de leur imprenable forteresse. Le proconsul s'y précipita et, sur place, il constata que les Gaulois étaient fort bien à l'abri derrière leurs murailles et qu'ils pourraient tenir encore durant de longs mois, car ils étaient pourvus de sources abondantes en eau et d'un ravitaillement satisfaisant. Ne pouvant tolérer plus longtemps cette injure faite ouvertement à la puissance romaine, César fit rechercher le cours d'eau souterrain et entreprit de le faire assécher. Les assiégés, privés d'eau, se résignèrent à tenter une sortie.

La bataille fut violente. Les Gaulois avaient l'avantage de dominer la situation, mais ils étaient trop peu nombreux face aux Romains qui, chaque fois qu'un des leurs était tué ou blessé, le remplaçaient par un autre combattant. Après plusieurs tentatives, les assiégés, revenus à l'intérieur de leur forteresse, délibérèrent entre eux et admirèrent qu'ils n'avaient plus d'autre solution que de se rendre.

César triomphait. Il avait réussi à vaincre le dernier îlot de résistance des peuples gaulois, un îlot qui constituait pour lui une véritable injure. Il voulait extirper définitivement les racines de la révolte et résolut d'infliger à ceux qui l'avaient nargué si longtemps un châtiment exemplaire. En conséquence, il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes contre les Romains, mais

il leur laissa la vie sauve **[190]**. Et satisfait de s'être ainsi vengé, considérant que la Gaule était maintenant pacifiée, le proconsul s'en alla parader à Rome en se vantant des prouesses qu'il avait accomplies et préparant ainsi activement sa prise de pouvoir absolu sur ses concitoyens.

La Gaule semblait en effet pacifiée. En fait, elle n'était qu'endormie, lasse d'un conflit épuisant qui avait duré plus de six années. Mais certains se réveillaient parfois, hantés par des cauchemars et voulant à tout prix les oublier. Tel était le cas de Commios l'Atrébate. Il n'avait pas désarmé. Il rôdait sans cesse de pays en pays, entouré d'une petite troupe de fidèles, réfugiés d'un peu partout, privés de leur patrie d'origine, errant au hasard et, à la moindre alerte, se réfugiant au fond des forêts ou des marécages les plus inaccessibles. Et chaque fois qu'il en avait l'occasion, il ne manquait pas de harceler les convois de ravitaillement romains et d'attaquer les légionnaires isolés. Il avait à sa disposition une troupe de cavaliers fort habiles qui pouvaient à tout moment se précipiter sur les arrières des Romains, leur infliger des pertes sévères et ensuite disparaître avec une incroyable rapidité et se perdre dans la nature.

Commios avait ses raisons pour en vouloir ainsi aux Romains, lui qui avait pourtant, autrefois, souhaité l'alliance avec ceux-ci dans le but de s'opposer aux Germains. L'année précédente, avant la grande révolte conduite par Vercingétorix, en l'absence du proconsul qui rendait la justice en Gaule cisalpine, l'un de ses lieutenants, Titus Labiénus, avait appris que Commios intriguait auprès de plusieurs cités et s'efforçait de former une coalition contre César. Labiénus crut alors qu'il était possible d'étouffer les effets de cette trahison sans manquer

aucunement à la loyauté. Comme il ne pensait pas que Commios vînt à son camp s'il l'y invitait, il ne voulut pas éveiller la méfiance de l'Atrébate en formulant cette invitation. Il envoya donc un de ses hommes les plus dévoués, Caius Volusenus Quadratus, en tant que messenger auprès de Commios, mais avec l'ordre secret de le tuer à la première occasion. Et il lui adjoignit des centurions spécialement choisis pour ce genre de besogne.

L'entrevue avait donc eu lieu. Volusenus, selon le signal qui avait été convenu, venait de saisir la main de Commios. Mais le centurion qui avait été désigné pour l'exécution du projet, soit qu'il fût troublé par un rôle qui était nouveau pour lui, soit que des familiers de Commios eussent détourné son geste, ne put achever sa victime : le premier coup d'épée qu'il lui avait porté avait cependant causé une grave blessure à la tête de l'Atrébate. Et les compagnons de celui-ci s'étaient dressés pour le protéger. De part et d'autre, on avait dégainé, mais chacun songeait moins à combattre qu'à se frayer un passage pour s'enfuir. En effet, les Romains croyaient que Commios avait reçu une blessure mortelle, et les Gaulois, comprenant qu'on leur avait tendu un piège, craignaient que le danger fût au-delà de ce qu'ils voyaient. À la suite de cette affaire, Commios l'Atrébate avait juré solennellement qu'il ne se trouverait jamais plus en présence d'un Romain.

Les opérations menées par Commios et sa troupe devenaient intolérables aux yeux des chefs romains. Antoine ^[191], qui était l'un des lieutenants de César, commandait une garnison sur les territoires belges. Il avait sous ses ordres, comme préfet de la cavalerie, Caius Volusenus Quadratus, celui qui avait été chargé de tuer Commios, et qui devait passer l'hiver avec lui. Antoine envoya Volusenus à la poursuite de ceux qu'il considérait comme des brigands et dont il voulait se débarrasser à tout jamais.

Volusenus était un homme d'un rare courage et d'un dévouement exemplaire. Mais il détestait Commios l'Atrébate : aussi se fit-il une joie d'accepter la mission que lui confiait Antoine, d'une part parce qu'il pensait ainsi contribuer au triomphe des Romains, d'autre part parce qu'il trouvait là l'occasion de se venger personnellement d'un homme qui lui avait échappé et qui l'avait en quelque sorte ridiculisé.

Connaissant bien la tactique employée généralement par l'Atrébate, il organisa des embuscades aux fins de surprendre les Gaulois au moment où ils s'y attendraient le moins, dans un chemin qui traversait une forêt ou dans un ravin étroit, ce qui réduirait considérablement leur marge de manœuvre. Il eut ainsi plusieurs occasions d'attaquer des cavaliers rebelles et de leur infliger des pertes sévères, mais ce qu'il voulait, en réalité, c'était rencontrer Commios en personne, face à face, et vider ainsi dans le sang cette querelle qui semblait ne devoir jamais cesser. Mais l'Atrébate, qui avait juré de ne plus jamais se trouver en présence d'un Romain, n'apparaissait que rarement dans ces combats de francs-tireurs : toujours aux aguets, mais invisible, il se contentait de diriger les attaques en prenant grand soin de ne pas paraître lui-même sur les lieux.

Or, au cours d'un engagement plus vif que les autres, il se porta au secours des siens qu'il voyait en mauvaise posture. Volusenus le reconnut immédiatement et, emporté par l'impétueux désir de s'emparer de lui, il s'acharna à le poursuivre avec un petit groupe.

Commios, ayant délivré ses compagnons des dangers qui les menaçaient, parvint à s'enfuir sur des chemins qu'il connaissait bien et qui menaient à l'une des retraites qu'il avait fait aménager en des endroits déserts. Il savait que les Romains le poursuivaient. Il avait reconnu Volusenus et, comme il le haïssait à égale puissance, il se sentit soudain le désir impérieux de se confronter à lui. Il s'adressa d'abord à ses compagnons et leur demanda de le secourir si besoin était, et de ne pas laisser sans vengeance les blessures qu'il devait à la fourberie de ce Romain qui les poursuivait. Et ordonnant à sa troupe de le suivre à distance et d'attendre qu'il leur demandât d'intervenir, il se sépara d'eux et, rebroussant chemin, il se lança à bride abattue à la rencontre de Volusenus.

Commios ne mit pas longtemps à le rejoindre. Éperonnant vigoureusement son cheval, il le poussa contre celui de son adversaire et, se jetant sur Volusenus, la lance en avant, avec une grande violence, il lui transperça la cuisse. Quand ils virent leur préfet touché, les cavaliers romains n'hésitèrent pas : au lieu de s'enfuir, ils tournèrent leurs chevaux contre l'assaillant et l'obligèrent à reculer. Mais ceux qui avaient suivi Commios entrèrent immédiatement dans le combat. Celui-ci fut court mais confus, les pertes des uns et des autres s'équivalant. Cependant, Volusenus était sérieusement blessé. Ses hommes, pensant à juste titre qu'il était en danger de mort, arrêtaient de combattre et s'affairèrent à transporter leur préfet hors d'atteinte des Gaulois. Quant à Commios, grâce à la rapidité de sa monture, il prit la fuite et s'en alla se remettre de ses fatigues dans quelque asile caché au fond d'une forêt.

L'Atrébate était heureux. Mais il savait que la lutte qu'il menait farouchement depuis des mois et des mois ne servirait plus à rien. Il envoya donc des messagers vers Antoine et promit, sous condition de fournir des otages, de se tenir désormais tranquille dans un lieu qu'il ferait connaître. Dans le message qu'il adressa à Antoine, il n'exigea qu'une seule chose : lui éviter de se trouver en présence d'un Romain. Et Antoine, considérant que sa demande était justifiée, lui accorda la paix, sous condition de fournir des otages. Et l'Atrébate lui fit remettre dans les plus brefs délais les hommes qui seraient les gages de sa bonne foi.

En réalité, il y avait longtemps que Commios avait pris sa décision : quitter la Gaule et se réfugier dans l'île voisine de Bretagne où les Atrébates, depuis un certain temps, avaient délégué un de leurs clans. Il y avait déjà envoyé les membres de sa famille. Les Gaulois étaient las de se révolter contre leur agresseur, et ils avaient peur de la force des Romains. Commios, qui croyait à l'immense valeur de la tradition ancestrale, en était meurtri dans son cœur, regrettant de n'avoir pas péri héroïquement au cours de l'engagement qui l'avait opposé à son ennemi le plus acharné.

L'Atrébate avait prévu son départ, mais dans le plus grand secret. Seul, son fidèle compagnon Bolgios connaissait ses intentions et était résolu à le suivre dans son exil. Mais Commios, avant de quitter la terre qui l'avait vu naître, voulut passer une dernière veillée avec ceux qu'il aimait et qui lui avaient toujours fait confiance. Il se dirigea donc vers une clairière isolée dans une forêt, où il avait convié quelques-uns des chefs qui avaient soutenu la grande révolte de la Gaule. Au milieu de la clairière, un grand feu brûlait, et des ombres, décuplées par la distance, s'agitaient frénétiquement sur les frondaisons voisines.

Commios s'assit parmi les convives de ce festin. Il but la bière et l'hydromel que des jeunes gens lui offraient dans des coupes d'argent. Il demeurait silencieux, comme si la moindre de ses paroles eût pu dévoiler le secret de ses pensées, lourdes de chagrin et de tristesse. Alors, au moment où l'ivresse commençait à gagner chacun des buveurs, un barde s'avança et se mit à chanter, s'accompagnant lui-même au son des cordes de sa harpe :

— Les nombreuses troupes des ennemis qui l'entouraient, de ses mains agiles et robustes, il les abattait en tout lieu, cet homme puissant, par ses armes, en combattant avec ardeur.

« Ou bien, à la façon des paysans qui sèment dans la campagne, Vercingétorix jetait ses lances. Partout où il le voulait, ses traits frappaient.

« Cependant, à la façon des guerriers robustes dans le combat, il partait à l'assaut de ses ennemis.

« À ses écuyers marchant joyeux derrière lui, il partageait et donnait de nombreux chevaux porteurs de phalères. Et nombreux étaient ceux qui tenaient des lances derrière lui, ainsi que les fantassins qui marchaient en ramenant des dépouilles ou qui revenaient vers les cavaliers.

« Et des cadavres qui, après son passage, gisaient couchés sur la terre, les chiens, les corbeaux, les vautours, les pies et les merles se repaissaient.

« Et à travers les villages, hurlant dans leurs maisons, nombreuses demeuraient les veuves des guerriers.

« Car, ainsi qu'un taureau furieux parmi les bœufs indolents, ainsi qu'un verrat robuste parmi des porcs étrangers, comme l'aigle entre les oies, le faucon entre les grues, l'hirondelle parmi les abeilles, Vercingétorix, roi des Gaulois, souple et agile, dur combattant dans la mêlée, se hâtait sur le champ de bataille, au milieu des ennemis qui se dressaient contre lui.

« Et il fit de grands carnages parmi les Romains, et il dévasta souvent leurs provinces, et cela parce que ceux-ci voulaient soumettre la Gaule **[192]**.

Un grand silence suivit ce chant. Le barde s'assit lui-même près du foyer. Alors Commios l'Atrébate se leva et d'une voix très ferme, il s'écria :

— Souvenez-vous toujours de ce qui a fait notre grandeur ! Et transmettez cette

mémoire à tous ceux qui viendront après nous.

Et, sans ajouter une parole, Commios l'Atrébate disparut dans la nuit ^[193].

[1] H. Hubert, *Les Celtes*, vol. 2, p. 37.

[2] Peuple gaulois de la Cisalpine.

[3] C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, vol. 1, p. 294.

[4] Voir J. Markale, *Le Druidisme*, Paris, Payot, 1985.

[5] Voir J. Markale, *Les Celtes et la civilisation celtique*, Paris, Payot, 1969, chap. IX, « L'île de Bretagne ».

[6] Rabelais s'en est largement inspiré dans le *Quart et Cinquième livre* pour décrire les péripéties de la navigation de Pantagruel, Panurge et Frère Jean des Entommeurs vers l'Oracle de la Dive Bouteille.

[7] Voir ce nom dans J. Markale, *Nouveau Dictionnaire de Mythologie celtique*, Paris, Pygmalion, 1998.

[8] Voir J. Markale, *Contes de la Mort des pays de France*, Paris, Albin Michel, 1994.

[9] Le peuple gaulois des Atrébates était établi dans la région d'Arras, et cette ville porte un nom dérivé de celui de ce peuple. Au début du 1^{er} siècle avant notre ère, un groupe d'Atrébates avait franchi la Manche et s'était établi dans la région actuelle des Midlands. Quant au peuple gaulois des Morins (dont le nom signifie « maritimes »), il occupait le littoral aux environs de Boulogne, de Calais et de Dunkerque, ce qui en faisait les maîtres de tout trafic sur le Pas-de-Calais en direction de l'île de Bretagne. La politique de César à l'égard de ces deux peuples s'explique donc aisément. Mais, pour cela, le proconsul romain avait besoin d'un autochtone revêtu d'un pouvoir traditionnel qui eût assez d'envergure pour dominer une situation qui n'était pas toujours très confortable pour les troupes romaines isolées de leurs bases et dont le ravitaillement dépendait uniquement de la bonne volonté des populations environnantes. Cet homme, ce fut Commios, en qui César, qui s'y connaissait en hommes, voyait un chef habile et sûr de lui, dont il voulait faire une sorte de « gauleiter » à son service.

[10] Tous ces détails se trouvent dans le livre IV du *De Bello Gallico* de César.

[11] C'est une technique propre aux peuples celtes et dont la littérature épique irlandaise offre de nombreux exemples : un char tiré par deux chevaux est manœuvré par un cocher. Le cocher dépose le guerrier à un endroit du champ de bataille, effectue un demi-tour et revient ensuite prendre le guerrier pour le conduire ailleurs. Voir en particulier, chez le même éditeur, le volume de *La Grande Épopée des Celtes*, intitulé *Le Héros aux Cent Combats*. On y trouvera tous les détails sur cette tactique militaire qui a été commune à de nombreux peuples celtes aussi bien continentaux qu'insulaires, mais qui s'est maintenue très longtemps en Irlande.

[12] Ce Mandubracios, dont le nom a été conservé par César, apparaît sous des noms différents dans la tradition galloise, qui a pourtant gardé assez fidèlement – bien que sous une forme très épique – la mémoire de la résistance des anciens Bretons contre les Romains. Une des *Triades de l'île de Bretagne*, insérée dans le manuscrit gallois dit *Livre Rouge de Hergest*, signale les événements suivants : « Il y eut trois hommes de déshonneur dans l'île de Bretagne. Le premier est Avarwy, fils de Ludd ab Beli. C'est lui qui fit venir Julius Caesar et les Romains pour la première fois dans cette île et fit payer chaque année aux Romains un tribut de 3 000 livres d'argent, par opposition à son oncle Casswallawn » (*Triade 10*). *Casswallawn* est l'évolution galloise du nom « gallo-britton » de *Cassivellaunus* et, dans tous les documents gallois, il est considéré comme le premier héros de la résistance bretonne contre toute forme d'invasion. D'après cette triade, Avarwy ne peut être différent de Mandubracios. *L'Historia Regum Britanniae*, écrite au XII^e siècle par le clerc gallois Geoffroy de Monmouth, le nomme *Androgeus* : « Irrité de voir son oncle Cassivellaunos, roi de Bretagne, à sa place, il s'aboucha avec César. Son entrevue avec le proconsul est une des trois entrevues

traîtresses. » Et une autre Triade précise qu'on donna ainsi à « Ulkessar et aux Romains de la place pour les sabots de devant de leurs chevaux sur la terre de Pwyth Meinlas ». Quant à Cassivellaunos-Casswallawn, la tradition lui attribue des objets magiques, en particulier « un manteau enchanté de telle sorte que personne ne le voyait » quand il l'avait revêtu.

[13] La collusion évidente entre Commios et les Bretons est évoquée chez Frontin (Sextus Julius Frontinus), né vers 40 et mort vers 103, qui fut le gouverneur romain de l'île de Bretagne de 75 à 78, dans son ouvrage *Stratagematicon*, recueil d'anecdotes sur les ruses de guerre et les ruses diplomatiques.

[14] Tout ce prélude a été construit sur des informations contenues dans les livres IV et V du *De Bello Gallico* de César, ainsi que dans le livre VIII, écrit par son lieutenant Hirtius.

[15] D'après Tacite, *Agricola*, X.

[16] D'après Tacite, *La Germanie*, XLV.

[17] D'après Polybe, XXXIV, 5.

[18] D'après Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, IV, 26.

[19] D'après Diodore de Sicile, II, 47.

[20] D'après Pomponius Mela, III, 5.

[21] Strabon, VII, 2.

[22] Le terme de *Celto-Scythes*, bien que moderne et significatif d'une recherche ethnologique et anthropologique, a été employé une première fois chez le Grec Plutarque. Mais il ne faut pas le prendre à la légère. Les Scythes et leurs clients les Sarmates ont longtemps vécu aux abords du Caucase et l'on retrouve, dans la tradition populaire orale de certains de leurs descendants, en particulier les *Ossètes*, des récits qui mettent en scène un certain Batraz, héros imprégné d'un feu guerrier inextinguible à l'image du personnage irlandais de Cúchulainn. (Voir J. Markale, *Le Héros aux Cent combats*, troisième volume de *La Grande Épopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1998.) En archéologie, on ne peut d'ailleurs que constater des ressemblances frappantes entre des objets préhistoriques ou protohistoriques irlandais et des objets précieux, notamment en or ou en bronze, classés comme appartenant à l'Art des Steppes, c'est-à-dire sous l'influence des chamans de la plaine sibérienne.

[23] D'après Plutarque, *La Vie de Marius*, XI. Ici, Plutarque ne fait que reprendre des informations qu'il a trouvées dans Hérodote, avec tout ce que cela comporte d'incertitudes. Mais non seulement sa division de l'année en deux parties égales se justifie par l'année solaire au-delà du cercle polaire, mais elle peut correspondre à la division traditionnelle des Celtes de l'année en deux saisons, l'hiver du début novembre au début mai et l'été du début mai au début novembre. Voir à ce sujet l'importance de ce rythme dans J. Markale, *Halloween*, Paris, Imago, 2000.

[24] Hérodote, IV, 11. Il faut signaler que de nombreux auteurs ont fait un rapprochement entre le nom des Cimmériens et celui d'un personnage biblique, Gomer (*Genèse*, X, 2-3). Le nom des Cimmériens, comme celui du peuple germanique celtisé des Cimbres, provient de toute évidence d'un original celtique *combrogas*, « compatriotes », « du même pays », qui a donné en langue galloise l'appellation actuelle du Pays de Galles, *Cymru*, et celui de ses habitants, *Cymri*. Mais dans l'histoire des Cimmériens, tout est flou et paraît bien être une fable symbolique.

[25] Homère, *Odyssée*, XI, v. 14 et suivants.

[26] Ovide, *Métamorphoses*, XI, 8. En fait, aucun des auteurs de l'Antiquité ne sait situer le pays des Cimmériens, mais tous insistent sur l'obscurité qui règne dans ces contrées.

[27] Plutarque, *Sur l'E de Delphes*, chap. IX.

[28] César, *De Bello Gallico*, VI, 18.

[29] Ces légendes sur les mystères qui entourent le puits « sans fond » font partie de l'imaginaire celtique. Le récit du druide est ici inspiré par un poème gallois attribué à Gwyddno Garanhir concernant l'inondation de l'actuelle baie de Cardigan, puis par un conte populaire breton, *Koadalan* (J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, p. 178), ainsi que par un chant populaire du pays de Tréguier, *La Fileuse d'étope*, recueilli en 1898 par le poète Narcisse Quellien (J. Markale, *La Femme celte*, pp. 71-72).

[30] Poème du barde du VI^e siècle de notre ère, Taliesin, intitulé *Cat Goddeu* (Combat des Arbrisseaux). Traduction complète dans J. Markale, *Les Grands Bardes gallois*, nouv. éd. Paris, Picollec, 1981, pp. 74-81.

[31] Ce rituel est signalé par le philosophe Aristote dans deux passages de son œuvre. Une première allusion se trouve dans la *Morale à Nicomaque* (VIII, 7) : « Quand on va jusqu'à ne pas craindre ni un tremblement de terre, ni les flots soulevés comme on prétend que font les Celtes. » La seconde, dans la *Morale à Eudème* (III, I, 26), est courte mais précise : « Les Celtes qui prennent leurs armes pour marcher contre les flots. » La même allusion se retrouve chez le géographe Strabon (VIII, 2) qui refuse de croire que les Celtes « menacent et repoussent de leurs armes le flot qui monte ».

[32] Poème de Taliesin, *Les Grands Bardes gallois*, p. 104.

[33] Poème attribué au barde Taliesin, *Les Grands Bardes gallois*, p. 110.

[34] D'après un poème gallois attribué à Gwyddno Garanhir, fils du roi du VI^e siècle de notre ère, Maelgwn Gwynedd. Trad. complète dans *Cahiers du Sud*, n° 319, p. 383.

[35] Tout ce chapitre sur « Le temps des origines » a été construit sur une information primordiale du compilateur latin Ammien Marcellin, qui ne fait d'ailleurs que rapporter ce qu'avait écrit dans un ouvrage perdu le navigateur et géographe grec Timagène : « Selon les antiquités druidiques, la population de la Gaule n'est indigène qu'en partie, et s'est recrutée à plusieurs reprises par l'incorporation d'insulaires étrangers venus d'au-delà des mers, et de peuplades transrhénanes chassées de leurs foyers soit par les vicissitudes de la guerre, état permanent de ces contrées, soit par l'invasion de l'élément fougueux qui gronde sur leurs côtes » (Ammien Marcellin, XV, 9). Cette information est d'ailleurs mise en doute par Strabon (VII, 2) qui, en pleine crise de scepticisme, ne peut admettre que les Celtes « aient été chassés de leur primitive demeure par une grande marée de l'océan ». Il faut dire que Strabon confond souvent les Celtes et les Cimbres. Quant au récit du cataclysme qui aurait englouti cet habitat d'une partie des futurs Gaulois, il repose non pas sur la légende bretonne bien connue de la ville d'Is, mais sur une tradition galloise qui paraît très ancienne concernant la baie de Cardigan, telle qu'elle est signalée dans le poème attribué à Gwyddno Garanhir conservé dans le manuscrit du « Livre Noir de Carmathen » (XII^e siècle), ainsi que dans une des *Triades de l'île de Bretagne* (Triade 126 du manuscrit dit « Livre Rouge de Hergest » (XIV^e siècle). Le thème de l'inondation par le débordement d'un puits quelque peu magique (alors que la légende de la ville d'Is n'y fait aucune allusion, l'inondation étant due à l'ouverture frauduleuse des écluses qui protégeaient la ville) y est explicitement exprimé comme étant la cause de la catastrophe. Voir J. Loth, « La Légende de Maes Gwyddneu », dans *Revue celtique*, XXIV, p. 349, ainsi que J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, pp. 60-108, chapitre intitulé « La Saga de Gradlon le Grand ». De toute façon, les Celtes authentiques ont conservé un souvenir terrifiant des invasions de la mer et des cataclysmes déclenchés par les raz de marée sur leurs côtes.

[36] Le mot *Abalum* rappelle évidemment le nom de l'île d'Avalon des romans arthuriens, cette *Insula Pomorum*, ou « île des Pommiers », image du paradis celtique tant de fois décrite dans les récits mythologiques.

[37] D'après Tacite, *Germanie*, chap. XLV.

[38]

D'après Strabon, V, 4, 2.

[39]

Le dialogue entre le druide et le marchand grec est une réécriture d'un texte du philosophe grec du II^e siècle de notre ère, Lucien de Samosate (*Héraklès*, 1-7). Ce témoignage assez étonnant a été illustré beaucoup plus tard par le peintre allemand Albert Dürer dans un dessin du *Kunstbuch* en 1514.

[40]

D'après Diodore de Sicile, IV, 19. Dans le récit de cet auteur grec, mais également dans les textes de nombreux historiens ou géographes grecs et latins, le personnage qui conduit les Gaulois est assimilé à Héraklès, ce qui est conforme à la mode gréco-latine d'helléniser ou de romaniser les dieux d'origines étrangères : par exemple, le Mercure gaulois signalé par César n'est autre que le grand dieu pan-celtique Lug, le « Multiple artisan ». Or, on sait très bien que le nom d'Héraklès (Hercule chez les Latins) recouvre une divinité primitive celtique représentée sous l'aspect d'un géant guerrier et fondateur de villes. La tradition irlandaise l'appelle Ogma (c'est le fameux Ogmios gaulois) ou Dagda (le dieu bon) et l'on peut parfois l'assimiler au Teutatès ou Toutatis des Gaulois, dont le nom – une simple épithète – signifie « père du peuple ». Cependant, l'image de ce géant a survécu dans la mémoire collective de l'Occident sous le nom de *Gargan* et a donné lieu à de nombreuses traditions légendaires avant d'être récupérée par Rabelais qui en a fait le célèbre Gargantua. C'est pourquoi j'ai ici donné au grand guerrier roux le nom de *Garganos*. On trouvera d'autres détails sur ces noms dans J. Markale, *Nouveau Dictionnaire de Mythologie celtique*, Paris, Pygmalion, 1999.

[41]

Ce genre de serment est typiquement celtique. On en trouvera d'innombrables exemples non seulement dans les anciennes épopées irlandaises mais dans tout le cycle arthurien : un homme vient demander un don au roi et celui-ci est tenu de l'accorder sans savoir de quoi il s'agit. Parfois, cependant, il y a certaines restrictions : ainsi le roi Arthur, dans le récit gallois de *Kulhwch et Olwen*, émet ces réserves : « Sauf mon épouse Gwenhwyfar, mon bouclier Prytwen et mon épée Caledfwlch. »

[42]

D'après Diodore de Sicile (V, 24) et Parthénios de Nicée (*Érotikon*, XXX). C'est Diodore qui donne le nom de Galatès à l'enfant et qui en fait l'ancêtre des Galates d'Asie Mineure et donc des Gaulois, puisqu'en grec, le terme *Galatoi* (d'une racine *galu* signifiant la fois « puissant » et « étranger ») désigne aussi bien les Gaulois que les Galates. On remarquera que cette union mythique entre deux géants a été reprise au XVI^e siècle dans un ouvrage anonyme imprimé en 1532, intitulé *Les grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua*. C'est un curieux récit où l'on voit l'enchanteur Merlin « fabriquer » magiquement deux géants, Grandgousier et Gargamelle, afin qu'ils s'unissent et donnent naissance au fameux Gargantua que Merlin enverra au service du roi Arthur. (Voir J. Markale, *Le Roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, 1977-1981, pp. 91-94.) Rabelais n'a fait que développer et embellir cette tradition fort ancienne tirée de la mémoire populaire.

[43]

Il y a, sur le territoire de l'ancienne Gaule neuf emplacements qui portent un nom dérivé d'Alésia. Et l'on n'a jamais dit que cette Alésia fondée par Héraklès était la même que celle de Vercingétorix et de César. D'ailleurs, l'identification d'Alise-Sainte-Reine avec cette dernière n'est pas certaine, les textes sur le parcours des armées contredisant formellement les assertions des archéologues officiels. Voir J. Markale, *Vercingétorix*, Paris, éd. du Rocher, 1994.

[44]

D'après Diodore de Sicile, IV, 19.

[45]

Actuellement Milan. Les Celtes ont toujours été fascinés par la notion de « milieu », que ce soit un milieu réel ou que ce soit un *omphallos* symbolique et sacré, tel le *Tara* des Irlandais ou la forêt des Carnutes chez les Gaulois, entre Chartres et Orléans, centre religieux de l'ancienne Gaule et lieu de rendez-vous annuel des druides de toutes les tribus.

[46]

Peuple qui occupait la Bourgogne actuelle.

[47]

D'après Tite-Live, V, 34.

[48]

D'après Justin, XLIII, 3, et Strabon, IV, 1, avec quelques emprunts à différents textes d'Aristote qui

contiennent des allusions à la fondation de Marseille.

[49] Tite-Live, V, 34.

[50] D'après Justin, qui, ne l'oublions pas, résume le Gaulois latinisé Trogue-Pompée, dont le chapitre XLIII est la meilleure source d'informations que l'on possède sur la fondation de Marseille et les rapports des Phocéens avec les autochtones.

[51] D'après Diodore de Sicile, V, 24.

[52] D'après Denys d'Halicarnasse, *Discours*, XIV, 1.

[53] D'après Diodore de Sicile, V, 31.

[54] Tite-Live, V, 34.

[55] Tiré du traité *Sur les fleuves* (VI, 4), attribué faussement à Plutarque. L'étymologie proposée est inexacte, le terme *Lugos* est le nom gaulois du grand dieu Lug, le Multiple Artisan, celui que César assimile à Mercure. Mais il faut signaler que le corbeau est souvent l'emblème de ce dieu Lug.

[56] Cela correspond à l'actuel Berry. Le mot gaulois *Bituriges* signifie « rois du monde ». De cette appellation qui n'est guère modeste dérivent les noms de Bourges et de Berry.

[57] Partie de la Gaule comprise entre la Seine et la Garonne, et s'étendant jusqu'au Rhin et à la Suisse.

[58] Ce nom – qui est en fait un surnom, comme pour tous les chefs et les héros – a une signification pour le moins ambiguë, puisqu'il veut dire « qui combat des deux côtés ». C'est évidemment un personnage mythique.

[59] Nom gaulois de Bourges.

[60] D'après Tite-Live, V, 34.

[61] Les *torques* sont des colliers rigides et ouverts en or ou en argent, dont l'ornementation consiste en torsades, d'où le nom de l'objet. C'est une marque de distinction, et les plus beaux *torques* sont réservés aux personnages les plus en vue de la collectivité.

[62] D'après Strabon, V, 4, 2.

[63] D'après Diodore de Sicile, V, 28.

[64] D'après Diodore de Sicile, V, 28.

[65] Cette même coutume a persisté longtemps en Irlande. Voir le récit du « Festin de Bricriu » dans le volume 2 de J. Markale, *La Grande Épopée des Celtes*, « Les compagnons de la Branche Rouge ».

[66] D'après Posidonios cité par Athénée, IV, 9 et IV, 19.

[67] Tite-Live, V, 34.

[68] Strabon, V, 4, 1.

[69] Pomponius Mela, III, 6.

[70]

D'après Strabon, IV, 6, qui fait ici état – tout en la traitant de fable – d'une information due au navigateur Artémidore.

[71]

Les *Arvernes* occupaient l'Auvergne actuelle, les *Senones* les alentours de Sens, les *Éduens* le reste de la Bourgogne et les *Carnutes* la région entre Chartres et Orléans. Quant aux *Aulerci*, il y en avait deux groupes, les *Cenomani* autour de « Le Mans », à qui ils ont donné son nom, et les *Éburovices*, autour d'Évreux, ville qui (comme plus tard la ville anglaise d'York) leur doit également son nom.

[72]

Tite-Live, V, 34.

[73]

Peuple qui occupait à peu près le territoire actuel du département de la Drôme qu'on appelle également le « Tricastin ». Mais les *Tricastini*, par suite d'une fausse traduction (une confusion entre les formes latinisées *castinum* et *castellum*), ont donné, fort curieusement, leur nom au bourg de Saint-Paul-des-Trois-Châteaux (Drôme).

[74]

D'après Tite-Live, V, 34.

[75]

Peuple – appelé officiellement *celto-ligure* – qui occupait les collines au nord de Marseille, autour d'Aix-en-Provence, dont la principale forteresse était Entremont, au-dessus d'Aix. Cette forteresse a été détruite par les Romains en 122 avant notre ère, mais ses vestiges constituent un très précieux témoignage archéologique sur cette période lointaine de l'histoire gauloise.

[76]

D'après Justin, LXIII, 5.

[77]

D'après Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XII, 1.

[78]

D'après Denys d'Halicarnasse, XIII, 11.

[79]

D'après Plutarque, *Camille*, XVII.

[80]

Les *Cenomani* sont les habitants du Maine, les *Salyens* ou *Salluvii*, ceux de Haute-Provence, les *Lingones*, ceux de la région de Langres, les *Senones* (« les Anciens ») ceux de la région de Sens. Quant aux *Boii*, on les retrouve un peu partout, en Bohême, région à laquelle ils ont laissé leur nom, sur les bords de la Loire et surtout au sud de Bordeaux, où leur centre était La Teste de Buch, au sud du bassin d'Arcachon. Mais on en retrouve des groupes en Italie, en Grèce et en Asie Mineure.

[81]

D'après Tite-Live, V, 35.

[82]

D'après Diodore de Sicile, V, 29. Les coutumes gauloises que signale Diodore, d'après les informations de Posidonios, se retrouvent intégralement dans les récits épiques de l'ancienne Irlande. Voir les cinq volumes de J. Markale, *La Grande Épopée des Celtes*, Paris, éd. Pygmalion, 1997-1999.

[83]

D'après Tite-Live, V, 37.

[84]

Camille avait été nommé « dictateur » en 390 pendant six mois, selon l'usage romain, mais il avait été ensuite exilé en raison de ses ambitions personnelles.

[85]

D'après Tite-Live, V, 37 à 46.

[86]

Plutarque, *Camille*, XXXIII.

[87]

C'est un Gaulois latinisé, conscient de la puissance romaine, qui parle.

[88]

D'après Tite-Live, V, 48. La fameuse phrase *vae victis* !... est restée comme une blessure inguérissable dans la mémoire des Romains, et cela justifie leur acharnement à se venger ensuite de l'affront qu'ils avaient subi.

[89]

D'après Frontin, II, 6.

[90]

D'après Polybe, II, 18.

[91]

Les auteurs grecs et latins font partir les invasions celtiques vers la Grèce de la forêt hercynienne, c'est-à-dire du massif du Harz. Il y a là une confusion chronologique : le lieu d'origine des Celtes est un triangle dont les pointes sont la Bohême, les Alpes autrichiennes et le Harz, mais ces Celtes sont venus d'abord en Gaule avant de repartir vers le sud-est de l'Europe.

[92]

D'après Trogue-Pompée résumé par Justin, XXIV, 4. La Pannonie est une région au sud du Danube qui correspond vaguement à la partie nord de la Croatie actuelle. Quant à l'Illyrie, c'est à peu près le territoire de Trieste et celui de la Slovénie.

[93]

Personnage évidemment mythique, mais différent du Brennus de la prise de Rome.

[94]

D'après Athénée, X, 60.

[95]

D'après Appien, *Illyrica*.

[96]

D'après Diodore de Sicile, V, 31-32. Le genre de sacrifice ici décrit – par un Grec cultivé et raffiné qui manifestait ainsi toute sa réprobation – n'a jamais été prouvé formellement, du moins à la période gauloise historique.

[97] D'après Arrien, *Anabase*, I, 4. Cet épisode a donné lieu à cette ridicule réputation des Gaulois naïfs et superstitieux qui auraient eu peur que le ciel leur tombât sur la tête.

[98] D'après Pausanias, X, 19.

[99] Il s'agit de Ptolémée Kéraunos, fils aîné de Ptolémée 1^{er}, roi d'Égypte à la mort d'Alexandre le Grand et fondateur de la dynastie des Lagides. Ptolémée Kéraunos (320-279 avant notre ère) fut roi de Thrace et de Macédoine, mais il a laissé chez les historiens grecs et latins le souvenir d'un criminel prêt à tout pour arriver à ses fins et que l'on a accusé de nombreux crimes.

[100] D'après Trogue-Pompée dans Justin, XXIV, 4-5.

[101] D'après Diodore de Sicile, fragment XXXI.

[102] D'après Justin, XXIV, 5.

[103] D'après Justin, XXIV, 6.

[104] D'après Pausanias, X, 19.

[105] D'après Polyen, VII, 35.

[106] D'après Pausanias, X, 19 à 22.

[107] D'après Justin, XXIV, 6.

[108] D'après Diodore de Sicile, fragment XXII.

[109] D'après Pausanias, X, 23.

[110] D'après Justin, XXIV, 6.

[111] D'après Diodore de Sicile, fragment XXII.

[112] D'après Pausanias, X, 23.

[113] D'après Justin, XXIV, 8.

[114] D'après Pausanias, X, 23.

[115] D'après Cicéron, *De Divinatione*, I, 37.

[116] D'après Pausanias, X, 23.

[117] D'après Diodore de Sicile, fragment XXII. Il faut remarquer que le récit de Pausanias sur l'attaque des Gaulois contre Delphes est un démarquage pur et simple d'un texte d'Hérodote qui raconte à peu près la même chose à propos de l'invasion des Perses à Delphes, une centaine d'années auparavant. Quant au schéma de l'aventure de Brennus, conducteur d'armée, qui se suicide une fois vaincu et blessé, il est identique à celui du héros gallois Bran le Béni, dont le nom, comme celui de Brennus, signifie « corbeau ». Voir le premier volume de J. Markale, *Le Cycle du Graal, La naissance du roi Arthur*, ainsi que J. Markale, *Les Celtes et la civilisation celtique*, Paris, Payot, 1969, chapitre IV, « Delphes et l'Aventure celtique ».

[118] D'après Athénée, VI, 4.

[119] D'après Strabon, IV, 2 et 13. La légende de l'*Or de Brennus* ou *Or maudit de Toulouse* est toujours vivace dans cette région. On précise même que ce trésor se trouve dans un lac souterrain situé sous un parc, à l'ouest de la ville. Notons en passant que Strabon, après avoir fait allusion à cet or de Brennus, ajoute : « Posidonios fait remarquer qu'à cette époque, le temple de Delphes ne contenait plus grande richesse, car il avait été pillé par les Phocidiens pendant la Guerre Sacrée. »

[120] Il s'agit du grand dieu panceltique, Lug, le Multiple Artisan.

[121] Connu sous ses épithètes de *Grannus* (« solaire ») et *Belenos* (« brillant »).

[122] C'est la *Brigit* irlandaise, déesse de la poésie, de la musique et des techniques.

[123] Jupiter correspond au *Nuada* irlandais et Mars a comme épithète gauloise *Teutatès* ou *Toutatis* (« père du peuple ») et correspond au *Dagda* irlandais. Voir J. Markale, *Nouveau Dictionnaire de Mythologie celtique*.

[124] D'après César, *De Bello Gallico*, VI, 11, 13-20.

[125] D'après Strabon, V, 4.

[126] D'après Polybe, II, 21.

[127] D'après Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, II, 4.

[128] La ville de Rimini.

[129] D'après Polybe, II, 21.

[130] D'après Appien, *La Guerre celtique*.

[131] D'après Tite-Live, VII, 25 et 26.

[132] D'après Polybe, II, 29.

[133] D'après Tite-Live, VII, 10.

[134] D'après Aulu-Gelle, IV, 13.

[135] « Manlius au Corbeau ». Malgré l'historisation évidente faite ici par Tite-Live, le thème du corbeau qui protège un guerrier est un mythe d'origine celtique qui se retrouve dans de nombreux récits irlandais, gallois et également dans les romans arthuriens, notamment dans les épisodes concernant Morgane, capable de se métamorphoser en corneille, et Yvain-Owein, fils du roi Uryen, qui obtient souvent des secours de la part d'une mystérieuse « troupe de corbeaux ». Voir J. Markale, *Le Cycle du Graal*, tome IV, *La fée Morgane*, ainsi que *La Grande Épopée des Celtes*, volume I, *Les conquérants de l'Île Verte* à propos de cette déesse Morrigan, laquelle apparaît elle aussi très souvent sous l'aspect d'un oiseau noir.

[136] D'après Tite-Live, VII, 26 et XXXVIII, 21. La description des Gaulois blessés est la traduction exacte du texte de l'historien latin.

[137] D'après le poète Silius Italicus, IV, vers 150 et suivants.

[138] D'après Appien, *La Guerre celtique*.

[139] Ce nom qui est gaulois, apparenté étymologiquement au latin *planus* (d'où provient le français « plaine ») et au mot indo-européen qui a donné le breton *lann*, l'anglais *land* et le français « lande », évoque une idée de « largeur ». On retrouve ce terme sous l'appellation médiévale de la péninsule armoricaine, latinisée en *Letavia*, qui a évolué en gallois sous la forme *Llyddaw*, désignant donc la Bretagne armoricaine.

[140] Le propre des Romains est de toujours vouloir expliquer *historiquement* ce qui est du domaine du mythe ou de la légende. En l'occurrence, ces chutes d'arbres catastrophiques pour l'armée romaine, localisées dans une forêt de Ligurie et datées en 216 avant notre ère par Tite-Live, ne sont que les éléments d'un récit mythologique bien connu dans tous les pays celtes, celui du « Combat des Arbres », tel qu'il apparaît dans le célèbre poème attribué au barde gallois Taliesin, le *Cat Godden*. Voir J. Markale, *Les Celtes et la civilisation celtique*, chapitre sur « Taliesin et le druidisme », ainsi que J. Markale, *Le Druidisme*, chapitre sur « Le Gui et le rituel végétal ». Comme dans bien d'autres cas, les Romains, à la suite des Grecs d'ailleurs, ont pris à la lettre les traditions orales transmises par les Celtes. Il ne faut pas oublier non plus que Tite-Live, qui raconte cette histoire en la rationalisant, était originaire de la Gaule cisalpine et qu'il avait incontestablement eu connaissance de ce mythe gaulois de la « guerre végétale ».

[141] D'après Tite-Live, X, 37, XXXIX, 1 et XXIII, 24.

[142] Lucain, *La Pharsale*, I, vers 453 et suivants.

[143] D'après César, VI, 16.

[144] D'après Strabon, IV, 5.

[145] D'après Diodore de Sicile, V, 31.

[146] Pline l'Ancien, XVI, 249.

[147] Il s'agit du lycopode.

[148] Pline l'Ancien, XXIV, 103-104 et XXV, 106.

[149] D'après Pline l'Ancien, XVI, 249 et XXV, 106.

[150] En fait, cet œuf de serpent n'est autre qu'un oursin fossile. Voir Ch. -J. Guyonvarc'h, *L'Œuf de serpent*, dans *Ogam*, XX, pp. 495-504.

[151] D'après Pline l'Ancien, XXIX, 52.

[152] D'après Posidonios cité par Athénée, IV, 40.

[153] D'après Pomponius Mela, III, 2.

[154] D'après Valère Maxime, II, 6.

[155] D'après Plutarque, *De defectu Oraculorum*, XVIII. Le Khronos signalé ici est évidemment l'interprétation grecque d'une divinité celtique dont nous ignorons le nom.

[156] D'après Procope, *De Bello Gothico*, IV, 20.

[157] D'après Plutarque, *De facie in orbe Lunae*, XXVI.

[158] D'après Diogène Laerce, *Vitae*, Introduction, 5.

[159] D'après Plutarque, *De facie in orbe Lunae*, XXVI. Cette description de l'île merveilleuse est tout à fait dans le ton de celles des récits celtiques irlandais. (Voir le chapitre sur « La Terre des Fées » dans le premier volume de J. Markale, *Le Cycle du Graal*, ainsi que ce qui concerne l'*Insula Pomorum* où règne la fée Morgane, décrite par Geoffroy de Monmouth dans sa *Vita Merlini*.)

[160] Les Trévires habitaient la région de Trèves, sur la rive gauche du Rhin, et ont d'ailleurs donné leur nom à cette ville, *Trier* en allemand.

[161] Il faut rappeler qu'au 1^{er} siècle avant notre ère, la Gaule dite belgique s'étendait de la basse vallée de la Seine au Rhin. Les Belges étaient les derniers arrivés de l'émigration des Celtes vers l'Occident et avaient conservé des usages beaucoup plus archaïques, remontant aux sources mêmes de leur primitive civilisation.

[162] Les Bellovaques occupaient la Picardie autour de Beauvais et les Suessions la région autour de Soissons, les Morins le littoral de la mer du Nord, les Caletes le pays de Caux et les Éburons une partie de la Wallonie actuelle.

[163] Habitants de la région entre Reims et Laon. Pendant toute la guerre des Gaules, les Remi demeurèrent toujours les fidèles alliés des Romains.

[164] Peuples qui occupaient les deux rives de la Meuse dans la Wallonie actuelle. Les Atuatuques passaient pour être des descendants des Cimbres mêlés à des populations gauloises.

[165] Les Viromandui occupaient le Vermandois, partie de la Picardie actuelle. Le nom du chef nervien Boduognatos signifie « fils de la victoire ».

[166] Les Andegavi occupaient l'Anjou et les Turones la Touraine. Quant au pays des Carnutes, entre Chartres, Blois et Orléans, il constituait, rappelons-le, le centre religieux et symbolique de toute la Gaule.

[167] La Manche.

[168] Habitants du pays de Vannes qui s'étendait depuis la Vilaine jusqu'à l'Odet.

[169] César ne cite pas le nom du port, mais l'étude approfondie de son texte indique clairement que le port en question est à l'emplacement de Locmariaquer, à l'entrée du golfe de Morbihan, face à Port-Navalo et aux falaises de la presqu'île de Rhuys, là où les eaux sont les plus profondes, bénéficiant du courant venu de la rivière d'Auray.

[170] Tout ce chapitre est inspiré des livres I à VI du *De Bello Gallico* de César, avec quelques emprunts à Dio Cassius et à Plutarque.

[171] Les historiens et les archéologues hésitent toujours à localiser exactement Genabum. On ne sait pas s'il s'agit d'Orléans ou de Gien. Le site d'Orléans conviendrait beaucoup mieux parce que central dans le pays des Carnutes mais, d'un point de vue étymologique, Gien semble être une évolution du nom de Genabum.

[172] C'est César qui le dit (VII, 3). Or, d'après d'autres sources, c'est faux. La transmission des nouvelles se faisait par des fumées émises sur des tours en bois, comme pour le fameux télégraphe morse qui avertit en quelques heures les Parisiens de la défaite de Waterloo. Cela prouve en tout cas que le système mis au point par les Gaulois était très en avance sur le temps.

[173] Il s'agit de milles romains, d'une valeur de mille pas. La distance est donc de 240 km.

[174] Les Ruthènes occupaient la région de Rodez, les Cadurques la région de Cahors, les Nitiobriges

celle d'Agen et les Gabales l'actuel Gévaudan. Ces peuples du sud du Massif Central avaient des rapports commerciaux très importants avec la Narbonnaise, et donc avec les Romains. Leur ralliement était d'une grande importance pour Vercingétorix, car cela privait César d'alliés potentiels.

[175] Ce titre n'était décerné qu'à de jeunes soldats qui acceptaient de partager la couche du proconsul qui, on le sait, était bisexuel.

[176] La Guerche.

[177] Neuvy-sur-Barangeon.

[178] Il s'agit de Nevers.

[179] Le mont Beuvray, qui domine la plaine d'Autun et constituait une position stratégique de première importance.

[180] Melun, dont le site présente une forte similitude avec celui de Lutèce.

[181] Sens, en plein pays des Sénons, qui se sont pourtant ralliés à Vercingétorix, mais dont la population a fui dans les campagnes avoisinantes.

[182] Les Ségusiaves étaient les habitants de la plaine du Forez, les Allobroges ceux des Alpes du Dauphiné, qui tenaient la route de Genève à la Méditerranée, les Helviens ceux du Vivarais. Quant aux Volques, ils se divisaient en deux groupes, les *Arecomici* de la région de Nîmes et de Montpellier, et les *Tectosages*, de la région de Toulouse.

[183] Il ne s'agit pas ici de proposer une localisation de cette forteresse d'Alésia, mais seulement de rapporter les événements tels que César, seul authentique témoin malgré ses partis pris, les a racontés dans ses commentaires de la *Guerre des Gaules*.

[184] Peuple de la région de Limoges, ville à laquelle ils ont laissé leur nom.

[185] César ne donne pas tant de détails. Mais dans Plutarque (*La Vie de César*, XXVIII), Florus (III, 10) et Dio Cassius (XL, 4), on trouve d'intéressants éléments, notamment la *circumambulation* de Vercingétorix qui correspond à un rituel magique en l'honneur chez les anciens Celtes et dont on reconnaît la trace dans ce qu'on appelle « l'enserrement » de Merlin par Viviane. Par ce rituel, à la fois magique et religieux, le vaincu tente désespérément de fléchir la volonté du vainqueur. On sait que cela n'aura guère de résultat : Vercingétorix sera conduit à Rome, participera au « triomphe » de César et sera jeté en prison avant d'être étranglé, plusieurs années après, sur ordre du dictateur.

[186] Tout ce chapitre est une réécriture du livre VII du *De Bello Gallico* de Jules César, avec quelques emprunts à Plutarque et à Dio Cassius.

[187] Peuple gaulois de l'Anjou.

[188] Le site est localisé sur la hauteur appelée aujourd'hui Puy-d'Issolud, dans le département du Lot.

[189] Hirtius, lieutenant de César, rédacteur du huitième livre du *De Bello Gallico*, a pris *gutuat* pour un nom propre. En fait, il s'agit d'un mot qui désigne une fonction sacerdotale spécifique, celle d'incantateur (en Irlande, on dirait « satiriste »). En effet, le mot gaulois *gutuat* signifie « père de la parole », ou « père de la prière ». Une inscription sur une pierre gallo-romaine réemployée dans la construction de la cathédrale du Puy-en-Velay, sous le clocher, signale un *gutuat* qui était en même temps *praefectus coloniæ*, et dont le fils était *flamen*. Une autre inscription, découverte à Mâcon, concerne un Gaulois qui était à la fois *flamen Augusti* (prêtre d'Auguste) et *gutuatros Martis* (incantateur de Mars).

[190]

On mesurera toute l'hypocrisie et tout le cynisme de César si l'on pense que la presque totalité de ceux à qui on infligeait pareil traitement mourait de gangrène dans les plus brefs délais.

[191]

Le futur triumvir, futur amant de Cléopâtre et rival d'Octave Auguste.

[192]

Il s'agit ici d'une adaptation d'un chant à la gloire du roi Judikaël de Bretagne armoricaine (VII^e siècle). Ce chant se trouve dans un manuscrit latin du Moyen Âge, mais son étude interne prouve que c'est la traduction d'un texte en langue bretonne (*brittonique*, comme le gaulois) qui doit dater du VIII^e siècle. Sa parenté avec les chants de louange du Pays de Galles et d'Irlande n'est pas douteuse. Ce poème appartient donc de droit à la tradition celtique et, en remplaçant le nom de Judikaël par celui de Vercingétorix et celui des Francs par celui des Romains, on peut restituer conjecturalement – et sous toutes réserves – un chant de l'époque gauloise.

[193]

Ce chapitre est inspiré par le livre VIII du *De Bello Gallico* rédigé par Hirtius, avec quelques emprunts à Frontin, *Stratagemata*, II, 12.